LA TABLE RONDE

MAI 1958

SOMMAIRE

LE SURNATUREL D'APRÈS LOURDES

A la recherche de Lourdes

Lourdes est, depuis l'origine, un signe de contradiction : Il y eut au début, la bataille administrative qui nous a laissé un dossier de cinq cents pièces. Puis les querelles parfois retentissantes entre ceux qui y croyaient et ceux qui n'y croyaient pas ; les disputes, plus fiévreuses encore, entre amis de Lourdes qui ne se faisaient pas la même idée du pèlerinage. Cela remplit des caisses d'archives. Paix aux morts...

Pouvait-il en être autrement quand on songe aux passions matérielles et spirituelles qui se trouvaient (et se trouvent toujours) engagées à Lourdes, quand on songe aussi à cet idéal de combattivité, d'agressivité même qui régnait dans le catholicisme français du XIXe siècle.

Pour le centenaire, en dépit des occasions, le vent n'est plus aux querelles. Sauf quelques exceptions mineures, la presse a pris devant Lourdes le ton du respect, et le plus souvent, de l'attendrissement. Au-delà de ce concert qui berce une ferveur sans exigence, au-delà d'un commerce gigantesque qui remplit de félicité les préposés à la balance commerciale, Lourdes reste cependant une histoire secrète. Et pour la plupart, ceux qui ont saisi ce secret, en pleine vie, restent bien incapables de l'exprimer. C'est un trésor caché, à la manière d'un amour neuf qui ne trouve pour s'exprimer que les mots de la banalité la plus éculée.

Entre cette saisie muette et incommunicable et les bavardages de surface ou de convention qui se multiplient, tenter de formuler le secret de Lourdes, telle est l'aventure où je me suis engagé.

A la recherche des archives.

La première étape de cette recherche se déroula dans les vieux papiers : seul lien entre nous et les apparitions. C'est un des paradoxes de l'histoire de Lourdes que ceux qui connaissaient les archives n'ont guère publié, et que ceux qui ont publié n'ont guère vu les archives, en dépit des apparences.

Rien d'étonnant, car les fouilleurs de dossiers s'y perdent ou y contractent un tel respect du sujet qu'ils en sont encore aux brouillons à l'heure de leur mort. Le plus prudent pour

« aboutir » en la matière, c'est d'ignorer. En outre, les archives sont un patrimoine secret dont les arcanes ne s'ouvrent qu'après une plus ou moins longue épreuve du seuil. Les gens pressés en manquent l'accès, car la règle générale en la matière est de dire aux non-initiés qu'il n'y a rien, comme ont dit « Madame est sortie ». Enfin, très tôt, il y eut entre les divers fonds d'archives des différends et des méfiances tels qu'entrer dans l'un, c'était se fermer les autres. Ainsi était-il impossible jusqu'ici de faire le tour complet des lots dispersés. Je reste stupéfait d'avoir enfin eu cette chance, que nulle patience et nulle habileté ne pouvait raisonnablement se flatter d'obtenir.

A l'évêché de Tarbes, j'ai trouvé deux importantes caisses, reste d'un lot plus important qui a subi depuis l'année même des apparitions, des hémorragies pour la plupart réparables. J'y ai vu Lourdes par les yeux des évêques.

A Lourdes, à Garaison, j'ai trouvé deux fonds jumeaux, patiemment accumulés par ceux qui eurent charge du sanctuaire. Au gré des legs, des occasions, des polémiques, de l'édition des périodiques de la grotte, et même de campagnes de recherches systématiques, un matériel incroyablement riche et hétéroclite s'est rassemblé là. Il y eut des périodes fastes : celle où le P. Sempé rédigeant la *petite histoire des apparitions* constitua un fonds pour suppléer à l'absence des papiers prêtés à Henri Lasserre, dont les fiançailles, devaient interrompre à jamais, pensait-il, l'œuvre entreprise. Il y eut des périodes néfastes d'emprunt, de fuites, de négligences. Le début de ce siècle fut particulièrement malheureux. Çà et là les pièces dispersées se retrouvent, auxquelles on n'accède qu'à grand-peine et sous garantie de discrétion sur le détenteur.

Chez Henri Lasserre, on trouve, hélas ! un certain vide au départ, car cet historien, qui disposait de tous les contemporains vivants, se fia à sa mémoire, et pensa si bien tout enclore dans son livre qu'il ne jugea pas utile de conserver les notes-repères qui avaient pu servir à l'édifier. Ce qui en reste a subsisté par inadvertance. Au-delà de ces quelques bribes de 1868, on voit cependant un fonds important se constituer peu à peu, lorsque, attaqué, le premier historien de Lourdes comprit que seuls des documents pouvaient lui donner raison. Les pièces avec lesquelles on fait l'histoire naissent moins souvent du souci même de l'histoire que de complexes d'auto-justification.

A Toulouse, je fis la connaissance d'un personnage étourdissant : un jésuite mêlé de sang français et espagnol, minutieux et passionné, aussi prompt à l'incartade qu'à l'obéissance, patient comme un bénédictin, et traversé de bouffées

prophétiques au cours desquelles il se met à écrire — pour lui seul — dans la veine du meilleur Léon Bloy, contre Bossuet ou les abus qu'il rencontre dans l'Église. Il avait pris dès l'enfance la passion des archives, dans les greniers de son père, notaire de campagne. A Lourdes, il eut la révélation du travail sur le vivant. Les personnages dont l'histoire officielle ne parle pas, les cantonniers, les cordonniers, les meuniers, les gendarmes, les illettrés, il avait la possibilité de les interroger, de fixer leur témoignage, de constituer une documentation à nulle autre pareille. Durant deux ans, le P. Cros se jeta à corps perdu dans l'histoire de Lourdes, à coup de chemin de fer, de carriole-stop, de télégrammes, de lettres atteignant parfois à la dimension de volumes, il vit tout, capta tout en reporter de grande classe. Sa fougue et son brio lui ouvrirent vite toutes les portes... puis les lui fermèrent peu à peu. Son ardeur brûlait ; son zèle envahissait. En outre, sa phobie de l'hagiographie, l'insolite de ses jugements (justifiés ou hâtifs) inquiétaient. Des réflexes de défense apparaissaient chez les interlocuteurs. A ce moment où il eut fallu attendre, il redoublait d'insistance et tout se coinçait irrémédiablement. Après s'être fait beaucoup d'amis, il se fit beaucoup d'ennemis, contre l'encerclement desquels il lutta en forcené, tout en leur gardant un cœur fidèle. Il passa les trente dernières années de sa vie à tenter de publier sans y parvenir (à abîmer parfois) l'admirable documentation qu'il avait réunie en deux ans.

Aux archives nationales reposent paisiblement deux fonds sans histoire : le dossier du ministère des Cultes (56 pièces pour 1858) et celui de la Justice (13 pièces) : des lieux inaltérables. Il est à présumer cependant que sans les démarches faites par le P. Cros en 1878, ces dossiers égarés auraient allongé la liste de ceux qui sont portés disparus...

A la mairie de Lourdes seulement les archives n'ont connu que la paix. Elles le doivent à une lignée d'archivistes de valeur et, à l'origine, au maire de 1858, Anselme Lacadé : de tous les fonctionnaires de 1858, le plus fort, sous une apparence de sottise. Seul il traversa toute l'affaire sans encombre, grâce au talent qu'il avait de cacher son extrême habileté sous le masque de la naïveté.

A Auros, une épaisse liasse de fine écriture contient les notes d'une confidente de Bernadette : Jeanne Védère ; elle a gardé cette vivacité, cette acuité du souvenir propre aux contemplatives dont la mémoire close à la fin de l'enfance, demeure vierge dans un cadre où nul événement extérieur ne s'inscrit plus.

A Nevers aussi, on trouve cette limpidité féminine. Les

nombreux in-folio des procès de béatification et de canonisation de Bernadette, et les enquêtes qui les préparèrent y demeurent, au milieu d'une collection qui s'enrichit régulièrement. On y conserve surtout les écrits de Bernadette : notes spirituelles, cahiers d'écolière, récits des apparitions, comptes d'infirmière (1). Le cadre du couvent Saint-Gildard où ces papiers sont conservés, reste inchangé depuis un siècle : même cloître, même chapelle, même salle de noviciat, même horaire, même costume. En feuilletant les papiers, on craint par moment, qu'une des sœurs qui passe n'entre et ne vous voie indiscrètement fouiller dans *ses* papiers : Bernadette, toujours vivante. Elle y vit effectivement, mais de manière plus intérieure, une petite sœur secrète, qui souffle aux autres, comme une histoire sans paroles, le secret d'une sainteté qu'elle a vécue sans l'exprimer.

Au-delà de tous les dossiers conservés il y a les dossiers inconnus, les dossiers disparus. J'ai eu la chance d'en trouver quelques-uns, correspondances oubliées, mémoires et notes enfouis. Les trois grands dosiers administratifs furent l'objet de mes enquêtes les plus désespérées.

Tous trois, celui du commissaire Jacomet (200 pièces environ), celui du procureur impérial Dutour (50 pièces), celui du préfet Massy (254 pièces) avaient la même aventure. A la fin de l'affaire Lourdes, les trois personnages avaient compris (ou dû comprendre) que mieux valait partir, laissant derrière eux la malveillance ; et chacun avait emmené son dossier ; ils connaissent désormais une aventure plus ou moins cocasse.

Renan guigna le premier et en offrit 40 000 francs. Le P. Cros tenta de l'obtenir par le prestige de recommandations ministérielles et épiscopales. En vain. Il est revenu chez Mgr Théas après un long circuit, à l'heure où j'en désespérais.

Le second eut une existence plus tranquille. Durant douze ans, le P. Cros en fit le siège, et j'ai fini par le récupérer grâce à deux ans de patientes recherches, puis à l'extrême obligeance des descendants du procureur, Mme Salès et son fils, le commandant Salès.

(1) Très touchante, cette feuille, patiemment rédigée au moment du changement des poids et mesures, où Bernadette fixe les moyens mnémotechniques pour transformer les « scrupules » en grammes ; et encore, ces carnets d'examen particulier, où, à la suite des retraites, selon le devoir que le prédicateur lui en faisait, Bernadette note sur des points minutieux, des victoires et défaites fort étrangères à la véritable histoire de son âme, jusqu'à ce que la vie, toujours la plus forte chez elle, ait repris le dessus sur ces comptabilités dérisoires.

Le troisième a la destinée la plus étrange. Hantés de la crainte de la police, les descendants du préfet le cachèrent, le livrèrent par bribes au P. Cros, puis en interdirent tout usage. En 1886, ils entamèrent de nouvelles négociations avec le P. Sempé, supérieur des sanctuaires de Lourdes, qui venait de rejeter Cros brûlé, pour faire faire l'histoire de Lourdes par d'autres soins. Une tractation se noua dont le pivot était l'échange du dossier contre un titre de marquis pontifical. Une discussion sur le processus de l'échange et les frais de chancellerie refroidit les rapports. En 1900, la vente fut négociée à Lourdes. Le 13 octobre 1902, le dossier est l'objet d'un guet-apens et d'un rapt à main armée. Nous ne sommes plus dans le roman policier... nous descendons au niveau des aventures de Tintin et Milou. Je n'y puis rien ; c'est ainsi. Après, les pistes s'embrouillent passablement. J'attends quelque chance de les démêler pour raconter la suite qui m'échappe encore, et me fait passer par des alternatives d'espoir et de désespoir. En attendant, les copies du P. Cros me dépannent — sans qui on aurait perdu la chance d'écrire valablement l'histoire des apparitions de Massabielle...

Les acteurs du drame.

Grâce à cet énorme matériel, l'événement qui secoua en 1858 le chef-lieu de canton de Lourdes, est connu, comme peut-être aucun autre au monde.

Les plus humbles acteurs du drame ont laissé des souvenirs. Nous les connaissons chacun par leur nom, leurs préoccupations.

Il y a le clergé de Lourdes.

L'abbé Pomian, précis, sentencieux, mais réservé, parce que confesseur de Bernadette, à qui le P. Cros arracha quelque propos par surprise : « Vous vous glissez comme un chat », protesta-t-il. Mais, il parla.

L'abbé Pène, débordant de souvenirs un peu confus, où surnage le ressentiment d'avoir ployé sous un curé autoritaire, et le désir d'avoir eu raison contre lui.

Le curé, pris entre son cœur et son personnage, si vulnérable sous ses apparences de roc invincible.

Il y a les fonctionnaires.

Le commissaire, gai, brillant, bel homme, dont les grands talents furent, pour la seule fois de sa vie, mis en échec par l'affaire de Lourdes, sans toutefois lui faire jamais perdre la face.

Le procureur de plus en plus inquiet, à mesure que le temps passait... Il put se retirer au moment où les choses tournaient mal pour l'administration.

Il y a la foule, qui ici, n'est pas anonyme. Nous entendons encore les bons becs de Bigorre :

La fournière Cyprine Gesta, la cordonnière Josèphe Barinque, la chapelière Anna Dupin, femme Dupas, trois commères jugées pour délits de fausses nouvelles parce qu'elles parlaient trop des apparitions ; acquittées en appel à Pau.

Les fausses visionnaires qui, d'avril à juillet 1858, firent oublier Bernadette : Marie Courrech, fille de service du maire, Marie Cazenave, Suzette Lavantès, servante chez Labayle-Crépin, grainetier, Julien Cazenave, dit Minimo, Laborde, dit Russe, et Lacaze, dit Mengelatte.

Le secrétaire de mairie, Joanas, les gardes champêtres Vergez et Callet, le gardes fontaines Léon Latapie, Madame Pailhasson, épouse du pharmacien, atteinte de Bovarisme dès avant la parution du roman de Flaubert (1857), et ces demoiselles Tard'hivail, toujours présentes là où il se passe quelque chose, qui ont le visage intemporel des demoiselles Mangebois de Giraudoux...

Des personnages savoureux, péchant plus souvent par crédulité en des à-côtés dérisoires, que par réticence d'esprits forts. (La libre-pensée n'est qu'un mythe dans le Lourdes de 1858...) Certains, tel le président Pougat, bon vivant égaré dans la magistrature, ou ce Dr Dozous, souvent en querelle par fièvre de justice et de fierté personnelle, semblent échappés d'une estampe de Daumier.

Une masse agitée, bigarrée. L'accord de tous ces témoins ne se perçoit que compte tenu de l'indice de réfraction psychologique de chaque caractère. Lorsqu'en deçà de cet arc-en-ciel de témoignages, on reconstitue la lumière blanche de la résultante, on voit se dégager l'histoire d'une petite fille transparente comme un cristal. Pauvre d'argent, de santé, de culture, ne sachant ni lire, ni écrire, et n'ayant pas encore fait sa communion, note le commissaire. Incroyablement fragile et méprisée, elle va se révéler plus ferme, plus solide, plus convaincante que les personnages ligués pour démontrer son erreur, avec toute leur prestance.

Elle ignore sa force qui réside dans l'abandon à Dieu et l'oubli d'elle-même. Elle préfère le silence aux paroles, et ne dit jamais un mot de trop, mais ses paroles portent, ses rires aussi, et jusqu'à ses gamineries, qui scandalisent les tordus de la piété et nous rassurent sur sa santé d'esprit.

Le chanoine Ribes nous a laissé cette image de sa première visite au grand séminaire de Tarbes en juillet 1858 (il en était supérieur). C'était la première fois que Bernadette voyait tant de soutanes :

Nous étions dans la loge du concierge. C'était jour de grand marché... Les abbés se rendaient au parloir par groupes. Lorsque Bernadette les voyait arriver, elle interrompait son récit :

— Oh! Oh!

Elle avançait la tête... s'approchait de la fenêtre pour considérer... à son aise. Quand ils étaient passés, elle reprenait la phrase commencée... beaucoup plus préoccupée du spectacle que des choses qu'elle racontait. Elle semblait n'attacher aucune importance aux événements de la grotte.

Elle a un désintéressement absolu malgré sa misère et des offres d'argent répétées. Un désintéressement désarmant, jusque dans sa conviction. Elle répond à ce qu'on lui demande, mais, ne cherche même pas à convaincre. Elle abandonne les disputeurs sans combat :

— *Je ne suis pas chargée de vous le faire croire.*

A l'heure où les visionnaires envahissent la grotte, elle s'en est déjà retirée, et se fait oublier. On la découvrira de nouveau, lorsque celles-ci se seront perdues par leurs excès et leur prolifération. Les attaques contre la grotte, les barrières qu'on y dresse ne semblent pas l'affecter. Elle ne prend pas part à la croisade contre l'autorité. Elle dit :

— *N'allez pas à la grotte... Les barricades seront bientôt enlevées... Ceux qui les y ont fait mettre les feront enlever.*

Et elle donne la clé de cette sagesse :

— *Il ne faut pas s'arrêter aux hommes : le Bon Dieu le permet.*

A la recherche du Mystère de Lourdes.

C'est elle qui détient tout le secret de Lourdes et l'a rendu transparent pour qui sait voir et vivre...

Il y a d'abord le secret des apparitions dont elle fut seul témoin, mais qu'elle manifesta en transparence : Les signes de Croix, les sourires, les paroles de la petite fille blanche qui lui apparaissait au creux du rocher...

Il y a ensuite et surtout le secret austère de toute sa vie, moins sa vie de témoignage (si semblable à celle de Jeanne d'Arc, mais inimitable), que sa vie cachée. On y voit la réalisation exemplaire du message de Lourdes, un message sans nouveauté, dont les mots et les actes sont repris à la première couche du message évangélique : Pauvreté, prière, pénitence, c'est-à-dire conversion. Des mots usés qui ne prennent leur sens et leur dimension que vécus. Car, selon la loi de la praxis

chrétienne formulée par l'Évangile de Jean *c'est en faisant la vérité qu'on vient à la lumière.*

Bernadette aime la pauvreté non seulement pour elle-même (ce qui se trouve) mais aussi pour ceux qu'elle aime. A Nevers, son grand souci pour sa famille — au rebours des lois les plus générales — c'est :

— *Pourvu qu'ils ne s'enrichissent pas... Dites-leur qu'ils ne s'enrichissent pas.*

Parmi ceux qui pratiquent la pauvreté volontaire — fût-ce parmi les religieuses — combien aiment la pauvreté voulue par le Christ jusqu'à la souhaiter à ceux qu'ils aiment?

La prière de Bernadette est une respiration profonde qui anime toute sa vie, et la laisse disponible, spontanée, concrète, pénétrée de la paix de Dieu.

Cette paix des profondeurs la soutient seule dans la souffrance qui ne lui fut pas ménagée. Il faudrait ici tout un chapitre pour établir la liste de ses maladies. A dix ans, elle attrape le choléra, subit l'affreux traitement de l'époque, frictions du dos avec des bouchons de paille (comme les chevaux) jusqu'à enlever le morceau. Depuis lors, l'asthme ne la quittera pas qui lui fait crier dans les crises aiguës : « Ouvrez-moi la poitrine. » Car son offrande, comme celle du Christ au jardin des Oliviers, est humble et sans stoïcisme. Cela finira par cette carie des os et cette tumeur au genou qui, lentement, douloureusement, grignoteront ses derniers jours. Dès sa petite enfance, elle sut voir Dieu à travers toute souffrance. Elle pensait déjà (confia-t-elle un jour à Jeanne Védère) « Le Bon Dieu le permet ». Plus tard, elle comprit que la faiblesse de la souffrance porte en secret le poids de ceux qui se croient forts. La Vierge lui avait dit : « Faites pénitence pour les pécheurs ». Et désormais, quand ses forces défaillaient, une pensée lui revenait, qui affleurait avec une étrange paix sur ses lèvres d'agonisante : « Pour les pécheurs !... » De toute souffrance, elle apprit à faire une pénitence, une pénitence au sens évangélique du mot μετάνοια c'est-à-dire, une conversion du cœur, un retournement total de celle qui ne compte pas vers le seul qui compte.

C'est là que se situe le secret de Bernadette : un secret impondérable. Il ne prend de poids qu'au-delà des mots, intégré à une vie. (Dieu reste un impondérable pour l'homme tant qu'il n'est pas vécu). Un secret dont la piste est brouillée. Toute une littérature de stérile émotivité le cache, et cette panoplie d'objets de piété, qui, d'année en année, se renouvellent à Lourdes, dans une identique médiocrité (Zola en acheta autrefois avec une complaisance qui fit crier à tort à sa conversion. C'est en contemplant cette religiosité far-

felue qu'il se libérait de ce qui avait pu l'atteindre à Lourdes : l'espérance humaine. Mais Huysmans qui avait perçu à Lourdes, une réponse à cette espérance, aurait voulu détruire ces blasphèmes).

Au-delà de ces masques de carnaval, le secret de Lourdes n'est rien d'autre que le secret évangélique. Et la petite fille Immaculée n'a fait que le redire en mots élémentaires à la petite fille illettrée, afin de le rappeler par elle à un monde qui l'oubliait. Au-delà de bien des disgrâces, des milliers de personnes le découvrent en quittant leurs habitudes pour visiter le rocher au bord du Gave. Et c'est cela, plus que les miracles, somme toute fort rares (et bien au-delà d'un commerce parasitaire qui ne saurait se soutenir par lui-même) qui fait Lourdes. Des mots oubliés, des mots austères qui portent paradoxalement le nom de « béatitudes » y retrouvent secrètement leur pesant de vie et de vérité.

René Laurentin.

A Bartrès avec Bernadette

C'est Bernadette qui nous amène à la Vierge de Lourdes. Pour aller à Bernadette, il faut passer par Bartrès, il faut comprendre Bartrès. Ce n'est pas aussi aisé qu'on le croirait. J'y ai fait deux fois d'assez longs séjours ; c'est à peine suffisant.

A trois kilomètres au nord-est de Lourdes, dans un cirque de la montagne, c'est un village terne. Trente maisons basses groupées autour d'une église correcte et banale, trente fermes dispersées dans la campagne, en tout 170 habitants. L'étranger qui arrive ici sans préparation a l'impression qu'on n'a pas fait de frais pour lui : les routes d'accès depuis Lourdes sont étroites et tortueuses ; les maisons de ferme, au fond des cours, tiennent leur portail lourdement fermé. Les prairies qui bordent la route sont closes par de massives claires-voies. On dirait que tout est fermé et que tout se défend.

Mais à la fin de la première journée de séjour, si on veut faire la somme des premières impressions éprouvées, on se sent envahi par un étrange sentiment que je ne saurais appeler que la douceur. C'est plus que la douceur d'un souvenir, c'est la douceur d'une présence.

Bernadette Soubirous vécut ici il y a un peu plus de cent ans, âgée de quelques jours, chez sa nourrice, puis au cours de fréquentes visites, enfin pendant un an chez la même nourrice comme bergère. C'est de là qu'elle partit pour aller au rendez-vous de Massabielle.

Voici la maison qu'elle habitait ; qu'importe qu'elle ait été transformée et modernisée? C'est la maison de Bernadette et nous pouvons croire, quand nous y sommes admis, que nous passons dans la chambre de Bernadette et que nous touchons le bois de son lit. Quelques pas plus loin, voici l'église paroissiale bâtie sur un terre-plein qui domine l'agglomération. Une grille, nous montons quelques degrés, nous traversons le cimetière et nous entrons dans l'église. Bernadette bergère venait y assister aux offices et y prier. L'église a été restaurée et rajeunie ; l'autel majeur a quitté sa place pour devenir un autel de chapelle. Qu'importe? C'est bien dans ce lieu que Bernadette a passé et a prié. Que de renversements depuis un siècle ! La petite bergère qui s'agenouil-

lait devant le vieil autel de la chapelle de droite, est maintenant une sainte qu'on prie et c'est nous qui nous agenouillons pour la prier devant l'autel de marbre de la chapelle de gauche qui lui est consacré. Tout a changé, et par un étonnant mystère, elle reste présente dans cette église qu'elle a aimée.



Tout est changé et rien n'a changé. Bernadette est toujours là ; elle est partout dans le village ; et cette présence est très douce parce que c'est celle d'une enfant qui ne sait rien, qui ne sait qu'aimer Dieu et la bonne Vierge. Dans les yeux de tous les enfants que je rencontre, je crois reconnaître le reflet de ses yeux.

Elle est toujours là dans ce village de montagne ; et c'est ce qui en fait la douceur, une douceur qu'on ne sent pas venir, qui s'insinue, qui pénètre le corps et l'âme, les habits, les mains, la pensée et la prière, et dont on ne réalise la consistance que lorsqu'elle a tout envahi et qu'elle déborde. Une fois installée, elle est tenace, et on sent bien qu'on l'emportera en partant, comme un vêtement souple, fait à notre mesure. En attendant, elle conseille de marcher à petits pas sur le gravier de l'allée de l'église, et sous la tonnelle de la « Petite Bergère », de sourire au temps, et d'échanger des propos sans amertume avec des gens qui passent, même s'ils sont bourrus.

Ce n'est pas le bonheur : pour le bonheur, il faut encore une activité qui emploie les puissances de la vie ; mais c'est la joie de l'écoulement de la vie, goutte à goutte, grain à grain, comme un abandon de chapelet.

De cette douceur j'ai joui plusieurs jours sans penser à autre chose qu'à en jouir. Maintenant que je la remémore pour la raconter, il me vient une vague inquiétude : Bernadette, bergère de Bartrès, n'avait peut-être pas le loisir d'en goûter la douceur ; les rebuffades de ses maîtres, les résistances de sa mémoire qui se refusait à retenir le catéchisme, les morsures du froid, la pluie dans le cou, la boue dans les sabots, les caprices de la brebis mère, tout autant de coulées d'amertume qu'il faut aussi avaler goutte à goutte. C'est moi qui jouis, c'est elle qui a souffert. Mais ce qui me rassure et me pacifie, c'est qu'elle aimait Dieu. Elle aimait, et l'amour transforme l'amertume en douceur. Plus que nous qui ne savons pas aimer, Bernadette, dans les duretés de Bartrès, a joui de la douceur de Bartrès qui était dans son cœur.

A Bartrès vous trouvez Bernadette partout ; vous la trouvez surtout à la bergerie et il est facile de se la représenter dans

son métier de bergère. Bernadette, un morceau de pain dans sa panetière, voisinant avec ses aiguilles et sa laine à tricoter, son bâton à la main, son chien sur ses talons, partait de la maison de ses maîtres, avant le jour, dès pointe d'aube. Elle suivait la rue du village endormi ; sans peur — de quoi aurait-elle peur? — elle quittait après le troisième bouleau, à gauche, la route de Lourdes, pour prendre le trotton de la colline et elle arrivait à la bergerie.

La bergerie est sur le penchant de la colline, au milieu des bois. On peut s'asseoir sous les grands chênes, comme Bernadette s'y est souvent assise et regarder les montagnes, spectacle changeant dont on ne se lasse jamais. La nature est vraiment belle dans ces Pyrénées prédestinées au divin. Bernadette arrivait donc à la bergerie, comme le jour commençait à vouloir se montrer. Elle ouvrait la porte gémissante et frappait dans ses mains. Ses brebis qui connaissaient le signal, secouaient le sommeil et venaient chercher la caresse du matin. Le chien secouait les paresseuses, et le troupeau rangé en bon ordre gagnait le plan du plateau où l'herbe est plus savoureuse. La journée se déroulait comme celle de toutes les bergères qui aiment leurs brebis et qui en sont aimées.

Au printemps, pour aller chercher l'herbe neuve du coteau de l'ouest, elle dévalait dans la gorge noire et passait à gué le ruisseau jaseur. Voilà qu'un jour, le ruisseau enflé et devenu torrent, lui barra la route. La petite est intrépide ; elle avance, son troupeau derrière elle, et comme elle sait un peu son histoire sainte, elle n'est pas très étonnée de voir le torrent se diviser et lui laisser un défilé où elle passe à peu près à pied sec, tandis que ses brebis la suivent, une à une, apeurées et confiantes. C'est le gué de Bernadette. Les troupeaux et les bergers, quand ils y passent, ne manquent pas de boire à l'eau du courant ; puis ils relèvent la tête comme dit le psaume de David, le berger, qui connaissait son métier et qui le raconte tout au long de ses poèmes.

Le soir, à soleil court, Bernadette ramenait lentement son troupeau vers la bergerie, le faisait entrer par la porte entrebâillée, en le comptant, car elle savait compter jusqu'à cent. Si la pluie était trop drue ou la neige trop glissante, elle attendait le clair jour pour redescendre à la maison, et elle dormait dans la bergerie, sous la garde de ses brebis et de son chien. Il y avait sur cette bergerie où dormait la petite bergère une grande paix, pareille à celle qu'on y respire aujourd'hui.

Je me suis assis sous les chênes, à l'ombre de la bergerie pacifique, et j'ai laissé aller mes pensées.

Les images qui se sont déroulées en moi, assez confuses

d'abord, se sont précisées en tableaux de bergerie. C'est étonnant, le nombre de saints et de grands saints, qui ont été bergers dans leur enfance. C'est à croire que la garde des brebis est le noviciat de la sainteté. Comme pour remplir exactement sa fonction de berger, le berger doit imiter le souverain berger, qui connaît ses brebis et que ses brebis connaissent, qui va les chercher quand elles sont égarées, qui les porte sur ses épaules quand elles sont fatiguées, qui les défend contre le loup, et qui donnerait sa vie pour elles s'il le fallait..., le voilà sur le chemin de la sainteté. L'Évangile de Bernadette est le code du parfait berger. Il est éclairé d'en-haut par l'étoile qui guida vers le petit nouveau-né les trois rois de Chaldée et les bergers de la plaine de Bethléem. Cette étoile, qu'on appelle l'étoile du berger, garde pour toujours un reflet chrétien. Bernadette qui la regardait s'allumer, sentait par elle une grâce d'en-haut descendre dans son cœur.

***

Cette Bernadette qui fait la douceur mystérieuse de Bartrès, est un mystère. On s'y habitue, à vivre familièrement avec elle, comme si on comprenait les pensées qui la soulevaient. En réalité, on ne comprend pas. C'est un mystère.

Voilà une enfant ; je dis bien une enfant qui n'a de la vie que des vues d'enfant. Elle ne sait rien, pas même son catéchisme tout entier ; elle n'a rien que sa pauvre robe, son capulet et ses sabots ; pour gagner sa vie, elle sert des maîtres et garde les troupeaux. Elle ne désire rien, comme si le monde finissait à la montagne et comme si, Bernadette pour l'éternité, elle devait rester une bergère ignorante et pauvre. Elle est dans la création de Dieu tout ce qu'on peut imaginer de plus infime et de plus dépouillé ; ce qu'elle a d'être suffit à peine à la distinguer de ce qui n'est pas.

Or voilà que Marie, la reine des Cieux, l'appelle dans la grotte de Massabielle, se rend visible à ses yeux dans sa beauté, prie avec elle, lui parle plusieurs fois, lui donne une mission qui est destinée à faire beaucoup de bruit dans le monde ; une mission d'où sortira le fait de Lourdes, une humble ville des Pyrénées, devenant en quelques années la capitale mondiale de la prière chrétienne.

Là est le mystère. Est-ce un caprice de la Madone, un « jeu » du Maître souverain, comme ce visage des Pyrénées, si vivant, si mobile à la fois et si permanent? J'aime plutôt y voir une volonté et un plan. La Vierge a un message à passer au monde. Elle pourrait choisir pour le transmettre, un intellectuel, un de ces théologiens modernes qui

s'appliquent à donner aux doctrines traditionnelles une saveur originale par un vocabulaire inattendu qui nous paraît parfois comme une révélation nouvelle. Elle aurait pu choisir un philosophe à la page. Elle aurait pu choisir un archevêque. Elle ne l'a pas fait, les savants ne sont pas de bons instruments ; ils sont trop personnels ; ils sont toujours tentés de retoucher les plans qu'on leur confie. Ils tendent à mettre du leur dans les consignes de Dieu avant de les répandre. L'alliage n'est pas toujours de bon aloi, il brille et il casse.

Bernadette, au contraire, est un instrument de choix. Comme elle ne sait rien, elle n'est pas tentée de mettre du sien dans le message de la Vierge. Ce message, qu'elle a entre les mains ,elle ne sait même pas le sens des mots qui le composent : « Je suis l'Immaculée Conception » ; termes abstraits, nouveaux pour elle, construisant une formule mystérieuse, comme les formules de ses contines d'enfant. Elle n'a qu'un souci, la rapporter exactement à son curé, à qui elle en doit compte. Tout le long du chemin de la Grotte à la cure, elle répète les mots secrets de la Dame, sans les déformer et sans les comprendre.

Elle est l'instrument parfait. La bonne hache dans la main du bûcheron n'a pour mission que de fendre le bois, la bonne charrue n'a pour mission que de fendre la terre, sans choisir le sol où elle travaille ni la direction du sillon.

Bernadette a été un instrument entre les mains de la Vierge. Elle n'était rien avant le message ; le message transmis, elle a disparu. Un intellectuel, un savant, un théologien aurait été tenté de rester sur place pour suivre les cheminements de son message et pour surveiller, sinon diriger, les travaux. Et il y aurait eu, comme on dit, des incidents. Bernadette a disparu.

Elle a disparu de Lourdes. Elle a disparu d'une manière inimaginable. Ses dévots vont la chercher au cachot de la prison où elle habita, à l'église qui fut son église paroissiale. Mais à la grotte, sur l'esplanade, la Vierge est souveraine. Les *Ave Maria*, dans cet air saturé de prière, tiennent toute la place, sauf au moment de la procession du Saint-Sacrement, où Marie elle-même s'efface et où tout va vers le Roi. De Bernadette, on dit un mot en passant, comme de Jeanne d'Arc ou de Thérèse de Lisieux ; mais un mot en passant. Le bon instrument s'est effacé ; elle n'est plus ici.

Elle est à Bartrès. Elle est la bergère de Bartrès, et comme bergère, elle peut ici être reine. Cette persistance dans la permanence n'a rien d'impératif ou d'importun.

Elle ne sollicite pas l'attention. Sa présence est une présence diffuse et pénétrante. Elle est là, plus vivante que si

elle y était. Elle est là comme un parfum permanent qui monterait du sol, comme la respiration naturelle de cette terre de Dieu. On sent cette présence discrète et enveloppante surtout le soir, à l'heure de l'Angélus, lorsque les bergers font rentrer leurs troupeaux dans les bergeries. Le carillon de l'église jette sa note et se tait. Le vent du jour s'est apaisé. Les coqs sont endormis. Les maisons basses se ferment sur l'intimité de la famille. J'entends — il le faut bien — le bêlement lointain d'un agneau apeuré. C'est l'agneau de Bernadette.

***

Dans ce calme, je suis hanté par le paradoxe de Bernadette. Quel contraste entre l'immensité du message et l'humilité de cette pauvre enfant ! Elle ne comprend pas. Et qui comprendra? La Dame ne dit pas : Je suis Marie conçue sans péché, ce que Bernadette aurait compris pour l'avoir entendu souvent et répété. Elle emploie pour se définir une abstraction. Je crois que si elle parle ainsi c'est qu'elle veut le faire et que nous devons l'entendre. Le Christ aussi pour se définir, a employé des abstractions : Je suis la Vie, je suis la Vérité. Il ne dit pas : Je donne la Vie, j'enseigne la Vérité, ce qui serait vrai. Il dit : Je suis la Vie, je suis la Vérité. Je suis donc toute vie, toute vérité. Il ne peut y avoir hors de moi de vie ni de vérité que par participation à moi qui suis la Vérité et la Vie. De même et en vertu du privilège de médiatrice qui lui a été accordé, elle peut se dire dans un sens analogue l'Immaculée Conception, de telle sorte qu'il ne peut y avoir de conception pure que par participation à son Immaculée Conception. L'abstraction est une totalité ; elle enferme tout : la conception de l'enfant comme la conception de la pensée, du jugement, et du plan de l'action. Quel appel au monde troublé et angoissé !

Nos pensées, nos jugements, nos plans, n'ont pour but que la satisfaction de notre orgueil et de notre cupidité — et c'est pour cela que l'économie, la diplomatie, la politique, la science qui devraient faire notre bonheur, tournent à notre misère et nous menacent de mort.

Le salut du monde est dans la participation à l'Immaculée Conception, dans la purification de la source. Le salut du monde est dans la purification du concept. Quel paradoxe que cette grandiose proposition de salut nous vienne par la petite bergère de Bartrès qui savait à peine lire !

JEAN CALVET.

Bernadette de Lourdes et Lucia de Fatima

Un peu moins de soixante ans, et quelque huit cents kilomètres à vol d'oiseau séparent Lourdes de Fatima, qu'unissent un même sourire, une même foi, un même amour. Le sanctuaire pyrénéen de la Vierge a toujours suscité au Portugal, où les *Maria de Lourdes* sont innombrables, une grande ferveur. Mais il est bien certain que les trois pastoureaux du hameau d'Aljustrel qui, en cette matinée du dimanche 13 mai 1917, conduisaient leurs brebis au pacage de la Cova da Iria, ne connaissaient à peu près rien de la merveilleuse histoire de Bernadette Soubirous. Et pourtant, que de points communs entre ces quatre enfants !

Quelques semaines plus tôt, Lucia dos Santos a fêté son dixième anniversaire ; son cousin Francisco Marto va sur ses neuf ans et Jacinta, sœur cadette de ce petit bout d'homme précocement réfléchi, n'en a que sept. Aussi pauvres que l'était Bernadette, ils sont humbles et ingénus comme elle. Dès la première apparition, Bernadette sortira de sa poche le chapelet qui ne la quitte point ; ce chapelet, Lucia, Francisco et Jacinta ne manquent jamais de le réciter chaque jour ensemble. S'ils savent leur catéchisme, ils ignorent tout du vaste monde qui entoure le haut plateau de Fatima : comme Bernadette, ils sont d'un pays de montagne, comme l'étaient aussi Mélanie Calvat et Maximin qui virent Marie à La Salette. Le jour prochain où la demoiselle de lumière leur parlera de *a Russia*, ces trois petits paysans croiront qu'il s'agit d'une personne étrangère, sans soupçonner qu'à travers leur candeur la Vierge vient de prédire à l'univers que l'avènement du communisme est proche dans cette Russie lointaine dont le tsar vient d'être contraint d'abdiquer.

Une *demoiselle de lumière :* c'est ainsi qu'ils décriront, ses pieds nus effleurant à peine les tendres rameaux d'une yeuse, sa robe qu'on aurait pu croire ourdie des rayons de l'aurore, une mante blanche couvrant sa tête et ses épaules avant d'envelopper le corps tout entier, la ravissante jeune fille dont deux éclairs éblouissants dans un ciel parfaitement bleu où le soleil était à son zénith leur avaient annoncé la subite venue. Jeune et infiniment belle, et tout de blanc vêtue — d'un blanc brillant composé de lumière et de gloire, comme l'avait défini la voyante de La Salette — l'inconnue est « environnée de lumière » comme la « petite demoiselle » qui

apparut à Bernadette, et comme celle-ci porte un chapelet à son poignet droit. Deux seules différences : la Demoiselle de Lourdes avait une ceinture bleue nouée autour de la taille, et deux roses jaunes ornaient ses pieds menus, à demi recouverts par la robe. Si, une troisième : ses yeux étaient bleus, tandis que les yeux de la Demoiselle de Fatima ont paru noirs. Mais le sourire est le même, empreint à Fatima comme à Lourdes d'une indicible mélancolie. Comme fit Bernadette, et d'un mouvement tout aussi naturel, Lucia, Francisco et Jacinta tombent à genoux devant elle, sans même s'en rendre compte.

— *Donde vem Vossemecê?* interroge Lucia, ce qui, dans son langage de campagnarde, signifie : « D'où vient Votre Grâce? »

Quant à elle, Bernadette attendra la troisième apparition pour s'enhardir jusqu'à solliciter l'inconnue de lui révéler son nom. La Demoiselle de lumière baissera la tête en souriant, mais ne répondra pas, tandis que Lucia entendra tout de suite ces mots bouleversants : « Je suis du Ciel. » La Demoiselle ajoutera à son adresse : « Je viens vous demander de vous trouver ici six fois de suite, à cette même heure, le 13 de chaque mois. En octobre, je vous dirai qui je suis, et ce que je veux. »

Six fois de suite. A Bernadette, la Demoiselle avait demandé, avec une politesse exquise : « Voulez-vous me faire la grâce de revenir ici pendant quinze jours? »

— *Vossmecê* vient du Ciel? s'émerveille Lucia. Et moi, irai-je au ciel?

— Oui, tu y viendras.

La même promesse avait été faite à Bernadette : « *Je ne vous promets pas de vous rendre heureuse en ce monde, mais dans l'autre* », ce qui signifiait que Bernadette aurait à souffrir sur cette terre. Il sera dit pareillement aux trois pastoureaux, dès la fin de la première apparition : « *Vous allez avoir beaucoup à souffrir, mais la grâce de Dieu vous assistera et vous soutiendra toujours.* »

Lucia s'inquiète aussitôt du sort de sa petite cousine :

— Et Jacinta? demanda-t-elle.

— Aussi.

— Et Francisco?

De même que leur cousine, Francisco et Jacinta voient la Demoiselle, sans que leurs yeux soient blessés à aucun moment par son extraordinaire éclat. Mais si Jacinta ne perd rien de ce qu'Elle dit à Lucia, Francisco ne perçoit pour sa part que le mouvement des lèvres, sans rien entendre. Or voici qu'à la question — combien primordiale ! — que vient de poser Lucia à son sujet, l'apparition ne répond rien.

— *Ira támbem,* il ira aussi ! assure la Demoiselle. *Esse ainda há-de rezar as contas dele.*

Dele : c'est du chapelet qu'il s'agit, le chapelet qu'il faut que Francisco récite s'il veut aller au Ciel.

— Des chapelets? s'exclame le petit garçon. O, Madame ! J'en dirai tant que Votre Grâce voudra !

Cette invitation à réciter le chapelet, sur laquelle reviendra la Demoiselle de lumière à chacune de ses apparitions, aurait de quoi surprendre puisqu'elle était faite à des enfants qui le disaient quotidiennement, si l'on ne réfléchissait que, pardessus leurs têtes, elle s'adressait à l'ensemble des fidèles. Si, à Lourdes, le 25 mars 1858, la Demoiselle a dit : « Je suis l'Immaculée-Conception », à Fatima, le 13 octobre 1917, elle se dénommera : « Notre-Dame du Rosaire ».

Le 24 février 1858, on aura vu Bernadette pleurer pendant son extase et murmurer : « Pénitence, pénitence, pénitence. » Le 13 juillet 1917, ceux qui se tenaient le plus près des trois *pastorinhos* verront leurs traits s'altérer, et entendront Lucia pousser des gémissements où l'on distinguera : « *Ai! Santa Virgem!* », « Aïe, Sainte Vierge ! »

— Pourquoi étais-tu si triste? s'inquiéteront les gens après l'apparition.

— C'est un secret.

— Un secret? Est-il bon, ou mauvais?

— Il est pour le bien de nous trois.

— Et pour nous autres? Pour le peuple?

— Pour certains, il est bon. Pour les autres, il est mauvais.

Ce n'est que par « pure obéissance », et « avec permission du Ciel », que Lucia transcrira longtemps après, sur son troisième Cahier, à la demande expresse de ses supérieurs, une partie de ce qui lui a été révélé ce jour-là :

« *Le secret consiste en trois choses distinctes, mais étroitement reliées entre elles. Je vais en exposer deux, la troisième devant continuer à être enveloppée de mystère.*

« *Quand elle dit les dernières paroles, Notre-Dame ouvrit à nouveau les mains comme les deux fois précédentes. Le faisceau de lumière projetée sembla pénétrer la terre, et vous vîmes comme une grande mer de feu. En cette mer, noirs et brûlés, étaient plongés des démons et des âmes ayant forme humaine, et ressemblant à des braises transparentes. Soulevés en l'air par les flammes, ils retombaient de tous côtés comme les étincelles dans les grands incendies, sans poids ni équilibre, au milieu de grands cris et de hurlements de douleur qui faisaient frémir et trembler d'épouvante. Ce fut probablement à cette vue que je poussai l'exclamation d'horreur qu'on dit avoir entendue.*

« *Les démons se distinguaient des humains par leurs formes*

horribles et répugnantes d'animaux épouvantables et inconnus, mais transparents comme des charbons ardents. Ce spectacle ne dura qu'un instant, et nous devons remercier notre bonne Mère du Ciel qui, par avance, nous avait fait la promesse de nous prendre au paradis. Autrement, je crois que nous serions morts de terreur et d'épouvante.

« *Alors, comme pour demander secours, nous levâmes les yeux vers la Sainte Vierge, qui nous dit avec bonté et tristesse :* « *Vous avez vu l'Enfer, où aboutissent les âmes des pauvres pécheurs. Pour sauver celles-ci, le Seigneur veut établir dans le monde la dévotion à mon Cœur Immaculé : si l'on fait ce que je viendrai vous dire, beaucoup d'âmes se sauveront et l'on aura la paix! La guerre va vers sa fin; mais, si l'on ne cesse pas d'offenser le Seigneur, sous le règne de Pie XI en commencera une autre, qui sera pire.*

« *Quand vous verrez une nuit éclairée par une lumière inconnue, sachez que c'est le grand signe que Dieu vous donne qu'il est prochain, le châtiment des crimes du monde par la guerre, par la famine, et par les persécutions contre l'Église et contre le Saint-Père. Pour empêcher cela, je viendrai demander la consécration de la Russie à mon Cœur Immaculé, et la Communion réparatrice les premiers samedis. Si l'on écoute mes demandes, la Russie se convertira, et l'on aura la paix. Sinon, elle répandra ses erreurs de par le monde, provoquant des guerres et des persécutions contre l'Église. Les bons, pour un grand nombre, seront martyrisés; le Saint-Père aura beaucoup à souffrir, et plusieurs nations seront anéanties.* »

Le 26 janvier 1938, on pouvait lire dans le journal *Politiken* de Copenhague, sous le titre : *Aurore boréale fantastique cette nuit au-dessus du Danemark,* un article qui décrivait ce phénomène, visible de toutes les parties de l'Europe, et même dans des régions où il est rarement perceptible. Les commentaires soulignaient la beauté et l'étendue exceptionnelles de cette grande lueur qui embrasait le ciel depuis le nord-ouest jusqu'au sud-est. N'était-ce pas la « lumière inconnue » destinée à avertir le monde que la guerre, une guerre qui serait pire que celle de 1914-1918, était proche? Peu après, le 13 mai 1938, exactement vingt et un ans après la première apparition de Fatima, Hitler faisait son entrée solennelle dans Vienne : on peut dire que la deuxième guerre mondiale a véritablement commencé ce jour-là, *sous le pontificat de Pie XI*, d'un Pie XI dont nul ne pouvait prévoir l'avènement quand l'apparition s'adressait aux trois enfants. Le reste, hélas ! s'est inscrit dans l'histoire, une histoire qui demeure tragiquement actuelle.

Le 23 février 1858, avec des amis qui, comme lui, s'y rendaient pour se moquer de la voyante, M. Estrade, receveur

des contributions indirectes, allait à la grotte de Massabielle. Il nous a laissé l'émouvant récit de ses impressions :

« *Bernadette se mit à genoux, tira son chapelet de sa poche et salua profondément. Tous ces mouvements s'accomplirent sans gêne, sans contention, et absolument dans la même forme et avec le même naturel que si l'enfant se fût présentée à l'église paroissiale pour y vaquer à ses dévotions ordinaires. Pendant qu'elle faisait glisser entre ses doigts les premiers grains de son chapelet, elle leva sur le rocher un regard interrogatif, traduisant les désirs impatients de l'attente. Tout à coup, comme si un éclair l'avait frappée, elle fit un soubresaut d'admiration et parut naître à une seconde vie. Ses yeux s'illuminèrent et devinrent étincelants; des sourires séraphiques apparurent sur ses lèvres; une grâce indéfinissable se répandit sur toute sa personne. A l'étroit dans sa prison de chair, l'âme de la voyante semblait faire effort pour se montrer au dehors et dire ses jubilations. Bernadette n'était plus Bernadette! C'était un de ces êtres privilégiés, à figure céleste, que l'apôtre des grandes visions nous représente en extase devant le trône de l'Agneau.*

« *Spontanément, sans calcul, d'un mouvement machinal, nous, les hommes qui étions là, nous ôtâmes nos chapeaux et nous nous inclinâmes comme les plus humbles femmes. L'heure des raisonnements était passée, et, à l'instar de tous ceux qui assistaient à cette scène du ciel, nous regardions de l'extatique au rocher et du rocher à l'extatique: Nous ne voyions rien; nous n'entendions rien — pourquoi le dire? — mais ce que nous pouvions voir, comprendre, saisir, palper, c'est qu'un colloque s'était établi entre la Dame mystérieuse et l'enfant que nous avions sous les yeux.* »

Les petites camarades de Lucia et la cinquantaine de curieux qui se rendirent le 13 juin à la Cova da Iria ont raconté la scène qui se déroula sous leurs yeux. Après la récitation du chapelet, faite à genoux avec Francisco et Jacinta, Lucia se leva. Elle arrangea son châle et le foulard qui lui couvrait la tête et tira sa robe « comme elle aurait fait avant d'entrer à l'église », a précisé un témoin, qui continue :

« *On lui demanda s'il y avait longtemps à attendre; elle répondit que non. Les deux autres enfants demandèrent qu'on récitât un autre chapelet. Au même instant, Lucia eut un mouvement de surprise et s'écria : « Voilà l'éclair! La Dame arrive! », et elle s'empressa de descendre, suivie de ses cousins, vers le bas de la pente, près du petit chêne vert des apparitions. J'entendis bien ce que Lucia dit à la Vision, mais je ne vis rien, et je n'entendis pas les réponses.* »

D'autres témoins, parmi lesquels figurait Maria dos Santos Carreira dont la figure allait par la suite devenir si populaire

auprès des pèlerins de Fatima, déposèrent que, pendant les silences de Lucia, on pouvait entendre comme le murmure d'une voix « très fine », comparable au léger bourdonnement d'une abeille, et inintelligible. *Ti Manel,* « l'oncle Manuel », père de Francisco et de Jacinta, entendrait pour sa part, le 13 juillet qui allait suivre, « un murmure, un bourdonnement, comme un taon dans une cruche vide ».

Chacun fut surpris du changement qui se produisait dans l'apparence de Lucia dont les traits ingrats, à l'expression généralement méfiante et boudeuse, semblaient refléter la lumière qu'irradiait l'Apparition. Son visage se transformait, rosissait, se faisait de plus en plus beau cependant que ses grosses lèvres, qui lui donnaient l'habitude un aspect renfrogné, s'amincissaient dans l'extase. Les témoins du 13 juin notèrent par ailleurs un fait étonnant :

« *On était au moins de juin, et l'arbre avait toute sa ramure couverte de longues pousses toutes jeunes. Or, à la fin de l'apparition, quand Lucia annonça que la Dame partait dans la direction de l'est, tous les rameaux de l'arbre se ramassèrent et s'infléchirent de ce même côté, comme si la Dame, en partant, avait laissé traîner sa robe sur la ramure.* »

Le 13 juillet, une vraie foule se pressait autour des trois pastoureaux. Au moment où, le soleil atteignant son zénith, l'éclair habituel les frappait — demeurant invisible à l'assistance comme l'Apparition elle-même — les gens constatèrent un abaissement sensible de la luminosité du jour, accompagné d'un rafraîchissement marqué de la température qui jusqu'alors était très élevée. Ce n'est pas tout : ils remarquèrent qu'autour des trois enfants s'était développée une nuée diaphane, du plus gracieux aspect, tandis que l'abaissement concomitant de la clarté du jour et de la canicule correspondait à un autre phénomène : tout le paysage devenait d'une surprenante couleur jaune d'or. Le 13 octobre, tandis que le soleil « dansera » dans le ciel, cette même couleur apparaîtra, après que les objets, les arbres, la couche atmosphérique aient pris une couleur d'améthyste.

Le 25 février 1858, en grattant la terre près de la grotte de Massabielle, Bernadette fit sourdre une eau claire. Elle entendit une voix lui dire : « Allez boire à la fontaine et vous y laver. » Depuis, combien de malades a-t-on baignés dans l'eau de cette source inépuisable?

Les sources ou les ruisseaux, on n'en connaît point sur l'aride plateau de Fatima où l'on conserve soigneusement, dans des citernes taillées à même le rocher qui partout affleure, l'eau qui tombe du ciel. Et pourtant, il suffira du pic d'un terrassier, quand seront entrepris les travaux de construction

du sanctuaire, pour faire jaillir tout près de la *capelinha*, la petite chapelle rustique qui marque le point où apparut la Vierge, une eau vive qui ne s'est jamais tarie depuis.

A Fatima comme à Lourdes on voit, aux jours de pèlerinage, des malades étendus sur leurs civières dans l'attente de la bénédiction du Saint-Sacrement. Mais ils sont peu nombreux. Si les formes de la dévotion à Marie sont identiques dans l'un et l'autre de ces lieux qu'Elle a visités, il semble que les aspirations soient différentes. De l'immense foule des fidèles qui, le 13 de chaque mois à partir du mois de mai et jusqu'au mois d'octobre se presse à Fatima (je suis assuré que, le 13 mai 1957, elle dépassait *cinq cent mille personnes*), se dégage une impression majeure : ces hommes, ces femmes, ces enfants sont en visite chez la Sainte Vierge ; ils se trouvent bien chez elle, ils la prient, mais ne lui demandent rien de précis. Mieux encore, ils attendent confusément son retour, ignorant certainement pour la plupart d'entre eux qu'Elle dit à Lucia : « Je reviendrai ici une fois encore. » C'est cela : si j'avais à définir Lourdes par un mot, je dirais : « c'est une imploration » ; de Fatima, je crois ne pas me tromper en disant que c'est par-dessus tout une attente.

Le 16 juillet 1858, Bernadette ne put voir la Vierge que de loin, de l'autre côté du Gave. Les « autorités » avaient fait placer tout autour de la grotte de Massabielle des barrières qui en interdisaient l'accès. Le lieutenant de gendarmerie Bourriot, d'Argelès, avait notifié à son subordonné de Lourdes, le maréchal des logis d'Angla : « Pour ce qui est du miracle, laissez faire l'autorité : maire, commissaire de police, procureur impérial, juge de paix : c'est leur affaire. La nôtre est de maintenir l'ordre. Prescrire à tout le monde de prendre le mousqueton et d'avoir un pistolet dans sa poche. Les armes seront chargées. » Ah ! mais... si cette citoyenne aux yeux bleus, qui se promène pieds nus, et qui parle patois, prétend passer outre, la maréchaussée lui dressera un procès-verbal en bonne et dûe forme après lui avoir, comme il convient, demandé ses papiers.

Ses papiers : c'est à peu près ce qu'exige l'abbé Peyramale, qui ordonne à Bernadette : « Tu répondras à la dame qui t'a envoyée que le curé de Lourdes n'a pas l'habitude de traiter avec des gens qu'il ne connaît pas. Qu'elle fasse connaître son nom, et qu'elle dise à qui elle appartient. Si elle a droit à une chapelle, elle comprendra le sens que j'attache à mes paroles. Si elle ne comprend pas, tu lui diras qu'elle peut se dispenser de m'envoyer des messages. » La Demoiselle ne fera pas fleurir devant la foule le rosier au-dessus duquel elle se tient, comme l'aurait voulu le bon prêtre, mais elle obéira

à son injonction, en choisissant le 25 mars, jour de la fête de l'Annonciation. Ce jour-là, elle dira à Bernadette, après avoir regardé le ciel comme pour solliciter son agrément, et d'une voix que fait trembler son extrême humilité : « Je suis l'Immaculée Conception ». Prenant sa course vers le presbytère, l'enfant répétera à mi-voix tout le long du chemin ces mots qu'elle n'a pas compris et qu'elle craint d'oublier avant de les avoir répétés à son curé : « *Que soy era Immaculada Councepciou.* » En dépit de son scepticisme, l'abbé Peyramale sait que sa petite paroissienne est parfaitement incapable d'avoir imaginé une telle réponse, qui confirme d'éclatante manière le dogme proclamé par Pie IX moins de quatre ans plus tôt. S'il ne se soumet pas tout de suite, il est au moins ébranlé.

L'argument laisserait insensibles le procureur impérial et le juge d'instruction qui ont déjà interrogé Bernadette. Face à ces deux chats fourrés qui entremêlaient leurs questions, tissées d'embûches, de menaces précises et de sournoises promesses, l'enfant est demeurée inébranlable. Chez les siens, où cette affaire est considérée comme une calamité, elle ne peut songer à trouver aucun réconfort : François Soubirous redoute l'intrusion des pouvoirs publics qui, un an plus tôt, l'ont fait jeter en prison d'injuste manière. Et voici que sa femme est convoquée avec Bernadette devant le procureur Pendant deux heures d'horloge, ce magistrat d'une société qui considère la pauvreté comme un crime irrémissible, laissera debout devant lui les deux malheureuses auxquelles il tente d'extorquer de prétendus aveux. Pour un peu, la solution à laquelle songe le préfet, et qui consisterait à faire interner Bernadette dans un asile d'aliénés, apparaîtrait à cette famille apeurée comme un moindre mal.

Pas plus que Bernadette, Lucia ne pourra attendre aucun soutien de la part de son père ou de sa mère. António dos Santos Santos est un être veule, qui travaille peu et boit beaucoup pour se chercher une excuse ; accablée de soucis, sa femme Maria-Rosa traite sa fille de menteuse et la somme d'aller se rétracter (alors qu'elle n'a rien dit, mais Jacinta n'a pu tenir sa langue) dans toutes les maisons du hameau. Lucia s'y refusant, le balai familial vient tout aussitôt lui caresser l'échine. C'est en vain. Devant l'obstination de cette petite entêtée, la brave femme va raconter toute l'affaire au curé de Fatima.

« Si ce que Lucia dit est vrai », hasarde prudemment le *Padre* Ferreira, « ce serait à coup sûr une grande bénédiction pour sa famille... » Mais Maria-Rosa s'exclame. *Cela* ne peut être vrai ; *cela* est un mensonge. Lucia a menti, pour la première fois de sa vie, sans doute : raison de plus pour prendre

les mesures propres à la dégoûter de récidiver. Le pauvre *Padre* s'agite, mal à l'aise : les épreuves annoncées à Lucia par cette Demoiselle qu'elle affirme avoir vue ne seraient-elles pas le meilleur garant de sa sincérité? En portugais comme en français, cela signifiait : « Administrez-lui une bonne correction, et nous verrons bien si elle persévère. Entre vous et moi, je serais enchanté si votre balai la persuadait de se rétracter... »

Ne jetons pas trop vite la pierre à ce pauvre prêtre : ce serait méconnaître les conditions d'existence auxquelles était réduit le clergé portugais depuis que la révolution, inspirée et dirigée par la franc-maçonnerie, s'était abattue sur le Portugal, quelque sept ans plus tôt. « Relations supprimées avec le Vatican ; plusieurs évêques interdits de séjour dans leurs diocèses ; congrégations totalement chassées du pays ; port de la soutane interdit ; séminaires réduits à trois ; clergé appauvri, enchaîné, et insuffisant en nombre pour maintenir une vie religieuse normale ; circulation des documents pontificaux interdite ; prêtres chassés de leurs presbytères ; enseignement athéisé ; enfants des écoles défilant porteurs de pancartes sur lesquelles on lisait : « *Ni Dieu, ni Religion* », a écrit le R. P. da Fonseca, historien de Fatima.

La paroisse du *Padre* Ferreira faisait partie d'une région administrative dont Vila Nova de Ourem est le chef-lieu, et que régissait à l'époque un certain Artur de Oliveira Santos, ferblantier de son état. Ce personnage à l'esprit haineux et sectaire, redouté de chacun, avait interdit les sonneries de cloches, qui offensaient apparemment ses oreilles de libre-penseur ; défense était faite de se réunir à l'église après le coucher du soleil, comme de se livrer en plein air à aucune manifestation du culte. Cela dit, si le prétexte venait à manquer, l'imagination fertile du *ferblantier*, comme on l'appelait, n'était jamais en peine de trouver le moyen de faire goûter aux curés de son district les délices de la prison municipale. On conçoit que le *Padre* Ferreira avait quelques raisons de se montrer prudent. Interrogée par lui, Lucia demeura ferme. Mais un mot prononcé par le prêtre fit germer dans le cœur de cette pure enfant un doute empoisonné : « Cela pourrait bien être une tromperie du démon », avait dit celui que tous ses paroissiens appelaient le *Prior*. Elle en vint à se demander s'il ne valait pas mieux déclarer qu'elle avait menti. Mais Francisco et Jacinta protestèrent : « Ne fais pas cela ! Tu ne vois pas que c'est en le faisant que tu mentirais? Et mentir est un péché ! »

Convoqué par le Ferblantier, António dos Santos emmena sa fille à la ville. Les sœurs aînées de Lucia lui prédisirent le pire.

— Et s'ils me tuent? demanda tout uniment celle-ci à ses cousins.

— S'ils te tuent? répliquèrent fièrement les deux petits : dis-leur que nous sommes comme toi, que nous voulons mourir avec toi.

Devant le chef du district, Antônio dos Santos ne mentit pas à sa piètre réputation. Tout ça, s'excusa-t-il platement, c'était des histoires de femmes auxquelles il n'entendait goutte, et qu'il ne croyait point. Mais Lucia refusa de se rétracter, comme de révéler la nature du secret que, le 13 juillet, la Demoiselle lui avait confié.

— C'est bien ! déclara sèchement le Ferblantier. On règlera cette affaire, même s'il faut mettre à mort la petite récalcitrante.

Le 13 août au matin, usant d'un subterfuge, il enlevait les trois enfants qu'une foule considérable attendait à la Cova da Iria, et les transportait dans sa carriole à Vila Nova de Ourem où il mettait tout en œuvre pour leur arracher ce « secret » dont il faut croire que l'existence le turlupinait. Furieux de son échec, il les décrétait en état d'arrestation et les enfermait à double tour dans une chambre de sa maison. Conduits le lendemain à la mairie, les trois enfants ne cédaient pas d'un pouce. Alors, des gendarmes les emmenaient à la prison, avec cette infâme assurance : « Vous y resterez jusqu'à ce que vous ayez dit le secret. Et, si vous tardez trop à le dire, vous serez frits dans l'huile ! » Aux sceptiques qui seraient tentés de hausser les épaules, ou de ricaner devant ce qui leur apparaîtrait une plaisanterie un peu grosse, on rappellera que cette menace s'adressait à trois humbles petits bergers de sept, neuf et dix ans.

Les malandrins, chenapans, vagabonds et vauriens de tout poil qui peuplaient la prison de Vila Nova de Ourem furent surpris de la puérile compagnie qui leur était offerte. Ils le furent davantage quand ils virent Lucia, Francisco et Jacinta se mettre à genoux pour réciter dévotement, ensemble et à haute voix, leur chapelet : on dit que l'un après l'autre ces sacripants se découvrirent, puis les imitèrent, allant même jusqu'à promettre de satisfaire quotidiennement, eux, pauvres gueux, à cette pieuse obligation dont les enfants leur disaient qu'elle était imposée par la Demoiselle pour le salut du monde.

Il restait au Ferblantier une ressource, celle-la même à laquelle avait songé le préfet des Hautes-Pyrénées. A la suggestion de ce personnage officiel, le maire de Lourdes avait nommé une commission médicale dont il ne semblait pas douteux qu'elle conclurait à une déficience mentale de la visionnaire. Mais le rapport des médecins s'avéra insuffisant pour motiver

à l'encontre de Bernadette une mesure administrative. Celui du médecin de Leiria qui soumit les trois petits entêtés à un examen clinique, dont l'objet était de les reconnaître anormaux, fut tout aussi décevant. Alors on décida de passer aux grands moyens.

Conduits une nouvelle fois devant M. de Oliveira Santos, Lucia, Francisco et Jacinta, l'entendirent ordonner de remplir d'huile une grande marmite et de faire du feu dessous. Bientôt un sbire agrippa sans douceur le bras de Jacinta, vociférant : « Si tu ne parles pas, tu seras frite la première ! »

N'ayant pas bronché, la petite fille fut entraînée par la brute qu'on vit revenir bientôt, écumante : « En voilà pour une ! A toi, Francisco ! »

Le pauvre *pastorinho* essaya vainement d'empêcher les larmes de jaillir de ses yeux, mais il tint ses lèvres serrées et fut emmené à son tour.

— J'étais persuadée, a dit Lucia, que cet homme parlait pour de bon, et que tout était fini pour nous. Mais je n'avais pas peur, et je me recommandais à la Sainte Vierge.

Derrière la porte, elle retrouva Francisco et Jacinta encore tout tremblants, et de bassine point. Il ne s'agissait que d'un abominable simulacre destiné à briser la volonté de ces trois enfants indomptables.

« Vous allez avoir beaucoup à souffrir », avait prédit la Demoiselle aux trois enfants dès sa première apparition. Et, le 13 juin, elle avait ajouté : « Jacinta et Francisco, je viendrai bientôt les prendre. » A l'automne 1918, les deux petits furent atteints par l'épidémie de grippe espagnole qui exerçait alors de terribles ravages. Ce fut Francisco qui se montra le plus touché. Redoublant ses prières, il ne parlait plus que de mourir, et d'aller au Ciel. Un jour que Jacinta était à son chevet, la Demoiselle leur apparut à tous les deux. Elle promit à Francisco de l'emmener dans peu de temps en son Paradis, mais demanda à Jacinta si elle acceptait de prolonger son séjour sur la terre afin d'y convertir des pécheurs par ses souffrances. La petite fille accepta ; dès ce jour, elle sut qu'elle entrerait dans un hôpital où elle aurait à porter une dure croix.

La seule ambition de Francisco était, avant de mourir, d'être admis à faire sa première communion bien qu'il ne dût avoir ses onze ans que le 11 juin 1919. Cette grâce lui fut accordée le 2 avril ; il expira le lendemain matin en demandant pardon à ses parents et à sa marraine de toutes les fautes que son innocence lui reprochait. « Donne beaucoup de compliments à Notre-Seigneur et à Notre-Dame ! » lui avait recommandé Jacinta avant qu'il rendît l'âme. « Dis-leur que je

souffrirai tout ce qu'ils voudront pour les pécheurs, et pour faire réparation au Cœur Immaculé de Marie. » Ces mots étaient, rappelons-le, prononcés par une petite fille de neuf ans.

Peu après, Jacinta disait à Lucia : « Notre-Dame est revenue me voir. Elle veut que j'aille dans deux hôpitaux. Mais ce n'est pas pour guérir, c'est pour souffrir plus encore. » Sa maladie s'aggravant, elle fut transportée au mois de juillet à l'hôpital de Vila Nova de Ourem où elle resta deux mois. Quand on la ramena dans sa maison d'Aljustrel, une fistule au côté gauche lui causait d'atroces douleurs, mais nul ne l'entendit se plaindre pendant l'épreuve presque intolérable du pansement quotidien. Si elle se croyait seule, elle plongeait sa tête dans ses mains et demeurait ainsi longtemps immobile. A Lucia qui, intriguée, l'interrogeait, elle fit cette confidence : « Je pense à Notre-Seigneur, à Sa divine Mère, aux pécheurs, et à la guerre qui viendra, horrible, horrible ! Il mourra tant de monde ! Il y a tant de gens qui iront en enfer ! Que de maisons détruites ! Que de prêtres tués ! Quel chagrin ! Si l'on cessait d'offenser Notre-Seigneur, la guerre ne viendrait pas et les gens n'iraient pas en enfer... Au Ciel, je prierai beaucoup pour toi, pour le Saint-Père, et pour le Portugal, afin que la guerre n'y vienne pas, et aussi pour les prêtres... »

Peu après, elle avertit sa cousine : « Notre-Dame est revenue me voir. Elle m'a dit que j'irai à Lisbonne, dans un autre hôpital. Je ne te reverrai plus, ni tes parents. Après avoir beaucoup souffert, je mourrai seule. »

Au mois de janvier 1920, un médecin venu en pèlerinage à Fatima lui rendit visite et insista pour la faire transporter à Lisbonne où, disait-il, on avait le moyen de pratiquer sur elle l'opération qui serait susceptible de la sauver. Celle-ci fut tentée le 10 février et exigea l'ablation de deux côtes sous une simple anesthésie locale. L'enfant ne proféra aucune plainte.

Le 16, elle prévint la Mère supérieure de l'orphelinat qui l'avait recueillie : « Maintenant, je né souffre plus. Notre-Dame est revenue me voir. Elle m'a enlevé tout mon mal. Elle va bientôt revenir me chercher. » Dans la soirée du vendredi 20, elle demanda les derniers sacrements. L'ayant entendue en confession, le curé de la paroisse des Saints-Anges décida de la communier le lendemain matin. Supplié par Jacinta de lui apporter sans délai le Saint Viatique, ce prêtre ne crut pas à tant d'urgence. C'est sans personne pour l'assister que, vers 10 heures du soir, s'en alla l'enfant si pure à qui la Sainte Vierge avait prédit qu'elle mourrait seule. Cette fin si sainte, si douloureuse, ne peut manquer d'évoquer celle de Bernadette qui, asthmatique, les os rongés par une carie pernicieuse,

souffrit jusqu'à l'heure où, le 16 avril 1879, elle expira sur le dernier mot d'un « Je vous salue, Marie ».

Le 1er mai 1951, Jacinta était inhumée, dans la basilique de Fatima à l'endroit même où, trente-quatre ans plus tôt, elle aidait avec Lucia Francisco à élever un petit mur de pierres sèches autour d'une belle bruyère blanche, quelques instants avant qu'un éclair, jailli du ciel bleu, vînt les surprendre. Moins d'un an plus tard, son frère venait la rejoindre, de l'autre côté du transept. Dès le mois de décembre 1950, le diocèse de Leiria avait procédé à l'ouverture des deux procès canoniques tendant à la béatification des deux pastoureaux.

Dans le silence du Carmel de Coïmbre, prie une religieuse qui a fait profession sous le nom de *Maria-Lucia do Imaculado Coração*. Exposée sans défense jusqu'en 1921 à la curiosité importune des foules, comme à la malveillance de beaucoup, Lucia fut mise sous la protection de son évêque. Treize ans durant, elle demeura fidèle à la promesse qu'elle fit à Mgr da Silva de ne jamais révéler son nom à quiconque, et de ne jamais parler de Fatima à personne. Pendant treize ans, elle ignora absolument tout des remous et de l'immense mouvement de piété suscités par les événements surnaturels dont elle avait été le principal témoin. Admise le 3 octobre 1934 à prononcer ses vœux perpétuels chez les Sœurs de Sainte-Dorothée, elle garda le nom de « Marie-des-Douleurs » que lui avaient donné, par manière de sobriquet, ses compagnes de l'institution de Porto où l'on s'était appliqué à commencer son instruction — selon le vœu formulé par la Demoiselle — avant de poursuivre celle-ci dans la ville espagnole de Tuy, de l'autre côté de la frontière du Minho. Sur l'ordre de ses supérieurs, elle rédigea ses Cahiers, de 1937 à 1941 ; les 20 et 21 mai 1946, elle revint pour la première fois à Fatima, afin d'y donner quelques précisions qu'on lui demandait ; le jour du Jeudi Saint 1948, elle entrait au Carmel de Coïmbre.

Mort voici quelques mois, Dom José Alves Correira da Silva, le vénérable évêque de Leiria, avait en sa possession une enveloppe scellée qui contient la troisième partie du « secret » révélé aux trois *pastorinhos* le 13 juillet 1917. A ceux qui lui demandaient pourquoi il attendait l'année 1960 pour procéder à son ouverture, l'évêque répondait : « Parce que la Sainte Vierge le veut ainsi. » Il n'est plus que d'attendre pendant deux ans : au train d'enfer où vont les choses, c'est à la fois peu et beaucoup. De la Dame qu'elle vit à La Salette, Mélanie Calvat disait : « Le péché est le seul mal qu'elle voit sur la terre, elle en mourrait de douleur si Dieu ne la soutenait. »

RÉMY.

Dernières apparitions mariales

Dans ces pages qui s'efforcent de recueillir et de rapprocher entre eux les signes les plus authentiques que l'au-delà présente aux hommes d'aujourd'hui en vue de leur instruction et de leur salut, il est évidemment indispensable d'accorder une place de choix aux dernières apparitions de la Vierge, dont la fréquence et l'ampleur semblent en rapport avec l'accélération du temps et avec la recrudescence des péchés du monde.

Fatima (1917), Heede (1937), Banneux et Beauraing (1933), Marienfield (1946), Trois-Fontaines (1947) et Syracuse (1953), pour nous en tenir aux cas principaux et sans parler des révélations plus intimes et des apparitions plus contestées : la Vierge Mère, à coup de prodiges, tente un effort désespéré pour secouer notre incurable inertie et soulever nos regards de la terre vers les réalités d'en-haut.

Léon Bloy, parlant de la Salette (1), s'interroge sur la subite ostentation de cette Médiatrice que l'Évangile et l'histoire jusqu'à nos jours ont tenue à peu près cachée. Toute la tradition lui répond. Elle considère l'entrée en scène de la Mère de Dieu, armée de toutes les prérogatives et de toute l'autorité de son Fils, comme l'ouverture des temps nouveaux, pleins de menaces et de périls, qui préludent aux terribles échéances et au second avènement du Sauveur.

« *Il faut tenir pour certain, a déclaré le bienheureux Amédée de Savoie, que la puissante Mère de Dieu multipliera ses miracles, ses visions, ses révélations, ses sublimes consolations, à l'époque où ce monde vieillissant touchera à sa fin* » (2).

Et saint Louis-Marie Grignion de Montfort, traçant un audacieux parallèle entre les deux enfantements du Christ, écrit de son côté :

« *Comme c'est par Marie que Dieu est venu au monde pour la première fois, dans l'humilité et l'anéantissement, ne pourrait-on pas dire aussi que c'est par Marie que Dieu viendra une seconde fois, comme l'Église l'attend, pour régner partout et juger les vivants et les morts* » (3).

(1) Celle qui pleure.
(2) VIIIe Homélie.
(3) Traité de la Divine Sagesse.

« *C'est par Marie, dit-il ailleurs, que le salut du monde a commencé, c'est par Marie qu'il doit être consommé* » (1).

La réalisation sous nos yeux d'un événement depuis si longtemps prédit et de si prodigieuse importance, annonciateur des prochaines culminations de l'histoire, devrait inciter les plus indolents à considérer les faits avec une attention frémissante.

Nous allons donc reprendre depuis Fatima la chaîne des apparitions mariales qui ne cesse de se dérouler en maillons de plus en plus serrés. Toutefois, nous nous bornerons à résumer les circonstances dont les détails excèderaient la place dont nous disposons ici. Ils ont été longuement présentés dans des études générales et dans des relations particulières qu'il est facile de consulter. Ce qui importe d'ailleurs ici c'est beaucoup moins le vêtement que la substance du Message.

Banneux, janvier-mars 1933.

Les apparitions mariales du xxe siècle (nous n'avons retenu que les moins contestables) offrent entre elles de grandes ressemblances qui impriment à leur ensemble une certaine monotonie. Au hameau belge de Banneux (2) comme à Lourdes la pyréenne et à Fatima en Portugal, on relève la présence symbolique de la grotte et de l'eau qui accompagnent depuis les temps immémoriaux le personnage de la Vierge. Là encore l'interlocutrice est une enfant, parente de Bernadette et de Lucia par la médiocrité de son lignage, par son ignorance et sa pauvreté : à onze ans, Mariette Bosco, ne parle que le patois wallon ; elle est bonne et serviable, mais assez vulgaire et peu instruite des choses de la religion. Les traces matérielles qui subsistent des manifestations surnaturelles sont une source qui a surgi et qui ne tarit jamais, et une chapelle sur le lieu des rencontres. Il est question d'un secret dont la divulgation est ajournée. Enfin les exhortations célestes se résument encore dans la nécessité urgente de la prière.

Malgré tant d'analogies qui les apparentent, les apparitions se distinguent toujours par quelque variété dans le détail, chacune ajoute une note spéciale à l'instruction commune et l'enrichit d'un aspect nouveau et significatif.

Au cours des 8 apparitions de Banneux (15, 18, 19, 20 janvier, 11, 15, 20 février, 2 mars 1933) la Vierge ne se montre pas sur une montagne, comme à la Salette, à Lourdes et à

(1) Traité de la Vraie Dévotion à la Sainte Vierge, p. 28.
(2) A 12 kilomètres de Liége.

Fatima, dans une apothéose de nuées, dans une solitude majestueuse et sacrée. Elle descend dans les lieux bas, dans le cloaque du monde, au sein même de la laideur et de la désolation. Elle pose ses pieds sur un sol fangeux, elle étend son regard sur le labeur sans joie, sur la servitude du corps et de l'âme, sur l'horizon bouché où se traîne l'humanité disgraciée de l'âge industriel et mécanique. Elle sort de l'atmosphère sereine des hauteurs, de la région lumineuse des sanctuaires, pour se mêler à la misère des hommes, à leur poussière, à leur abjection. Elle se nomme elle-même « *la Vierge des Pauvres* ».

Un autre trait nous frappe dans les manifestations de Banneux. Cette Vierge de Compassion qui semble annoncer l'apostolat des cités et des usines et la mission future des prêtres-ouvriers, répond, dirait-on, à une autre aspiration puissante et confuse de notre époque, à une sourde fermentation des esprits : le besoin d'universalité. Elle nous fait souvenir qu'elle est elle-même l'Universelle, la Mère à qui Jésus mourant a remis, en la personne de saint Jean, tous les enfants de la terre. En effet, elle dit encore : « Je viens pour toutes les nations. »

« *Priez, priez beaucoup.* »

Priez pour tout le monde, pensez aux pauvres et pensez à l'étranger, priez pour le mineur dans la mine et pour le manœuvre à la chaîne, pour les victimes de la faim, de la hâte et du profit, pour les enfermés, les persécutés, les traqués, pour les sans-logis et les sans-patrie, pour les frères lointains et incompris qui eux aussi sont marqués du signe de Dieu et doivent trouver la paix dans la grande Communion de mon Église.

Beauraing, 29 novembre 1932-3 janvier 1933.

Le « *miracle* » de Beauraing reste discuté (1) quoique les multiples examens auxquels ont été soumis les cinq petits voyants n'aient obtenu d'eux ni rétractions ni contradictions. Il rappelle celui de Banneux, en plus banal encore, en plus misérable.

La Sainte Vierge a choisi encore ici pour apparaître le

(1) Le R.P. Bruno s'en est déclaré adversaire, ainsi que le Dr Lhermitte et le Dr de Greeff (Études Carmélitaines 1933). Le R.P. Le Nain et la Revue catholique des Idées et des Faits sont partisans de l'authenticité. Mgr Charue, évêque de Namur, après avoir reconnu deux guérisons miraculeuses attribuées à Notre-Dame de Beauraing, déclare en juillet 1949 : « *Nous pouvons en toute sérénité et prudence affirmer que la Reine des cieux apparut aux enfants de Beauraing.* »

lieu le plus pitoyable et le plus désolé. Elle se montre sur un remblai de chemin de fer, avec pour décor des fils télégraphiques, une cour d'école et un jardin de bonnes sœurs avec quelques arbres maigres et une grotte artificielle. Au-dessus, le ciel bas et chagrin, autour d'elle le pays noir des environs de Dinant, en Belgique.

Les témoins sont des enfants vulgaires, à peine chrétiens. Quelques heures avant la vision céleste, ils ont tiré les cordons de sonnettes de toute la rue. Par la suite, ils feront d'honnêtes petits bourgeois prosaïques, des boutiquiers et des ménagères, absorbés par le foyer et par les affaires, conservant seulement au fond d'eux-mêmes comme une relique le souvenir de la vision ineffable.

A part un « *secret* », l'Apparition ne leur a rien appris. Elle leur a seulement recommandé d'être sages.

Et c'est justement cette nudité, cette médiocrité qui donne toute sa signification à la scène. La Vierge éclot sur cette laideur comme un lys sur les marécages. Partout alentour le monde du péché étend son empire, il enserre les hommes dans sa prison de fer, il exténue par ses machines leur chair et leur âme. Elle ne s'effraye ni ne se dégoûte de cette ordure et de cet enfer. Elle est là, tout simplement, et rien n'est perdu.

Heede, 1er novembre 1937-3 novembre 1940.

Ce n'est plus l'expression de son humilité mais celle de sa gloire que la Sainte Vierge manifeste aux quatre petites filles de Heede, dans le diocèse d'Osnabrück, en Hanovre, quotidiennement d'abord, du 1er au 13 novembre 1937, puis à des intervalles divers jusqu'à la dernière apparition du 3 novembre 1940.

Elle revêt ici les attributs de sa Majesté. Ses pieds soutenus par un nuage bleu et blanc ne frôlent pas la terre. Un voile descend de son front qu'encercle une couronne d'or richement ornée. Porté dans sa main gauche l'Enfant Jésus assis tient dans ses mains le globe du monde surmonté de la croix sur lequel la Mère de Dieu pose la main droite en signe de participation à la puissance temporelle de son divin Fils.

Lorsque les enfants lui demandent : « *Mère, sous quel vocable faut-il vous honorer?* », elle répond : « *Comme Reine de l'Univers et Reine des âmes du Purgatoire.* » (5 avril 1939.) Le jour de la fête de l'Assomption (15 août 1938-15 août 1939), ils la voient s'élever dans l'air en les bénissant tandis que l'Enfant Jésus la contemple avec allégresse. Enfin le lieu habituel de l'apparition, dans le cimetière du village, entre deux cyprès, les dates qu'elle choisit de préférence, dans le

cadre naturel et dans l'atmosphère spirituelle de la Toussaint et du Jour des Morts, depuis ce 1er novembre 1937 où elle se montre aux fillettes qui venaient de réciter les prières pour les défunts, tous ces caractères concordants nous invitent à reconnaître dans les manifestations de Heede comme un prélude aux deux grandes cérémonies du pontificat de Pie XII, datées elles aussi du 1er novembre : la définition du dogme de l'Assomption (1950) et l'institution de la fête liturgique de la Royauté de Marie (1954) qui, tout en célébrant l'élévation de la Vierge, nous rappellent la promesse de la résurrection des corps.

Marienfield, avril-juin 1946.

A Banneux comme à Heede, la Sainte Vierge s'exprime surtout par ses attitudes ; elle n'a prononcé que de rares paroles. Les apparitions de Marienfield s'accompagnent, au contraire, de messages d'une particulière importance. C'est la raison pour laquelle nous allons y insister (1).

Première apparition. Le jeudi de Pâques, 25 avril 1946, le R.P. Martin Humpf, curé de Phaffenhofen, près d'Ulm, en Allemagne, est allé au bois de Marienfield pour y fixer l'endroit où l'on construirait une chapelle de la Vierge, en exécution d'un vœu formulé pendant la guerre. Il est accompagné de sa sœur Anne et d'une jeune fille, Barbara Ruess. Ils discutent entre eux de l'emplacement et commencent à dégager une partie du lieu. Tout à coup, Barbara s'écrie : « *Quelqu'un m'appelle.* » Elle s'éloigne, puis revient en criant « *Venez donc et voyez quelle est cette femme.* » Ses deux compagnons arrivent. Ils ne voient personne sinon Barbara, immobile, qui s'entretient avec quelqu'un d'invisible. On l'entend dire : « *Mais qui êtes-vous? Comment savez-vous cela? Je ne comprends pas.* » Barbara retourne à son travail, puis à plusieurs reprises s'entend appeler et parle à nouveau à l'Apparition. Le curé, se rendant compte qu'elle a eu une vision, l'interroge et la trouve d'abord surprise de savoir qu'il n'a rien vu. Voici les paroles de la Dame, qu'elle juge « *obscures et incompréhensibles* » :

« *Là où règne une grande confiance et où l'on enseigne que je puis tout je répandrai la paix.*

« *Quand tous les hommes croiront en ma puissance, la paix règnera.*

(1) Nous résumons, d'après le rapport du curé de Phaffenhofen. Un rapport très détaillé du R.P. Max Schmid, S.J. spécialisé dans les questions de mystique, conclut à l'authenticité certaine des apparitions de Marienfield. Il a été publié dans les *Échos du Surnaturel*, décembre 1950.

« *Je suis le signe du Dieu vivant; J'imprime mon Signe sur le front de mes enfants. L'Étoile persécutera le Signe, mais mon Signe vaincra l'Étoile.* »

A la question du curé : « *Qui est donc cette femme?* », Barbara répond qu'elle l'ignorait. Que c'était la même personne qu'elle avait déjà rencontrée le 13 mai 1940, lundi de la Pentecôte, alors qu'elle se rendait au bois et qui lui avait appris à réciter le « *chapelet de l'Immaculée* ». Quand le curé lui dit que cette femme n'est autre que la Mère de Dieu, elle refuse d'admettre cette affirmation, se jugeant indigne d'une pareille faveur.

Deuxième apparition. Samedi 25 mai 1946.

Le matin de ce jour, un Ange qui s'appelle lui-même « *l'Ange de la Grande Médiatrice des Grâces* » et qui est déjà apparu à Barbara, lui ordonne d'aller à Marienfield le jour même. Elle hésite, croyant être le jouet d'une illusion, puis elle part, accompagnée d'Anna et toutes deux, arrivées sur les lieux, se mettent en prière. Tout à coup, Barbara aperçoit l'Ange, le doigt pointé vers le haut, à droite, et elle voit la mystérieuse Dame. Elle reconnaît alors la Sainte Vierge, et elle s'écrie : « *Marie!* ». La vision commence à parler :

« *Oui, je suis la puissante Médiatrice des Grâces.*

« *Comme le monde ne peut trouver miséricorde auprès du Père que par le Fils, ainsi vous ne pouvez avoir accès auprès du Fils que par moi. C'est parce que je ne suis pas connue que le Christ est si peu connu. Parce que les nations ont rejeté mon Fils, le Père a répandu sur elles la coupe de sa colère.*

« *Il est vrai que le monde a été consacré à mon Cœur Immaculé, mais cette consécration est devenue pour beaucoup une terrible responsabilité. Je demande que le monde vive cette consécration. Ayez une confiance sans limite en mon Cœur Immaculé; croyez que je peux tout auprès de mon Fils. Mettez mon Cœur Immaculé à la place de vos cœurs pécheurs; alors ce sera moi qui forcerai la puissance de Dieu à se manifester, et l'amour du Père renouvellera en vous la plénitude du Christ. Accomplissez ma demande afin que le Christ puisse régner comme Roi de Paix.*

« *Le monde doit boire jusqu'à la lie la coupe de la colère à cause de crimes sans nombre qui offensent mon Cœur.*

« *L'Étoile de l'abîme infernal fera rage plus que jamais et causera une destruction terrible, parce qu'elle sait que son temps est court et que croît le nombre de ceux qui se sont déjà rassemblés autour de mon Signe.*

« *Sur ceux-ci, elle n'a pas de pouvoir, bien qu'elle puisse tuer les corps de beaucoup. Mais par ces sacrifices faits pour moi, mon pouvoir de conduire à la victoire ceux qui resteront grandira.*

« *Certains ont déjà laissé mon Signe s'imprimer sur eux; leur nombre va continuer à s'accroître. Mais je veux vous dire ceci, mes enfants : N'oubliez pas, durant les jours les plus sanglants, que cette croix même est une grâce et ne cessez pas d'en remercier le Père.*

« *Priez, offrez des sacrifices pour les pécheurs;*

« *Offrez-vous vous-même et vos œuvres au Père par moi, et mettez-vous sans réserve à ma disposition.*

« *Dites le Rosaire.*

« *Ne priez pas tant pour les choses extérieures : aujourd'hui, des choses de plus de poids sont en jeu.*

« *N'attendez pas de signe ou de miracle; je serai active dans le secret comme la puissante Médiatrice des Grâces. Si vous faites ce que je vous demande, je vous procurerai la paix du cœur. Ce n'est que sur cette paix que pourra s'établir la paix des peuples. Alors le Christ règnera comme Roi de Paix sur les nations. Occupez-vous de faire connaître mon désir au monde : je vous donnerai la force nécessaire* ».

Ici, Barbara reçut un secret. Puis :

« *Le diable disposera d'un tel pouvoir que ceux qui ne seront pas établis en moi seront trompés. Un temps viendra où tu resteras toute seule et où tu seras horriblement calomniée. Car le démon sait comment tromper les hommes au point que les meilleurs se laissent aveugler. Mais tu te tiendras ferme dans une confiance inébranlable. Le démon a pouvoir sur tous ceux qui ne croient pas en mon Cœur. Là où mon Cœur Immaculé prendra la place du cœur pécheur, le démon n'a pas de pouvoir. Certes, il persécutera mes enfants; ils seront méprisés, mais il ne peut leur faire de mal.* »

Ensuite, l'Ange invita la jeune fille à s'agenouiller et à prier avec lui. Alors la Médiatrice des Grâces les bénit, et, ce faisant, elle devint comme un cristal dont les yeux ne peuvent soutenir l'éclat.

Pour confirmer la réalité de cette vision, Barbara avait reçu l'avis suivant : « *Sur la route de Phaffenhofen à Beuren, tu rencontras un homme en grande détresse. Envoie-le ici, il y sera aidé.* » Barbara y alla et trouva cet homme : un Polonais qui donnait les signes d'un grand trouble : « *Où allez-vous?* » lui demanda-t-elle — « *Dans les bois.* » — « *Et que cachez-vous sous vos vêtements? N'est-ce pas une corde?* » — « *La vie est si désespérante,* répondit l'homme ... *Pouvez-vous m'aider?* » — « *Je ne le puis pas moi-même, mais je peux vous conduire à un endroit où vous serez aidé.* » Elle le conduisit à Marienfield et il avoua plus tard y avoir reçu une grâce inexplicable. Quand les jeunes filles revinrent, le soir, près du petit autel, elles y trouvèrent la corde qu'il avait laissée.

Troisième apparition. Mardi 25 juin 1946.

Sur l'invitation de l'Apparition, le curé, Anna et Barbara reviennent à Marienfield, vers 5 heures et demie. Ils se mettent en prière. Tout à coup Barbara s'écrie : « *Oh! Marie, que vous êtes belle!* ». La vision se remet à lui parler :

« *Je suis la toute Puissante Médiatrice des Grâces.*

« *Le Père veut que le monde reconnaisse cette prérogative de sa Servante. Les hommes doivent croire que je suis à jamais l'Épouse du Saint-Esprit et la fidèle Médiatrice des Grâces.*

« *Mon Signe est en train d'apparaître; Dieu le veut ainsi. Seuls mes enfants le reconnaissent car il se révèle dans le secret, et ils rendent gloire pour lui au Dieu éternel. Je ne peux pas manifester mon pouvoir à tous, je dois encore me tenir à l'écart avec mes enfants. En secret je ferai des merveilles dans les âmes, jusqu'à ce que le nombre des victimes soit atteint. Il dépend de vous d'abréger ces jours de ténèbres; vos prières et vos sacrifices détruiront l'image de la Bête.*

« *Alors je pourrai me manifester au monde entier pour la gloire du Tout-Puissant. Adoptez mon Signe pour que le Dieu Trinitaire puisse bientôt être honoré et adoré par tous.*

« *Priez et offrez des sacrifices à travers moi.*

« *Priez toujours, dites le Rosaire;*

« *Adressez toutes vos supplications au Père à travers mon Cœur Immaculé; si elles vont à sa gloire, il les exaucera.*

« *Ne priez pas pour des choses qui passent, mais demandez des grâces pour les âmes, pour la société, pour les nations, afin que tous aiment et honorent le Divin Cœur.*

« *Observez les samedis qui m'ont été consacrés comme je l'ai demandé. Que les apôtres et les prêtres se consacrent tout spécialement à moi pour que les grands sacrifices que, dans ses impénétrables desseins, la divinité exige d'eux par-dessus tout prennent, placés dans mes mains, une dignité et une sainteté plus grandes.*

« *Apportez-moi beaucoup de sacrifices.*

« *Offrez-moi vos prières comme des sacrifices;*

« *Ne cherchez pas votre « moi ».*

« *Qu'honneur soit rendu à l'Éternel et que réparation lui soit faite : rien d'autre ne compte en ce temps. Si vous vous y employez sans réserve, je prendrai soin de tout le reste.*

« *Je vais mettre sur mes enfants des croix lourdes et profondes comme la mer, parce que je les aime dans mon Fils sacrifié. Je vous en supplie, soyez prêts à porter votre croix, pour que la Paix soit bientôt établie. Je demande instamment à mon peuple de remplir rapidement mes désirs, parce que c'est la volonté du Père et parce que cela est nécessaire aujourd'hui et toujours*

pour son plus grand honneur et sa plus grande gloire. Le Père prononce une terrible malédiction. A tous ceux qui refusent d'obéir à sa volonté, le Père annonce d'effroyables malheurs. »

La Sainte Vierge demanda ensuite que tous les hommes fussent informés de son message. Elle ajouta :

« *Au sujet de ces révélations, les esprits seront divisés. Beaucoup s'en scandaliseront; la plus grande masse ne les prendra pas au sérieux et les rejettera. Un petit nombre pourtant les comprendra et les mettra en pratique.*

« *Dans ce petit nombre, je ferai des prodiges que la nuit ne voit pas, mais ceux-là seuls qui voient dans le secret. Là où quelques âmes se mettront à faire ma volonté, j'accomplirai en elles des merveilles comme je n'en ai jamais fait; mais que seuls verront mes enfants.*

« *Il y a déjà quelques âmes disséminées dans tous les pays qui comprennent mes pensées et mon rôle dans les temps actuels; elles reçoivent mon message et elles le répandent. Elles savent que je suis la Mère admirable et la Médiatrice de toutes Grâces. Elles me donnent beaucoup de joie.*

« *Je leur découvrirai des merveilles cachées.* »

Barbara ayant prié la Dame de donner aux hommes des signes extérieurs en confirmation de son message, reçut d'elle cette réponse :

« *J'ai déjà donné tant de signes et parlé si souvent aux hommes; mais ils n'en ont pas tenu compte. Les foules accourent aux signes extérieurs, mais l'essentiel leur importe peu. De nouveaux signes ne feraient qu'augmenter la responsabilité du plus grand nombre, car ils ne se rendraient pas encore à ma volonté* » (1).

La scène se clôt par l'apparition d'un groupe d'anges, vêtus de blanc qui entourent la Vierge resplendissante et récitent une prière à la Sainte-Trinité que Barbara retient et répète aussitôt sans tout à fait la comprendre :

« *Nous Te saluons, Très Haut Souverain Seigneur, Dieu vivant, Être éternel, Juge et redoutable Juge, notre Père toujours bon et miséricordieux. A Toi, Adoration, Louanges, Honneur et Gloire, maintenant et toujours, par Ta Fille, revêtue de Soleil, notre Mère Admirable.* »

« *Nous Te saluons, Homme-Dieu immolé, Agneau sanglant, Roi de Paix, Arbre de Vie, Premier-Né du Vivant, régnant pour l'Éternité avec Celui qui Est. A Toi splendeur et gloire, grandeur et adoration, réparation et louange, maintenant et*

(1) La sainte Vierge a cependant annoncé, au cours de cette même apparition et dans les précédentes, qu'elle imprimerait son Signe sur ses enfants. Il faut comprendre, sans doute, que ce signe, tout intérieur, restera invisible aux yeux du monde, et ne sera compris que de ceux-là mêmes qui l'auront reçu. Depuis, un signe public a été donné à Syracuse.

toujours, par ta Mère Immaculée, notre Mère Admirable. »

« *Nous Te saluons, Esprit de l'Éternel, Qui procède éternellement de Sa Sainteté. Déluge de Feu du Père au Fils. Toi Fleuve resplendissant dont la Force et la Lumière et l'Ardeur coulent dans les membres de l'Éternel Amour. Toi, Éternel Lien d'Amour, Essence de l'Amour éternel dans le Vivant. Toi, Torrent rutilant de Feu du Toujours Vivant aux mortels. A Toi, maintenant et dans l'éternité, adoration, magnificence, gloire et beauté, par Ton Épouse Couronnée d'Étoiles, notre Mère Admirable. Amen.* »

Le Vendredi-Saint, 4 avril 1947, Barbara a reçu les stigmates.

Trois-Fontaines, 12 avril 1947.

C'est encore un groupe de petits enfants qui se trouve au centre de cette étonnante histoire, selon une règle qui préside habituellement aux apparitions de la Sainte Vierge. Mais cette fois, derrière eux, c'est à un homme qu'elle s'adresse, et à un adversaire. Comme toujours, l'action céleste a ici encore une portée universelle. La divine Messagère qui réveille ailleurs et enflamme la foi de quelque fidèle et lui donne mission d'assistant et d'intermédiaire, s'en prend ici directement à l'incroyance du siècle pour l'éclairer et la convertir. Elle se nomme maintenant *la Vierge de la Révélation.*

L'étrange apôtre imprévu qu'elle choisit s'appelle Bruno Cornacchiola. Il a trente-huit ans, il est receveur de tramways, à Rome. Élevé hors des disciplines religieuses, c'est un ennemi farouche de l'Église et de ses ministres. Violent, passionné, il semble bien servir les mauvaises causes moins par une volonté perverse que par un amour dévoyé du bien public. En lui, ce n'est pas le cœur qui est faussé, mais l'intelligence. Il est rentré de la guerre d'Espagne où il a combattu comme volontaire, dans les rangs de la Révolution. Il a contraint sa femme à abandonner les pratiques religieuses ; refusé de faire baptiser son dernier enfant. Il s'est inscrit à la secte des baptistes, puis des adventistes. Il a voué une haine spéciale au Saint-Père et gravé sur le manche de son poignard le vœu qu'il a fait de l'assassiner pour décapiter le Catholicisme.

Le 12 avril 1947 il a conduit ses trois enfants à une lieue de Rome, pour leur faire prendre l'air et pour les distraire, tandis qu'il prépare le discours qu'il doit prononcer le lendemain sur l'imposture de l'Immaculée Conception. La tradition rapporte que c'est sur cette colline des Trois-Fontaines que saint Paul fut mis à mort. Sa tête coupée roulant sur la pente, frappa par trois fois le sol et fit jaillir une source vive à chaque endroit.

Gianfranco, le plus jeune des enfants, s'est mis à courir après sa balle et l'a poursuivie jusque dans la grotte. Comme il s'attarde, Bruno va à sa rencontre. Il le trouve agenouillé, comme en extase et répondant à ses questions par ces seuls mots : « *Bella Signora.* » Interdit, il appelle sa fille Isola qui s'approche, tombe à son tour à genoux et répète les mêmes paroles. S'adressant alors à son second fils Carlo, le père lui demande, sur le ton de la moquerie si, lui aussi, il voit une Belle Dame. Et celui-ci s'agenouille aussi avec la même exclamation sur les lèvres.

Cornacchiola reste abasourdi, quand soudain, raconte-t-il, il sentit comme deux mains qui, venant de derrière lui, s'appliquaient sur ses yeux et en faisaient tomber un voile. En même temps, il se sentit léger et comme désincarné. La grotte avait disparu, il ne restait plus qu'une grande lumière et, dans cette lumière, l'image d'une Dame très belle, vêtue d'une robe blanche nouée d'une ceinture rose. Un voile vert descendait en arrière de la tête jusqu'à ses pieds nus. De la main droite, elle serrait contre sa poitrine un livre de couleur grise. L'autre main désignait à terre une étoffe noire et une croix de bois.

Durant plus d'une heure, foudroyé comme saint Paul sur le chemin de Damas, il écoute les admonestations, les enseignements, les exhortations de la Dame de lumière. Sur son carnet, à la suite de ses blasphèmes, il a transcrit ses paroles :

« *Je suis Celle qui est dans la Trinité divine, je suis la Vierge de la Révélation. Tu me persécutes; maintenant, c'est assez. Entre dans le saint bercail, cour céleste sur la terre...* »

Le fauve enchaîné, obéissant, attendri, demande ce qu'il faut faire pour rentrer dans le giron de l'Église. Il reçoit des consignes précises qu'il suit à la lettre. Le prêtre qui répond à son salut par les mots : « *Ave Maria, que veux-tu, mon Fils?* » lui indique un autre prêtre qui le prépare à abjurer son hérésie. Un mois après, avec sa femme, il jure obéissance à la Sainte Église et à son chef.

Une autre promesse de la Sainte Vierge ne devait pas tarder à être remplie. Elle avait dit à Bruno Cornacchiola : « *Avec cette terre de péché* (1) *j'opérerai des prodiges éclatants pour la conversion des incroyants.* » Au mois de septembre suivant, le premier miracle se produisit : un ivrogne, Carlo Mancuro, tombé dans une cage d'ascenseur, s'était brisé bras, jambes, bassin, colonne vertébrale; l'accident avait provoqué, en outre, une occlusion intestinale. Une sœur,

(1) La grotte des Trois-Fontaines, au temps de l'occupation par les troupes alliées, avait été un lieu de scandale.

sur l'avis de Bruno l'ayant massé avec une poignée de terre de la grotte, l'infirme se relève et marche. Une autre fois, une jeune fille aveugle du fait de l'épaississement de la cornée et d'une atrophie rétinienne, retrouve instantanément la vue dans des conditions semblables. Dans les deux cas les lésions persistent. L'organe, fait inouï, retrouve ses fonctions perdues tout en restant altéré dans sa structure.

La Commission d'enquête ordonnée par le Vatican et comprenant les plus célèbres médecins de la Faculté, a relevé durant la période qui s'étend de septembre 1947 à juillet 1948, 14 guérisons radicales et complètes, opérées instantanément, « *de façon inexplicable au regard de la science* », auxquelles s'ajoutent 87 autres cas présentant des caractères extraordinaires (1). Le 5 octobre 1947, la statue de Notre-Dame de la Révélation était portée en triomphe de la place Saint-Pierre au lieu de l'apparition, suivie d'un cortège de 300.000 personnes.

Bruno Cornacchiola, aussi fougueux dans l'apostolat de l'amour que dans celui de la haine, n'a cessé de se dépenser, comme il en avait reçu la mission, en faveur de la conversion des incroyants. Depuis le 25 mai 1952 il est conseiller municipal démocrate-chrétien à Rome.

Un communiqué de presse de la Cité du Vatican (11 décembre 1949) a relaté cette scène poignante :

« *Dans la grande basilique de Saint-Pierre, tandis que S.S. Pie XII venait de réciter le rosaire devant l'assemblée composée d'ouvriers, un homme s'était détaché puis, sur les genoux, s'était approché du Souverain Pontife. Il lui avait tendu une Bible ouverte sur laquelle reposait un poignard et lui avait murmuré cette phrase :*

« *J'ai voulu vous tuer avec cette arme. Pardonnez-moi, Très Saint Père.* »

« *Pendant quelques instants, la basilique fut silencieuse comme une tombe. Enfin Pie XII parla : « Je te pardonne, mon enfant.* »

Syracuse, août 1953.

A Syracuse, la Vierge a pleuré.

On connaît les faits : incroyables, mais formellement attestés par le clergé, par les savants, par tout un peuple.

Dans un modeste foyer de Syracuse, une image de la Vierge est pendue au mur, Le matin du 29 août 1953, en ouvrant les yeux, la jeune femme, Antonietta Jannuso, voit la Madone

(1) Le Dr Alliney, président de cette commission, a publié sous le titre *la Grotte des Trois-Fontaines*, un livre documenté, préfacé par le Dr Henri Bon (1956).

qui pleure. Éperdue, elle réveille son époux, elle appelle au dehors. Tout le quartier accourt, s'empresse autour du phénomène. On fait grand bruit, on va chercher la police. Les agents constatent, eux aussi, et ne savent que faire. Ils emportent l'image, qui cesse de pleurer. Ils la rapportent voilée au logis des Jannuso. Le lendemain, les larmes ont recommencé à couler jusque sur la main. On suspend l'image dans la rue, et pendant trois jours, une foule en délire se bouscule pour approcher et pour imbiber des tampons d'ouate qu'on emporte comme des reliques.

L'Évêque qu'on est allé chercher est arrivé. Il observe cette scène inouïe. Déjà des gens se disent miraculés. Il décide d'en référer à la science. Il fait prélever des larmes dans un flacon. Il confie l'examen à des chimistes, les professeurs Cozzia, Marletta et Bertin qui les déclarent, à l'analyse, parfaitement identiques à des larmes humaines.

Une commission envoyée par le Saint-Office a retenu, en décembre de la même année, 244 cas de guérisons d'apparence miraculeuse, et le 11 décembre, les 17 archevêques et évêques de Sicile ont reconnu publiquement l'authenticité de la lacrymation et décidé l'édification d'un sanctuaire sur les lieux de la manifestation.

De tous les messages venus du ciel depuis cinquante ans, celui-là est peut-être le plus saisissant. Il frappe au-delà de la raison, il perce au plus intime de notre cœur. Ailleurs, la Vierge a conseillé, exhorté, réprimandé, elle resplendit, couronnée d'étoiles. A la Salette, elle a pleuré, mais elle a dit pourquoi. Maintenant elle se tait comme si elle n'avait plus rien à dire, plus rien à manifester que son incommensurable affliction.

« *Approchez et voyez, est-il une douleur semblable à sa douleur?* » Elle est encore au pied de la croix, la Croix d'agonie de son divin Fils, et la croix d'agonie de son autre Fils, le genre humain. Celle-ci plus cruelle encore que l'autre, parce qu'au Calvaire l'agonie était le prélude de la gloire, et que celle des hommes d'aujourd'hui s'ouvre sur le désespoir. Elle attendait alors une Résurrection, elle craint maintenant le châtiment de l'infamie. Elle s'associait à un Rédempteur, elle ne peut s'unir à la rébellion que par son angoisse et par sa pitié.

C'est ici la dernière expression de la tendressere poussée, la suprême prière et aussi le suprême recours. Saurons-nous l'entendre? Saurons-nous à temps relever le cher Visage abattu, consoler la Consolatrice et mériter son pardon?

RAYMOND CHRISTOFLOUR.

Des miracles

Qu'est-ce qu'un miracle? D'abord, c'est un fait sensible : le soleil qui bouge à Fatima ; les cinq enfants de Beauraing en Belgique qui, en 1933, voient une lueur proche d'une statue de la Vierge de Lourdes ; le sang du Reliquaire de saint Janvier qui, à Naples, au XVIII[e] siècle, se liquéfiait au cours des grandes cérémonies religieuses. Mais ces faits extraordinaires ne sont pas seulement sensibles, sans quoi, a priori, toute apparence serait miracle, au moins pour une conscience qui ignorerait les lois de la nature. Miracle, les montagnes qu'on voit sur la lune quand on la regarde dans une lunette ; miracle, l'angle que fait un bâton qu'on glisse dans une cuve ; miracle, un gros morceau de plomb qui ne tombe pas plus vite qu'un petit, ou cette pierre que Galilée faisait tomber du haut d'une tour et se déplaçait légèrement vers l'est pendant son temps de chute, au lieu de tomber à l'ouest comme le laissait supposer la rotation de la terre, etc... Pour qu'il y ait miracle, il faut que le fait soit mêlé de religion, qu'on retrouve Dieu derrière, ou les principes de l'action de Dieu sur le monde telle que la doctrine de l'Écriture ou l'Église nous l'enseigne. Derrière le soleil de Fatima, on pense à Josué arrêtant le soleil ; les apparitions de la Vierge, c'est l'esprit d'Emmaüs ; le sang de saint Janvier, c'est la Résurrection, etc. Et ce sont ces références implicitement qui donnent à ces phénomènes un autre sens que celui d'une dérogation aux lois de la nature qui ne nous proposerait qu'un problème de recherche scientifique ou de psychologie religieuse ; derrière le fait miraculeux, il y a le spirituel qu'il véhicule, la doctrine qu'il appuie, la vie nouvelle qu'il sollicite. Mais là encore il faut faire preuve de discernement, car la justification par le baptême, une conversion par la pénitence, la création du monde ne sont pas des miracles. Le miracle est inséré dans la *suite* des événements ; il ne surgit pas quand on veut, il arrête la série ordinaire des phénomènes et il suppose cet ordre pour apparaître. Par là le miracle rencontre le doute du savant comme tout ce qui impose l'idée d'une nature qui sort de la mécanique, de l'harmonie interne, de l'équilibre heureux des causes et des effets ; c'est le fil-à-fil des lois physiques qui se casse subitement, chamboulant la perfection de la méthode

inductive des sciences, qui exigent que la nature se constitue et se développe d'elle-même, selon un savoir positif, réglé par le savant qui a fait abstraction une fois pour toutes des apparences trompeuses et de leur incohérence comme des préférences subjectives. Disons que le miracle c'est *l'individuel* qui se substitue à la généralité compréhensive. Par là c'est une réalité surnaturelle qui fait aussitôt surgir l'initiative de l'intelligence conceptuelle du savant, mis en état d'alerte, et qui cherche à réduire avec toute sa méthode cette exception qui déborde la règle des lois scientifiques.

D'où la conséquence : pour qu'un fait soit qualifié de miracle, il faut qu'il ne comporte pas d'explication purement physique suffisante, que, forçant les ressorts de l'expérience, il reste imprévisible, non repérable, non répétable à volonté, et prenne pied ainsi dans un monde qui ne doit plus rien à la clarté vigilante de la conscience connaissante. Alors c'est à la doctrine de se prononcer ; dégageant à son tour le fait miraculeux de la puissance intersubjective de l'illusion et de l'imitation ; cela afin de substituer au concept général de création, celui de création mystérieuse, c'est-à-dire d'un monde créé, plein de rapports secrets avec Dieu qui ne cesse de résider au centre de la terre et dans le cœur des hommes pour y exercer cette philanthropie dont parle saint Paul. Philanthropie qui répond à l'action héroïque des hommes par un message où des signes anormaux manifestent une anormale bonté. L'Église est ici le seul témoin impartial car elle seule envisage le surnaturel dans son universalité, en tenant compte des exigences de pureté et de puissance des facultés contemplatives qu'on doit exiger de tout être qui est touché par la grâce. Autrement dit, le dialogue de l'homme avec Dieu par le miracle doit se dédoubler en un dialogue de l'homme avec la vie religieuse définie par ses principes, ses maximes et ses règles. C'est ainsi, comme le fait remarquer Jean Grenier, que les vrais miracles sont doubles (1). Et il donne comme exemple le miracle de saint Paul, à qui un oiseau apportait chaque jour un demi pain dans le désert. Alors un autre saint du désert, saint Antoine, averti qu'il existait un plus grand ascète que lui parce qu'exempt de la vanité d'avoir résisté aux tentations, alla visiter saint Paul. Mais, par cette démarche, qui témoignait chez saint Antoine d'un désir de pratiquer la vertu de l'autre, un miracle double se produisit et l'oiseau, à l'occasion de cette rencontre, apporta un pain entier. On voit ainsi avec quelle humilité il faut traiter le fait complexe, déroutant, du miracle : par

(1) Jean GRENIER, *Lexique*, p. 53. (Édit. Gallimard.)

principe ne rien admettre qui soit en contradiction avec la conception scientifique du monde, car elle est entièrement légitime dans son domaine, mais néanmoins, à force de méditation, si l'on a la foi, se rendre sensible à un autre ordre qui peut paraître plus réel que le monde matériel, mais qui est soutenu uniquement par la valeur qu'on accorde à l'état d'âme lui-même ; ce qui revient à rejeter de l'ordre du miracle, la crédulité, l'agitation d'une religion qui attend des preuves, l'arrogance d'une conscience qui se croit visitée et enfin tous ces prestiges que certaines églises un peu trop établies, je pense au catholicisme du XVIIIe siècle, n'hésitaient pas à utiliser pour établir la religion en abaissant l'ordre des apparences — ce qui revenait à détruire l'un et l'autre — comme le comprit bien Montesquieu, témoin à Naples, en 1722, du miracle de saint Janvier.

***

Si l'on admet que le miracle doit être constamment interprété par l'idée de la causalité divine, animant la création selon un plan établi, il doit y avoir un ordre des miracles. Quel est-il? S'agit-il d'une dérogation aux lois de la nature ; mais alors comment distinguer entre notre ignorance et une révélation possible? Ainsi défini, le miracle peut être tout simplement un défaut de connaissance. La science, qui a en vue l'explication, formule ses théories selon une méthode d'anticipation que ne suit pas forcément la réalité pratique. Un échec de l'esprit investigateur n'entraîne pas l'idée d'un miracle. Science et Religion peuvent être différenciées, parce que la Science cherche à expliquer, là où la Religion cherche à évaluer. Mais il y a au moins une disposition commune au savant et au croyant, c'est l'*objectivité*. Tous deux préfèrent mettre en cause la sécurité de leur esprit plutôt que d'interrompre le conseil qu'ils demandent, l'un au sensible, l'autre aux vérités spirituelles. Dans les deux cas, la connaissance s'établit par l'interrogation et le dialogue. Il s'agit de « rendre témoignage » d'une réalité qui n'est pas à notre disposition, qu'on ne peut pas simplement deviner, qui ne dépend pas de nos investigations précédentes, mais tient à une combinaison de circonstances dont il faut profiter et auxquelles il convient de se plier — cela pour finalement apprendre que l'homme est constamment aux prises avec le grand jeu du monde qui nous en apprend tous les jours. C'est ainsi qu'Alain pouvait parler de l'*Océan Instituteur* : « *l'esprit d'examen est né et s'entretient sur cette bordure mou-*

vante » (1), parce que l'océan est le symbole des conditions changeantes de l'univers entretenant ces deux facultés fondamentales de l'homme, la contemplation et l'adaptation. Et Heidegger définit l'homme comme une espèce historique dont les relations avec le monde sont autant de tranches de vie libres, imprévisibles, gratuites, maintenant le mystère du monde comme l'avenir de l'humanité. Ainsi, de même que le monde est l'imprévisible de l'esprit humain, Dieu, pour le croyant, est l'imprévisible de l'homme dans son effort pour se connaître. Sans doute, en regard de l'être spirituel, les explications de la science peuvent n'être que les épures d'une réalité qui n'a pas d'importance : « *Les documents ne sont que des chiffons* », disait le P. Pouget (2) ; mais cette division, entre un esprit inférieur qui déchiffre le monde et un esprit supérieur qui participe à la vérité absolue et éternelle, risque de conduire à une dislocation, donc à un resserrement de l'homme sur un centre mystique mis en retrait : « *Ce corps sans vie* » dont parlait Mme Guyon.

En fait la spontanéité de l'esprit scientifique donnant un sens aux choses est la même que celle qui veut donner un sens à la vie. Toutes deux, marquées par un esprit d'obéissance, d'humilité vraie, sont évidentes aussi bien chez saint Augustin écrivant dans les Confessions : « *Celui-là est votre meilleur serviteur, qui n'est pas tant préoccupé d'entendre de vous ce qu'il veut lui-même, que de vouloir ce qu'il entend de vous* (3), que chez Claude Bernard présentant l'expérimentateur comme un « *modeste* », qui « *pose son idée comme une question... qu'il confronte avec la réalité au moyen de l'expérience... A chaque instant l'expérience nous donne la conscience de notre ignorance relative et absolue* » (4).

Pourtant admettre le mystère de la nature ne signifie pas qu'on croit au miracle. L'inexpliqué n'a jamais été éclairci par le recours à une cause surnaturelle. Et si on parle parfois des « *miracles naturels* », c'est précisément pour définir des phénomènes, — ceux, par exemple, qui marquent l'évolution des êtres vivants, — qui sont des faits probables pour lesquels il n'est probablement pas nécessaire de faire intervenir des causes extraordinaires, même si l'état de nos connaissances ne nous permet pas de les faire dépendre d'une loi commune. L'histoire générale de l'esprit nous montre que Dieu s'est manifesté d'abord dans des termes dérivés

(1) Libres Propos, 1927, S.E., 145 (N.R.F.).
(2) P. Pouget, *Logia*, par Jacques Chevalier. (Édit. Grasset, p. 23.)
(3) Saint Augustin, *Confessions*, 10, 25-26.
(4) Claude Bernard, *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale.*

jusqu'à ce que ces propulsions arbitraires, ces créations occultes aient fait place à des liaisons nécessaires ne suivant plus alors que les règles du monde. Sans doute, l'idéalisme philosophique lié implicitement au cogito cartésien, essayait de reconstruire à partir du rapport de Dieu au monde, conçu comme la justification essentielle de la création, une gloire de Dieu qui serait en même temps la gloire de l'esprit humain s'attribuant, par des idées ordonnées sur le monde, nature divine. Mais le choc continu des réalités naturelles, exerçant sur l'intelligence leur mystérieuse autonomie de lois et de valeurs, ont peu à peu dégradé cette législation en une simple fonction phénoménalisante où les choses restent irréductibles dans le moment même où nous les relions à notre esprit. Sans doute le christianisme a suscité dans l'humanité, par la théorie du verbe intérieur, une transcendance de l'esprit, qui incite à ne donner l'existence qu'à l'être logique, car l'existence logique se suffit à elle-même par la force de la vérité ; comme Dieu, chez Spinoza se réalise lui-même. Mais en fait, si le verbe est l'Être créant, il ne nous présente que l'activité créatrice d'un principe qui, antérieur à sa création, peut être tout autre chose que son effet. Que cette activité créatrice s'ordonne selon des rapports que le rapprochement rend évident à l'esprit de l'homme, c'est certain. Mais cette révélation de l'intelligible dans le sensible reste loin d'une communication avec l'être où nous pourrions retrouver en ligne directe la vertu même de l'essence divine. Saint Augustin a d'ailleurs bien montré que les lois de la nature, loin de changer l'être en une norme divine, doivent nous aider à retrouver une volonté capable à chaque moment d'affirmer ses ordres avec originalité : « *Les miracles par lesquels Dieu régit l'univers et gouverne l'ensemble des créatures ont perdu de leur prix par la répétition, en sorte que presque personne n'admire les œuvres de Dieu, par exemple dans la germination d'une graine; c'est pourquoi selon sa miséricorde, Dieu s'est réservé certaines choses qu'il pût faire en temps opportun, en dehors du cours de la nature et de son ordre accoutumé, afin qu'en voyant des faits, non pas plus grands, mais insolites, on admirât sa puissance qu'on ne remarquait plus dans les faits journaliers* » (1).



Il est bien certain que le développement impersonnel des lois du monde a entraîné, à notre époque, un net recul de la

(1) Saint Augustin, *Tractatus in Joannem*, 24.

notion de miracle, comme en ces premiers siècles du christianisme quand on comprit, en lisant les philosophes grecs, que vouloir réaliser Dieu, c'est humaniser la divinité ou diviniser l'homme, ce qui, de part et d'autre, incitait à le nier.

A côté du moyen âge, voire du XIX[e] siècle, — où certains illuminés ont cherché à envelopper d'un unique regard tous les aspects du monde pour y chercher des concordances, des coïncidences qui finissaient, selon eux, par relier ensemble tous les fils épars de la création et laissaient entrevoir le plan de Dieu, — notre temps manifeste, à l'égard de l'apparence et dans l'ordre des constatations communes, une prudence qui laisse peu de place au fait exceptionnel du miracle. Même pour le théologien, les miracles physiques du Christ reprennent un sens que rattachés « *au miracle moral permanent que constitue la transcendance de son comportement à l'égard de toutes les formations humaines. Et à la suite de la vie du Christ, la vie de l'Église est, dans son ensemble, un miracle.* » (1). Et il est évident que dans cette vue, où toute connaissance restreinte, toute analyse fragmentaire et provisoire est abandonnée pour ne retenir que la profondeur du sens divin, la constance de l'Église « *criant dans le monde les grandeurs de Dieu* » et l'effort de synthèse totale, il n'y a plus guère de place pour les miracles, car tout devient mystère.

PIERRE SIPRIOT.

(1) Cf. Charles JOURNET, *la Théologie de l'Église.* (Édit. Desclée de Brouwer, p. 258.)

BIBLIOGRAPHIE

Jean LHERMITTE : *Le Problème des miracles.* (Édit. Gallimard.)

Henry DUMÉRY : *Le Problème de Dieu en philosophie et religion.* (Édit. Desclée de Brouwer.)

— *Critique et Religion.* (Édit. Sedes.)

Charles JOURNET : *Théologie de l'Église.* (Édit. Desclée de Brouwer.

Pour le licencié Zapata

Il est des taureaux qu'on doit prendre par les cornes, c'est-à-dire des questions dangereuses qu'il est honnête de poser franchement. Ainsi, quel genre de scrupule ou de respect humain nous empêche-t-il de reconnaître que les événements de Lourdes ne sont pas jugés de la même façon par tous les croyants, entendez tous les catholiques? Les réserves qu'ils font à ce sujet, sont exprimées fort rarement, et, si elles se fondent sur des préventions personnelles, des principes généraux, on se garde d'avouer les unes, de professer les autres. Disons d'abord que, dans ce siècle, il existe une faction libérale ou rationaliste de catholiques ; laquelle, bien entendu, ne voudrait pas porter la première étiquette, admise par certains réformés ; encore moins la seconde qui sert trop souvent de marque à l'impiété pure et simple. Nous n'avons pas à décider si cette école, qui n'est point constituée en école, occupe le même secteur que les ci-devant modernistes. Elle existe en tout cas, patiente elle aussi, puisque éternelle, et persuadée sans doute que le progrès des lumières lui fera un jour rendre justice, sans qu'il soit intervenu entre temps des scandales, des ruptures et des excommunications... Dans ses Cahiers, cet impie de Montesquieu prédisait avec ironie : Les catholiques triompheront du protestantisme, et ensuite ils se feront protestants.

On ne voudrait pas traiter plaisamment un sujet si grave. Notre propos est tout contraire ; car nous en sentons le sérieux ; en outre nous rencontrons trop souvent l'espèce de croyants que ces réflexions concernent. Nous leur avons donné un jour pour maître ou emblème le licencié Dominique Zapata, qu'a forgé Voltaire, et qui, professeur de théologie, pose à ses collègues les plus sournoises questions sur les incohérences, invraisemblances ou absurdités de la foi orthodoxe : il n'obtint pas de réponse, il se contenta donc de prêcher un vague déisme. Il avait dégagé la religion de la superstition. Après quoi, il fut brûlé, nous dit son inventeur... Mais non, il n'est pas brûlé réellement, il garde des disciples et jusque dans le parvis du temple. C'est pourquoi il n'est pas injuste de s'adresser à lui comme s'il vivait encore, d'écouter ses

objections et de leur répondre par des objections aussi simples :

On remarquera que l'Église, tout en favorisant, en promouvant les dévotions de Lourdes, en les garantissant même comme fondées, s'abstient soigneusement de les appuyer par un article de foi. Un curé parisien, membre de l'Institut, qui mourut tout récemment, se gardait bien, pour des raisons civiques, de railler les voix de Jeanne d'Arc qui ne fut chargée que d'une mission temporelle, mais il ne se tenait guère de proclamer son scepticisme à l'égard de Bernadette, et surtout il poursuivait de ses sarcasmes la parole essentielle : « Je suis l'Immaculée Conception. » Dans la Revue des Deux Mondes, Mgr Théas lui-même, évêque de Tarbes et Lourdes, trouvait moyen d'admirer et célébrer le surnaturel de l'affaire tout en rappelant qu'il n'oblige pas l'adhésion de l'esprit chez les croyants : le cœur suffirait, la bonne volonté ; donc la charité et l'espérance, sans la troisième vertu théologale. On n'ignore point que l'affaire de la Salette, survenue en 1846, n'a pas été célébrée par des fêtes et des solennités comme celle de Lourdes, et pourtant la sympathie à la Salette est en général permise, souvent recommandée. Elle est propagée par quelques autorités ecclésiastiques, elle est même servie par un corps de missionnaires dévoués. Bien d'autres faits merveilleux restent dans une pénombre relative, ceux dont Marguerite-Marie Alacoque et ceux dont Catherine Labouré se sont données pour témoins. Faut-il conclure qu'il existe dans la foi catholique des vérités inégales, et que le licencié Zapata a d'avance cause gagnée?

Chacun sait, même chez les dévots, que le culte des reliques appartient à une zone inférieure et que personne d'éclairé ne croit, même à Lorette, que la maison de briques où vécut la Vierge ait été apportée par les anges dans le voisinage d'Ancône. Ni la couronne d'épines, ni le Saint Suaire, ni les divers fragments de la Croix ne sont objets de foi, simplement de respect, d'affection, ce dont on verra plus loin l'importance. Quant aux miracles proprement dits, Malebranche n'a jamais été condamné pour en avoir nié le principe même : « *Dieu n'agit point par des volontés particulières.* » En quoi cet Oratorien s'avançait peut-être grandement ; son cartésianisme paraît un peu naïf aujourd'hui ; et, même si la raison humaine reflète l'Esprit saint, on ne peut imposer à celui-ci les mêmes règles qu'à celle-là.

De toute façon, ce que nous devrions considérer, à propos de Lourdes, c'est d'abord le fait des apparitions. La définition même qu'on en utilise d'habitude, est fort suspecte. Les apparitions de Bernadette n'ont jamais prétendu à une objectivité. Bernadette, sujet, en est seule le lieu, le témoin, et ne les

communique pas. Or, pour la foule, des croyants ou des impies, une apparition ne mérite son titre que si elle a une réalité objective, peut-être contrôlable. Parlez de visions ou d'illuminations, ils tombent d'accord. Mais ceux-ci les admettent pour fondées ; ceux-là protestent aussitôt que l'imagination, folle du logis, la fantaisie poétique, le détraquement cérébral en ont fait bien d'autres ! Or, dans le cas de Bernadette, il est quasi impossible de trouver des symptômes d'aliénation mentale. Impossible aussi de supposer une imposture concertée. Pendant de longues années, la Supérieure de son couvent à Nevers lui mena la vie dure, mais comme à une naïve prétentieuse, non pas comme à l'instrument d'une supercherie, qui d'ailleurs ne semblait pas devoir servir à grand-chose... Vouloir au nom d'un principe assimiler des phénomènes subjectifs, mais certainement perçus par le sujet, à des illusions ineptes, ce serait nier la communication possible entre les mortels et d'autres êtres ; or user d'une telle prévention, ce n'est ni scientifique, ni équitable, ni surtout chrétien.

Il faut donc rappeler au licencié Zapata qu'il se forge du monde invisible une conception bien grossière. Ni Luther, jetant son encrier à la face du Diable, dans le sombre château de la Wartburg, ni l'abbé Vianney, persécuté par le Très-bas, *le grappin*, dans son humble presbytère d'Ars, ne travaillent certes en laboratoire ; ils n'ont pas d'appareils enregistreurs autour d'eux, et pourtant, ces génies religieux ou ces saints valent bien des professeurs rationalistes, et même des licenciés Zapata. Hallucinés, obsédés, fabulateurs? Et pourquoi? Ont-ils monnayé leur expérience, comme Joseph Smith avec ses Mormons ou comme tel nègre fauteur de *revival?* Ont-ils donné d'autres indices d'aberration, alors qu'ils ont marqué tout le contraire, du courage, ou de l'humilité, du sang-froid et de l'endurance? A cet égard, la pauvre Bernadette est sans reproche. La récuser d'abord parce que c'est elle, suppose sans doute une prudence de l'esprit ; mais implique aussi une étroitesse de jugement que l'on s'étonne de trouver répandue chez des catholiques sincères.

On ne saurait trop leur recommander l'Épître de saint Paul, qui se lit à la Sexagésime, et où l'apôtre traite de ses visions et extases. Par parenthèse, le coup de foudre de Paul sur le chemin de Damas n'est pas absolument inscrit dans les vérités dogmatiques, il ne figurera jamais dans un symbole de Nicée, mais, si vous n'y croyez pas, vous ne croyez probablement à rien... Fut-il « *ravi avec son corps ou avec son corps* », jusqu'au troisième ciel et entendit-il des paroles mystérieuses qu'il n'est pas permis à un homme de répéter? Saint Paul pose lui-même l'alternative : celle de l'objectif

et du subjectif. Dieu seul peut la rompre, ou plutôt l'accommoder. L'apôtre, en se gardant de choisir un des deux termes, marque d'abord la plus grande rigueur scientifique. Mais puisqu'il rappelle ces faits, sans les qualifier, il les trouve aussi importants dans l'un que dans l'autre domaine. Même dans le cas du subjectif, il n'admet pas une extravagance, une illusion. Nous n'avons donc pas le droit, vingt siècles plus tard, de négliger, ou récuser, une expérience certainement sincère, opérée sur un être certainement pur, une fillette sans mérite éclatant ni ambition déclarée... Le licencié lui reprochera peut-être de n'être qu'une rustaude, une primitive, fille de miséreux ou d'ivrognes, et lui niera ainsi le droit d'avoir été choisie dans la foule des pauvres croyants.

Or, pourquoi ne pas l'avouer? Si Bernadette Soubirous avait été une bourgeoise cultivée, un bas-bleu, une sage-femme, aujourd'hui une peintresse, une hôtesse de l'air ou une traductrice à l'Unesco, les préventions s'envoleraient. Mais justement, elles devraient renaître plus fortes, car il n'est aucun besoin pour l'Éternel de parler à des superbes : parce qu'à Ses yeux, ils sont probablement aussi humbles que les humbles, sinon situés plus bas dans l'échelle des êtres. Dans la perspective divine, imagine-t-on que nos hiérarchies intellectuelles soient perceptibles? Et même les hiérarchies entre la foi ingénue et la foi éclairée, entre celle du docteur et celle du charbonnier?

Nous en arrivons ici à hasarder un certain préjugé que les Zapata actuels partagent avec bien des protestants fort respectables. Ces derniers sont, nul ne l'ignore, horrifiés à l'idée que le Seigneur ne soit pas directement en contact avec son fidèle. Des images, des statues, des formules, des rites, même des gestes, leur paraissent adultérer la vision spirituelle qu'on doit avoir de Dieu. A la limite, les Quakers, gens admirables d'ailleurs, se renferment et se renfrognent dans un silence où le Verbe est censé faire entendre sa voix.

Or, bien plus que de la modestie, ce raffinement implique de l'orgueil. Vous prétendez donc communiquer directement avec le Dieu des savants et des philosophes? Vous craignez si fort d'être dupes, de ravaler la foi chrétienne à des dévotionnettes? Vous criez même que de vénérer des signes ou des insignes, c'est retomber dans le paganisme? Comme si le croyant, même un peu barbare, confondait jamais l'objet matériel, le fétiche, avec la Divinité. A ce compte, il serait païen, il serait, dans tous les sens du mot, infidèle, de conserver de notre mère défunte une photo jaunie ou un vieux réticule, ou une plume de chapeau. Les beaux esprits qui dédaignent les moyens indirects de la piété, de la connaissance, s'illu-

sionnent sans doute sur la puissance de leur âme encore incarnée. Ils admettent les relations avec le surnaturel par l'entremise de la pensée, mais ils les dénient aux sens. Pourquoi donc? Ils croient certes être plus purs, moins empêtrés dans la matière, et c'est une noble prétention. Mais l'Église catholique, la plus égalitaire de toutes, leur rappelle que, dans les voies d'accès vers le Seigneur, il y a celle de Thomas d'Aquin, de Jean de la Croix, de Maître Eckhart ou de Wesley, mais aussi celle de Bernadette. Ceux que heurtent une telle conjecture, nourissent, je le crains, des préjugés aristocratiques?

Là-dessus, Zapata se prend à sourire, à demander si les saints sont tous de bons guides sur ce chemin, et même s'ils ne sont pas simplement des noms : *flatus vocis.* Sainte Philomène, saint Tarcisius, saint Expédit, ont-ils existé? Avez-vous lu Mgr Duchesne? Vous abîmez-vous en prières devant ces fantômes ou ces fantoches? Non ; mais ceux et celles qui s'y sont abîmés n'ont sûrement pas perdu leur temps. Il y a dans ce monde des superstitions plus niaises, plus mensongères surtout, et qui, au lieu de mener à Dieu, vous détournent de Lui. D'ailleurs, en ce qui concerne Lourdes, il faut encore préciser ce que le catholique intégral (ne disons pas : intégriste) doit se dire lorsqu'on lui propose l'intervention d'une sainte, la Vierge elle-même, à qui il ne refuserait certes pas l'amour de sa part, dont il ne refuserait pas la protection de sa part à elle... Qu'on le veuille ou non, si l'on est catholique, on doit admettre ceci : « Il y a quelque part une pensée et un cœur faits comme les nôtres ; que nous appelons la Sainte Vierge ; auxquels parviennent les prières que nous adressons à l'Être auguste et incompréhensible dont tout dépend dans l'univers. Il n'y a pas pour nous, avec le Tout-Puissant, de communication plus aisée puisque c'est à la Vierge que nous en remettons la distance et que nous n'implorons en elle qu'une créature. Ni plus douce, parce qu'elle nous est une mère. Ni plus puissante parce qu'en vertu d'un décret éternel, elle est aussi la Mère de Dieu. Aussi l'invoquons-nous sous le nom de Secours des faibles. *Salus infirmorum.* » Nous copions ceci sur une prière qu'a laissée, inédite, un très grand chrétien, de formation philosophique, s'il vous plaît, et dont le fils, aujourd'hui trappiste, nous a prêté le texte.

Il nous semble que le culte marial est ici fort bien dégagé de ce qui inquiète les orgueilleux. S'il existe un Verbe incarné, et s'il a existé une femme qui permit l'incarnation de ce Verbe, si la communion existe entre les pauvres êtres que nous sommes et ceux qui les ont devancés dans l'au-delà, si un amour maternel peut s'exercer, et parfois se manifester en notre

faveur, alors tout est possible... même les aspects temporels, contingents, triviaux, de cette action spirituelle. Vous vous étonnez certes que Marie choisisse un jour sur le calendrier, et un canton dans la Gascogne, pour se montrer à une enfant, et l'entretenir en son patois, et devant elle se vêtir de façon puérile et séduisante? Vous exigiez qu'elle parût en petite juive de Nazareth, parlant araméen et traitant de haute théologie? et, naturellement, que l'assistance laïque, méfiante, en perçût quelque chose au lieu de voir à genoux sous un rocher, médusée et silencieuse, une paysannette en capulet, plus ou moins propre? Mais ces conditions positives, vous ne les réclamez pas à des penseurs dans leur « poêle », ni à des visionnaires du modèle banal. La télépathie dans l'espace vous semble presque avérée ; et dans le temps elle n'est pas absolument niée par des esprits honnêtes (la vision que deux Anglaises eurent à Trianon, sans y être aucunement disposées). Si vous refusez à l'inconnu de faire irruption parfois dans le monde connu, vous pouvez être un croyant très honnête, très scrupuleux, mais vous n'êtes pas très ouvert à Dieu, c'est-à-dire à l'infinie Possibilité.

Mais peut-être trouvez-vous que de déranger à ce point les lois ordinaires du monde, le résultat n'en valait pas la peine? Fût-ce pour guérir ensuite quelques malades, ce qui vexe ou déçoit les autres, ou pour ranimer la piété en quelques pays de la planète, ce qui n'empêche pas son déclin ou sa ruine en certains autres points du globe... Mais là s'arrête l'ergotage de Zapata, car il n'est pas juge, ni nous non plus, des destins que suit l'humanité, de l'avenir du christianisme dont on dit qu'il est trop vieux, mais dont on peut aussi bien supposer qu'il est à ses enfances. Si l'on mettait toutefois en balance les bienfaits spirituels de Lourdes et, par hypothèse, le dommage que Bernadette aurait pu porter à la religion des grands clercs, au confort intellectuel des croyants modérés, la question serait tranchée. L'Église a pu mesurer d'ailleurs ce qu'elle y a gagné et ce qu'elle y a perdu, ou risqué d'y perdre. Les ennemis de l'Église aussi ; mais ce n'est pas Zapata que nous voulions ranger dans cette classe.

André Thérive.

L'obstacle du miracle

La ferveur des foules et les guérisons de Lourdes nous confrontent avec une certaine forme de miracles qui, plutôt que de convaincre notre esprit de l'existence de Dieu, peut devenir une pierre d'achoppement pour notre éventuelle croyance.

Cette réaction, paradoxale à première vue, mérite d'être élucidée. « *Les miracles sont des paroles de Dieu, destinées à opérer son œuvre dans nos âmes :* Opera verbi verba », disait saint Augustin. « *Je ne serais pas chrétien sans les miracles* » ajoutait-il. Le concile du Vatican, qui ne traitait que des miracles d'ordre sensible — ceux de Moïse ou du Christ — destinés effectivement à « prouver la crédibilité de la Révélation », affirmait que ces arguments extérieurs apportaient une preuve certaine de l'origine divine de la religion chrétienne, et Pie X, dans son serment antimoderniste, insistait encore sur ce caractère du miracle « très approprié à l'intelligence des hommes de tous les temps, et même de l'époque actuelle ».

D'où vient donc cette sorte de recul de l'esprit devant ce qui sembla, si longtemps, aux docteurs de l'Église, un moyen, pour l'homme, de parvenir « à la connaissance de Dieu et de la Vérité »? Il s'agit, pour tout être de bonne volonté, sans parti pris religieux ou athée, mais que les problèmes de la foi alertent comme étant les seuls suceptibles d'apporter une solution acceptable au problème de la souffrance et de la mort, il s'agit de tenter de discerner ce qui, dans cette notion de « miracle », lui paraît recevable de ce qui ne l'est pas.

Notons tout de suite qu'au regard d'une certaine inquiétude contemporaine, ce sont les obstacles relatifs à la sensibilité qui sont les plus difficiles à surmonter. La raison, et j'entends par là une raison qui ne resterait pas absolument étrangère à la présence du spirituel dans le monde, pourrait, à la rigueur, se laisser convaincre par certains arguments de la théologie.

Pourtant, notre époque qui tient en suspicion tout ce qui est de l'ordre de l'inexplicable et des prodiges, et qui aspire à un univers clair et lisible jusque dans ses plus secrets rouages, ne devrait-elle pas, plus que jamais, faire sienne cette affirmation du XIXᵉ siècle, qualifié à tort ou à raison de « matérialiste », que la possibilité du miracle, diminuant dans la mesure où se développent les sciences positives, il n'est plus interdit de prévoir l'heure où cette notion se sera complétement effacée de l'esprit de l'homme? Ignorant les lois de la Nature, les

peuples primitifs voyaient partout des miracles ; ils attribuèrent quantité de phénomènes à des causes transcendantes, parce que ces phénomènes n'étaient pas encore expliqués. Pour ne nous en tenir qu'à la civilisation chrétienne, combien s'altère, au fur et à mesure que l'on s'éloigne du moyen âge, le sentiment d'émerveillement joyeux, d'abandon à Dieu, qui permettait à toute une assemblée de Fidèles, moins éprise de prodiges, que du divin, de placer les miracles à peu près sur le même plan que les événements naturels, comme étant tous également merveilleux, puisque provenant tous de Dieu. Dans cette perspective dévotionnelle, il semblait à peine plus prodigieux que la vie fût donnée à un être que rendue à qui l'avait perdue.

A partir du XVIIIe siècle, « les Lois de la Nature » se présentèrent comme autant de chaînes irréfragables, et il devint inconcevable d'invoquer une Puissance qui pût les briser. Jean-Jacques Rousseau se demandait déjà : « *Dieu peut-il faire des miracles ? C'est-à-dire déroger aux lois qu'Il a établies ?* » Et tous les philosophes du « siècle des lumières », qui se piquaient d'une vision cohérente du monde, dénièrent de même au Créateur la faculté de modifier l'ordre qu'Il avait choisi.

La définition de Littré : « acte contraire aux lois de la nature et produite par une puissance surnaturelle », semble s'être alignée, elle-même, sur la conception : « attentat à l'ordre de la nature », qu'une partie de l'apologétique du XVIIIe siècle avait imprudemment formulée, d'après une généralisation trop hâtive des distinctions que saint Thomas avait introduites dans les trois sortes de miracles : *super, prœter et contra naturam.*

Par *contra naturam,* il faudrait se rappeler pourtant que saint Thomas n'entendait nullement : violence imposée à la nature, ni qu'une cause pût engendrer un effet opposé à celui qu'elle doit naturellement produire (que, par exemple, le feu puisse jamais refroidir). Le miracle *contra naturam* (1) comportait seulement « la suppression de l'application d'une loi naturelle à un cas particulier par l'intervention de la Cause qui est supérieure à toute la nature. »

Répondant par avance à tous les futurs adversaires du surnaturel au nom du déterminisme, saint Thomas énonçait cet argument qui n'est pas sans satisfaire quelque peu notre raison :

« *Dieu peut agir en dehors de l'ordre des choses puisque, loin d'être soumis à l'ordre des causes secondes, c'est cet ordre, au contraire, qui lui est soumis.* » Convaincu que l'agencement

(1) N'est, en effet, jamais *contra rationes seminales rerum.*

du monde aurait pu être différent, saint Thomas concluait que « *l'intervention extraordinaire de la liberté divine s'accomplissait toujours pour une fin religieuse*, en dehors *de l'ordre habituel où se manifeste toute la nature créée; mais non* contre, *puisque régie toujours par la Sagesse de la Providence.* »

A bien y réfléchir, cette définition n'a pas de quoi scandaliser absolument la raison d'un croyant. Dans l'indifférence que garde, à notre égard, le déroulement des lois de la nature, que la brusque intervention d'un Dieu introduise, en même temps que la contingence, une action libre et inattendue, qui nous concerne, pour la première fois, particulièrement, ne devrait pas sembler contraire aux attributions de la Toute-Puissance.

Il me faut pourtant ajouter honnêtement ce correctif que, dans l'état actuel de la science, si Dieu arrêtait effectivement notre course autour du soleil au lieu de se contenter, par exemple, d'une perturbation atmosphérique, telle qu'elle fût visible à Fatima, lors de la première guerre mondiale, pour une cinquantaine de milliers de personnes, mais sans que, pour autant, l'enregistrât aucune lunette astronomique, nous ne manquerions pas d'en ressentir quelque gêne.

Que Dieu intervienne dans le monde, de façon telle que nos instruments modernes de contrôle ne puissent pas ne pas en être influencés, demanderait, à la raison, un effort plus grand qu'en un temps où la science, dépourvue encore de caractère universel, ne laissait au miracle, même d'ordre cosmologique, qu'une aire de diffusion fort réduite.

Le passé lointain dans lequel s'inscrivent certains faits de l'Ancien Testament les rendent, en quelque sorte, inoffensifs, parce que légendaires, et l'exégèse religieuse, ou historique des temps modernes a libéré notre raison de la crédibilité en bien des miracles (1). Mais, à nous en tenir au simple point de vue de la science, il faut reconnaître que celle-ci a beaucoup perdu de l'orgueil qui l'animait encore au commencement du siècle. C'est d'elle-même, fait paradoxal, et non des théologiens, que lui viennent les coups les plus durs. Certains esprits objectaient déjà que ces prétendus enchaînements immuables, étant au contraire, hypothétiquement décrétées, l'expression : « dérogation à l'ordre naturel » n'avait aucun sens. Et ce qui semblait alors une attitude délibérément antiréaliste, ne l'est presque plus aujourd'hui, que la science, elle-même, a dû

(1) On sait maintenant que l'auteur du livre de Josué insera dans son texte une ancienne chanson de geste qui ne peut prétendre à l'historicité, et l'on croit que le passage à pied sec de la mer Rouge, par les Hébreux, s'effectua près du lieu appelé alors Azouf, où les fonds marins étaient assez élevés, tandis que les chars de Pharaon s'enlisèrent, eux, dans les marécages de la mer des Roseaux.

reconnaître qu'à l'échelle atomique, il n'y avait plus de continuité dans les lois régissant les phénomènes, et que l'objectivité absolue était impossible.

La crise d'humilité, traversée par la science, nous inciterait donc, s'il le fallait, à ne pas nous scandaliser, devant quelque preuve, que ce fût de la toute puissance de Dieu. Et pour ma part, je n'aurais pas à reprendre cette parole de Gœthe : « *Pour que les miracles trouvent accès dans ma tête, il faudrait changer mon système cérébral du tout au tout... Il existe pourtant des gens pourvus de compartiments pour ces articles de foi, à côté de rayons fort bien aménagés.* »

Sans doute suis-je de ces gens-là. Ce n'est pas ma raison qui se scandaliserait devant les preuves de la puissance arbitraire de Dieu. Mais, en revanche, c'est cette toute puissance de Dieu qui scandalise ma sensibilité, dès lors qu'il s'agit des miracles ayant trait à la guérison des malades.

Et c'est ici que le problème posé par Lourdes se replace dans toute son acuité.

***

S'il est des hauts lieux où souffle l'Esprit dans la solitude et qui gardent un isolement surnaturel entre le sable et le ciel, il en est d'autres qui sont livrés au piétinement de la foule et où se concentre, en même temps que la souffrance, l'humble et tenace espérance des hommes. Loin d'être la cime où l'Éternel vient rappeler à un individu unique qu'il « est Celui qui *est* », ils sont le creuset de la multitude, où ce même Éternel vient témoigner, aux yeux de tous, qu'Il est aussi le Dieu de miséricorde. Du moins est-ce ainsi que l'entendent la plupart des Fidèles. Mais, c'est à ce sujet, précisément, que peut s'ouvrir, pour certains esprits, un grave débat. Et non pas, ainsi qu'on pourrait le croire d'abord, parce que la raison se trouverait ici encore mise en échec. En fait, nier, au nom d'une attitude positiviste, qu'il se passe à Lourdes quelque événement insolite, et refuser d'aller le constater par soi-même, c'est seulement faire preuve de mauvaise foi sous prétexte de science. Il ne s'agit pas de décréter par avance que telle chose est impossible, mais d'essayer d'établir, *puisqu'elle est*, quelles sont les conditions qui l'ont rendue possible (1). Les guérisons qui s'effectuent à Lourdes s'in-

(1) La médecine, a tout à y gagner. Elle peut considérer les événements de Lourdes comme une préfiguration des résultats qu'elle atteindra, elle-même dans l'avenir. Ainsi le concevait, du moins, un médecin qui, entendant parler de vision, recouvrée en dépit d'un décollement de la rétine, déclara que, puisque le fait s'était produit à Lourdes, cela signifiait que le décollement rétinien n'entrainait plus la cécité. Et il ne se trompait pas.

cluent du reste (pour reprendre les classifications de saint Thomas) dans les miracles *prœter naturam*, c'est-à-dire que, correspondant à des faits que la nature *peut* produire, mais que Dieu réalise d'une manière qu'elle *ne peut* imiter, ils n'ont pas lieu de confondre absolument la raison. Le pape Benoît XIV, définissant les conditions requises pour qu'une guérison soit reconnue miraculeuse, et spécifiant qu'elle devait être totale, immédiate et sans récidive (au moins pendant un an), mettait pleinement en lumière que le propre du fait miraculeux, c'est, ici, sa seule instantanéité. Les guérisons, à Lourdes, ne vont jamais contre l'ordre de la nature. Tout se passe, dit le Dr Merlin, comme si, pour quelques instants, une augmentation de vitalité était donnée au malade, « *grâce à laquelle le miraculé répare en une fraction de seconde des lésions qu'il n'aurait peut être jamais réparées, ou qui auraient nécessité des années pour arriver à ce résultat.* »

L'attitude d'un Alexis Carrel, constatant en toute objectivité les guérisons de maladies désespérées qu'il avait sous les yeux, sans entacher, pourrait-on dire, d'aucun principe de foi, la rectitude de ses constatations est la seule attitude acceptable. Il est impossible, en effet, d'imputer tous les phénomènes étudiés à la simple action du psychisme. Qu'on réserve, à la rigueur, au domaine nerveux tout ce qui relève des affections humorales ou même cancéreuses ; on ne saurait en faire autant pour les guérisons instantanées du mal de Pot, des troubles physiologiques, dûs à une compression de la moelle, consécutive à un traumatisme, ni pour la réparation de matière osseuse, survenant sous la forme de cals instantanés, à la place de ce qui était auparavant fracture ouverte. Tout est mystère à Lourdes, depuis la première apparition de la « Dame », à la petite fille de quatorze ans qu'elle devait visiter dix-huit fois, lui intimant l'ordre, un certain après-midi de février 1858, de gratter la terre d'où devait jaillir la source qui a puissance de guérir, et à qui elle dit ces paroles : « *Je suis l'Immaculée Conception* », nous rappelant par là cette très ancienne conception que notre terre d'origine est toujours absolument pure. Tout est mystère, dans le choix même de la petite Bernadette, dont la bonne foi et l'équilibre, après les examens auxquels la soumirent médecins et psychiatres, ne fait, aujourd'hui, plus de doutes pour personne (1), mais rien ne révolte, encore une fois, absolument la raison.

L'événement était seulement en avance sur les résultats qu'obtient parfois aujourd'hui la médecine.

(1) *Bernadette et Lourdes* par Michel DE SAINT-PIERRE, (édit. de la Table Ronde).

Mais, en revanche Lourdes est, par excellence, le lieu où la sensibilité se scandalise. Et que l'on entende bien que je ne vise pas ici la gigantesque entreprise commerciale qui est venue se greffer sur la piété des foules. Les égoïsmes particuliers, le mauvais goût satanique, les rapacités qui exploitent la croyance sous sa forme la plus dégradée qui est la superstition, sont largement compensés par l'altruisme de ces milliers de serviteurs bénévoles de l'humanité qui, du train blanc qui amène les malades, à celui qui les ramènera à leur point d'origine, se retrouvent, chaque année, indéfectiblement au chevet d'une douleur, incarnée sous ses aspects les plus dramatiques.

Le sentiment de scandale que peut occasionner Lourdes, il s'agit de l'expliquer. Mettons-nous encore à la place d'un être sans parti pris d'aucune sorte, mais qui attendait de Lourdes le sentiment éventuel d'un contact avec le divin, que voit-il dès le premier matin de pèlerinage? L'Esplanade, devant la Basilique, est comme le pont d'un grand navire où auraient pris place tous les passagers, embarqués pour le long périple de la douleur. Serrés les uns contre les autres, les petites voitures et tringlots à capotes de poussette d'enfant, font croire, de loin, à des alignements de chaises longues, disposées face au large, où des oisifs laisseraient couler les heures entre le ciel et l'eau. Mais que l'on s'approche un peu, et l'illusion disparaît. On n'a plus devant soi que le grand visage unanime de la souffrance, « *le défilé de l'anti-création, les chefs d'œuvre du Mal* » (1).

Il est curieux qu'aucun chrétien n'ait l'air de se douter que ces milliers et ces milliers de faces souffrantes, ces enfants de terre grise et d'argile mal prise, ces membres morts et contournés, ces hommes et ces femmes dont les traits sont torturés à la tenaille, et que la souffrance a asexués, que ce déshonneur permanent, infligé à l'humaine espèce, peut sembler une des plus graves accusations portées contre le Dieu qui aurait permis un pareil état de chose? Comment ne se voilerait-on pas la face devant tant de criantes pièces à conviction. Disséminés un peu partout dans le monde, les éléments d'un procès ont moins de poids, et parlent avec moins d'éloquence, que lorsqu'ils se trouvent tous rassemblées. Lourdes est peut être ce lieu unique où les échantillons du

(1) Ainsi que l'écrit, lui-même, un auteur pourtant grand chrétien. Déchiré par le sentiment d'impuissance que lui cause cet éternel « massacre des Innocents », il ne trouve d'échappatoire, en définitive, à ce qui pourrait être sa propre révolte que dans la conviction que *cet immense charnier, ce repoussant étalage de hideurs ressuscitera corps glorieux, à la fin des temps.* Gilbert Cesbron : *Vous verrez le ciel ouvert.*

mal par la souffrance témoignent de la malédiction irrémédiable d'être au monde.

Au grand corps mystique de la foi, Lourdes est une plaie inguérissable par laquelle risque de s'écouler la croyance même de celui qui la contemple.

Debout, sur les marches de la Basilique, les porte-étendards de tous les pays, immobiles, présentent les banderoles où se détachent les noms de leur terre d'origine. Et, devant eux, les ouailles groupées par nationalité, reprennent chacune dans leur langue, le cri qui implore délivrance : Seigneur ! faites que je voie ! Seigneur ! faites que je marche ! Seigneur ! faites que j'entende !

Nulle revendication. A peine, de temps en temps, cette timide ébauche de chantage : Seigneur ! nous croyons en Vous ! Mais rendez notre foi plus grande ! Sans doute voudrait-on faire ressouvenir le Seigneur que les miracles, jadis en Galilée, avaient pour but, précisément, de frapper les esprits incrédules, et qu'il serait peut être excellent de donner le sentiment accru d'une présence, un petit rappel irréfutable de l'existence divine, puisque c'est précisément au niveau de ce genre de manifestation que s'établit la croyance de ses Fidèles, naguère comme aujourd'hui... Il y a cependant une différence. Les foules qui pèlerinent ici, chaque année sont, par définition même, toutes acquises à la Doctrine. On ne saurait en trouver qui se conforment plus exactement à l'injonction : « Devenez pareils à des petits enfants... » Il ne s'agirait donc plus de la convaincre, mais de l'exaucer. Or, *Miracula non sunt multiplicande* (1). Lorsque je demandais jadis : « Pourquoi tel malade guérissait-il plutôt que tel autre? — *Question de mérites,* » me répondait-on, « *il y a des malades qui en acquièrent précisément plus que d'autres.* » Mais j'ai su depuis que cette réponse était fausse. Pour une fois, il n'est pas question de mérite. Il suffit d'un « Acte religieux », nettement circonstancié de la part de quelqu'un de l'entourage du malade : parent, ami ou même infirmier, pour que la guérison s'effectue. Le miraculé peut être lui-même inconscient, incrédule, ou même hostile ; Dieu, dans l'exercice de sa pleine liberté, élit qui bon lui semble (2).

(1) Cinquante-quatre guérisons, seulement, en cent ans ont été reconnues comme vraiment miraculeuses. Il y a, il est vrai, de nombreux cas de soulagement parmi les malades, qui reviennent chaque année goûter le « sursis » de Lourdes.

(2) Cette notion de liberté, proche de celle de bon plaisir, transparaît déjà dangereusement, dans le récit de l'Évangile, où le Christ guérit l'aveugle-né « *Maître,* demandent les disciples, *qui a péché lui ou bien ses parents, pour qu'il soit né aveugle?* » L'on connaît la réponse qui n'a pas cessé de nous

Longtemps, je crus que le scandale causé par le miracle consistait précisément en ce qu'il vous faisait vous demander : « Pourquoi celui-ci plutôt que celui-là? » Mais une fois qu'on a vu Lourdes, on comprend que la seule question est celle-ci : « Comment ne pas *tous* les guérir? Pourquoi ne pas guérir *tout* le misérable parterre de débris, offerts à la merci de Dieu? »

Heure après heure, la clameur ne cesse de s'élever au-dessus de la ville, s'efforçant de lancer une échelle invisible, par laquelle la divinité, peut-être, serait tentée de descendre : « Seigneur, celui que vous aimez est malade ! » « Seigneur, si vous le voulez, vous pouvez me guérir ! »

Ah ! certes, qu'ils soient tous malades, cela n'est que trop visible. Celui qu'ils invoquent, qu'attend-Il donc pour se manifester? On se sent presque gêné pour Lui. Quitte à faire si peu de miracles il vaudrait mieux n'en pas faire du tout.

Dans ce lieu, voué au service perpétuel, où s'égrènent dans la nuit les perles lumineuses des visages processionnaires, éclairés par la tulipe de feu, et accompagnés de l'incantation géante, les vers de Rimbaud, sur *le Mal*, vous viennent irrésistiblement à l'esprit :

Il est un Dieu qui rit aux nappes damassées
Des autels, à l'encens, aux grands calices d'or
Qui dans le bercement des hosanahs s'endort.

Que trouve-t-on, en effet ici? D'un côté, les trois vertus théologales : Foi, Espérance, Charité, incarnées pathétiquement par l'homme, et contresignant l'acte de sa propre grandeur, et de l'autre... ce qui peut paraître, tout à coup, une injustifiable parcimonie dans la dispense même des guérisons. Terrible attribut que celui de la Toute-Puissance ! Si l'on ne tient pas rigueur à celui qui ne donne que dans la limite de ses moyens, comment n'en voudrait-on pas de son manque de libéralité à celui à qui nulle chose ne coûte? Faut-il encore admirer la générosité de l'homme qui consiste à ne jamais se scandaliser de l'arbitraire de son Dieu, transgressant même en sa faveur, les principes de sa moralité la plus haute? (Il considérerait, par exemple, comme coupable par abstention l'individu qui, à l'occasion d'un immense désastre, ne sauverait qu'un membre d'une famille ou d'une communauté qu'il eût pu sauver tout entière ; mais lorsqu'il s'agit de son Dieu l'homme raisonne, ou plutôt déraisonne tout autrement.) Faut-il admirer, ou s'opposer absolument à l'expression de la foi qui

étonner. « *Ni lui, ni ses parents n'ont péché, ce sera pour manifester la gloire de Dieu.* » Paroles qui pourraient presque nous faire nous demander si notre création n'aurait pas été, après tout, concédée au « Péché » pour que, par le rachat que Dieu nous en accorderait un jour, éclatât pleinement sa gloire.

se manifeste ici avec tant de véhémence? Habituellement, le fait que des créatures éphémères aient inventé, à partir de l'égoïsme et de la souffrance, l'amour, l'immortalité et la joie, peut paraître le plus sûr garant que ce Dieu, tant cherché par elles, et tant sommé d'exister, existe vraiment. Mais à Lourdes, l'ordre des preuves se trouve soudain renversé, et la terrible parole de Baudelaire semble correspondre à quelque irrécusable vérité : « *Dieu est le seul être qui n'ait pas besoin d'exister pour régner.* » A voir tant de ferveurs désespérées, auxquelles il faut, coûte que coûte, cette graine de séné, à extension fabuleuse, de l'espoir, on croit comprendre que même Dieu n'existerait-il pas, que ces mêmes foules l'adoreraient encore au sein de l'absence. On saisit une nouvelle fois sur le vif, combien l'homme demeure indéfectiblement, à travers les âges, la plus curieuse bête à secréter le divin qui soit. Si le besoin que l'on a d'une chose pouvait lui tenir lieu de cause suffisante, elle serait toute trouvée la preuve ontologique de l'existence de Dieu, tant cherchée par les théologiens. Mais les foules en prière ne témoignent-elles pas de la solitude définitive de l'homme? Car enfin, devant tant de souffrance, irrémédiable tout au moins en ce monde, il est impossible que la question ne soit pas à nouveau formulée : « Comment cela est-il possible? » Et qui ne voit que la réponse : « Cela est possible à cause du péché de l'homme », ne peut vraiment satisfaire que ceux dont la foi les garde, précisément, de jamais la poser.

Quelle échappatoire peut bien trouver une pensée interrogeante, sinon peut-être, se demander pourquoi l'Église, taxant d'hérétique, le dualisme s'est privée d'une Puissance du Mal, souverainement ordonnatrice de ce monde, et qui eût seule été responsable de notre incarnation aux-mille-douleurs? Il n'y eût plus eu besoin du péché pour expliquer la souffrance et la mort. Dieu et l'homme eussent coopérés étroitement à une œuvre de bonté et de lumière. L'abandon de la toute puissance eût permis du moins de ranger sous la loi divine, comme lui étant propre, toute « la Beauté du Monde », avec son cortège positif de joie et de sérénité, et de l'autre, de placer au seul compte de l'Adversaire tous les attributs du mal et de la violence. Le Christ, « en agonie jusqu'à la fin du monde », ne l'eût plus été pour racheter l'homme de ses fautes, mais pour lui donner, par l'exemple d'un intarissable amour, les forces suffisantes à persévérer à ses côtés dans cette lutte gigantesque, dont la victoire du Bien était l'enjeu jusqu'à la fin du monde. Hors ce recours à l'explication dualiste, il est évident que la pensée se débat, prise au piège de l'insoluble. Cette humanité, venue pour implorer guérison de ses maux,

quêtant des preuves d'amour de Dieu, *au seul niveau où elle entend les recevoir*, finirait par vous convaincre, au contraire, de l'impassibilité ou inexorabilité de la divinité qu'elle implore. Devant le spectacle intolérable que dégage tant de requêtes, intensément personnelles, perceptibles autour de soi comme une présence tangible, et les risques de déception qu'elles impliquent, l'esprit se prend à se débattre, pour échapper aux mailles de la sensibilité. Ne vaudrait-il pas mieux, ne faire jouer aucune affectivité à l'égard du divin et se contenter, par exemple, de la conception spinozienne d'un Dieu, siégeant au sein de sa totalité, et sans aucun rapport avec l'homme?

Mais soudain, l'issue libératricese présente à lui, enfin : Dieu ne peut se trouver précisément sur le plan où entend le placer une foi mal orientée, puisque c'est sur ce plan qu'éclate le sentiment du scandale. Simone Weil a dit : « *Dieu et le Surnaturel sont cachés et sans forme dans l'univers. Il est bon qu'ils soient cachés et sans nom dans l'âme. Autrement, on risque d'avoir sous ce nom de l'imaginaire.* » Et elle entendait par là une idole qui réponde seulement au besoin de satisfaction personnelle qui gît au fond de notre cœur. Lourdes vous convainquerait, s'il en était besoin, de la nécessité de la distance, sur le plan sensible, entre l'homme et Dieu. Tant que le miracle ne s'opère qu'au fond du cœur, qu'il se traduit par le : « *Joie, joie, pleurs de joie* », de Pascal, il n'y a pas de scandale. Tant que l'on demeure dans le domaine du Dieu, considéré comme à jamais impénétrable, du Dieu, absolument absent du monde, dont parle Simone Weil, Celui qui n'a pu créer qu'en se cachant, « *sans cela il n'y aurait eu que Lui* », il n'y a ni scandale, ni révolte. Après tout, pourquoi le *Deus Absconditus* ne reprendrait-il pas à son compte la parole de Luttrer, sur les miracles : « *Ce n'est que jonglerie; ce sont des pommes et des noix pour amuser les enfants?* » Une nature aussi peu mystique que celle de Montaigne avait pourtant compris, elle aussi, la vérité, qui constitua le propre de l'expérience d'un Maître Eckhart qu'il ignorait : « *Le vrai Dieu, c'est celui qui est pour nous absolument ailleurs, absolument autre : celui que nous adorons n'est au contraire que notre œuvre; c'est bien loin d'honorer celui qui nous a fait que d'honorer celui que nous avons fait.* » Cela ne rejoint-il pas, assez exactement Eckhart, pour qui Dieu ne pouvant être, ce que nous disions ou pensions de lui, était appelé : « Le Sur-Étant du Non-Existant? »

C'est dans cette perspective, et cette perspective seule, que la sensibilité, renversant le problème, parvient à ne plus se scandaliser de ce qu'il n'y ait pas assez de miracles, mais

bien plutôt *de ce qu'il y en ait.* Et pour dégager, en quelque sorte, la responsabilité du divin qui lui paraît compromis dans des voies qui ne sauraient être les siennes, l'esprit se prend à chercher ce qui peut rendre le miracle, effectivement possible, sur le simple plan de l'homme. Car, si l'on a pu dire que, « *pour la faiblesse des foules* », le miracle prouvait la doctrine, il est de fait que, pour certains êtres, « *c'est la doctrine, au contraire, qui doit faire oublier les miracles.* » Or, je crois qu'il se passe « quelque chose » à Lourdes. Que, selon la facile boutade de France, qui voyait là un peu court, on ne trouve aucune jambe de bois, suspendue en ex-voto aux murailles de la grotte, piquée dans le buisson des béquilles, ne me retient nullement de reconnaître qu'il s'accomplit, ici, des guérisons, qui, pour ne pas être hors des lois de la nature, n'en sont pas moins absolument inexplicables, sur le plan de la science, tout au moins actuelle. Mais j'espère que ce n'est pas Dieu qui les fait ! Rappelons-nous que là où s'incarne un Christ dans le monde surgit aussitôt un Iscariote. De même, à l'endroit où plusieurs hommes se trouvent rassemblés (et non deux ou trois, ainsi que nous dit l'Évangile), dans le but d'obtenir des grâces visibles, rêvant ensemble le rêve de Dieu, ils ne peuvent que le trahir. Dieu ne s'atteint que dans la dernière solitude, là où la voix et la pensée se taisent. Aux couches les plus extérieures de l'être communautaire, on n'atteint que l'idole (1). Disons que le seul vrai miracle qui s'opère à Lourdes, — le plus important du reste — est celui, tout invisible, de la grâce.

Chacun de ces êtres, miraculé ou non, au sens physique du terme, est un miracle vivant, par le fait qu'un instant, un seul instant, l'individu, au sens étroit du terme, s'abolit en lui, s'absente, pour laisser toute place à la libre irruption de Dieu. A l'instant que passe le Saint-Sacrement, tous ces hommes rassemblés font place, à force de ferveur, à la seule divinité. Ce n'est plus un parterre de débris, mais une moisson invisible qui lève, par-delà les égoïsmes personnels enfin disparus ; les chaînes sont tombées ; une libération, bien plus grande, que celle jamais atteinte par aucun corps incarné, se

(1) N'y a-t-il pas sujet, par exemple, d'être confondu par la qualité de certaines dévotions qui se font jour au sujet de ces apparitions mariales? Certains croyants vont jusqu'à prôner « leur » Vierge, plutôt que celle qui apparut à Bernadette ! Ce culte, dégradé en superstition, vous fait saisir à nouveau sur le vif combien l'homme est idolâtre, et combien peut s'appliquer à lui ce mot, encore de Baudelaire : « *Bien des esprits cherchent en Dieu l'ami et le complice qui manque toujours. Dieu est l'éternel confident dans cette tragédie dont chacun est le héros.* » On tremble parfois à l'idée des demandes qui doivent monter vers Lui !

fait jour, soudain, guéris ou non, ils ne sont plus esclaves de leur chair. Le vieil homme, en eux, celui qui avait quelque chose à demander en son nom propre, c'est celui-là qui a été roulé aux abîmes. A sa place s'étend le souffle de ce qui est pacifié. Il suffit de voir le rayonnement mystérieux qui transfigure leurs traits, pour comprendre que, même à leur insu, pour un instant, « l'Ineffable » a été atteint.

Quant aux changements qui s'opèrent dans l'ordre du sensible, puisqu'il me faut bien tenir compte de leur présence, j'appellerai à mon aide les paroles de Le Roy, qui voyait seulement, dans le miracle, de même que Bergson, « *une crise d'affranchissement de l'esprit.* » « *Sous l'influence de la foi religieuse*, disait-il *l'effort libérateur de l'esprit s'intensifie d'une façon exceptionnelle; le monde physique, en quelqu'un de ses détails, se métamorphose à l'improviste. Une foi quelconque, même illusoire, est déjà capable d'effets merveilleux* (1), *combien plus une foi conforme à la destinée morale, à ses virtualités et puissances cachées... Un miracle, c'est seulement l'acte d'un esprit qui reconquiert momentanément une part de ses richesses et ressources profondes* » (2).

L'Église, rappelant que, seuls, les récits de l'Évangile sont articles de foi, nous laisse entière et absolue faculté de dénier tout caractère surnaturel aux guérisons de Lourdes. En cela elle agit avec sagesse. En dépit des malades qui, depuis cent ans ont vu leur propre guérison s'effectuer, à la suite du carrier Louis Bourriette, guéri au printemps de 1858, d'une amaurose de l'œil droit, déclarée « incurable », par simple application de l'eau, jaillie à Massabieille, et des guérisons qui s'effectueront encore dans l'avenir, je pense être seule à vouloir m'en tenir, en cette matière, à cette parole de saint Jean de la Croix, par laquelle on ne saurait mieux terminer une étude qui s'efforça de discerner ce qui peut constituer, pour certains esprits, « l'obstacle » du miracle : « *Il faut toujours repousser ces représentations et communications sensibles. Supposé que quelques unes viennent de Dieu. On ne lui fait pas injure en ne les voulant pas.* »

MARIA LE HARDOUIN.

(1) Ainsi l'empereur Vespasien guérit, dans Alexandrie, un aveugle, en lui enduisant les paupières de salive et de boue, et ranima sa main droite desséchée en la foulant sous son pied. La foi de cet homme en un autre homme avait donc suffit à le guérir.

(2) Conception un peu analogue à cell qui préside, de nos jours, aux guérisons des « Pentecôtistes ».

Lourdes : perspectives d'une sociologie du sacré

Il n'y a pas d'analyse, ou de méditation, sans présence. Les pages qui suivent, pour trouver leur sens d'échange ou de communication avec l'autre, exigent une profession d'attitude. On la trouvera sous les trois chefs suivants :

1º Le fait de Lourdes a cent ans. Quelle que soit la subtilité d'approche, ou de destruction, des critères par quoi nous appréhendons ce qui nous concerne, la durée impose le fait. Au-delà du fait, elle découvre le besoin. Il y a un besoin de Lourdes en l'âme collective contemporaine, autour de nous. Que nous le refusions, le négligions ou l'acceptions, ce besoin nous atteint. Quel poids dès lors, dans ce ricanement : « Vous y croyez, vous, à Lourdes? » Lourdes est là, et centenaire.

2º Exemple des passions et des limites mentales de notre temps, Lourdes est, pour les uns, l'impossible surnaturel, et donc l'artifice des hommes, voire, pour les moins acharnés à refuser, le miracle sans question. Pour les autres, avec l'Église, point d'impact du divin sur terre, et, comme disent les pontifes, lieu singulier de grâces surnaturelles, toute la manifestation mystérieuse de la surnature en la nature. Dans le fait donc et son triomphe, la victoire d'un parti sur l'autre, une apologétique instante ; des deux côtés, explicitement ou implicitement, une justification de Lourdes. Comme s'il s'agissait de justifier ce qui existe.

3º Méditées sur le fait de Lourdes, les perspectives d'une « sociologie du sacré » reconnaissent ce qui existe ; en cette acceptation vécue, elles se font connaissance, c'est-à-dire analyse, mise en ordre, conscience du donné. Autant que le permettent de concert les richesses progressivement découvertes du donné, la persévérance, voire l'ouverture, de l'analyste. Dans cette ambition, la seule, qu'il faut aller sans cesse plus avant à rendre manifeste l'unité des choses, au-delà de positions sans justice, parce que partielles et sans justesse. Et la certitude vitale qu'une analyse de la création humaine, aussi loin qu'elle atteigne, ne saurait porter la moindre con-

fusion en l'empreinte divine : effort de lecture au contraire où l'homme se fait, et hymne. Comme il n'est, d'autre part, pas possible que l'œuvre divine en la société des hommes ne soit quasi tout entière traduisible en langage de conscience humaine : nécessité du mystère au milieu de nous. Ainsi l'incontestable sacralité de Lourdes, nourriture, pour le dépassement d'eux-mêmes, à ceux qui nient ; pour ceux qui vivent aux entrailles de Lourdes, voie de communion qui les mène à l'entier du monde.

Quand la grâce se cherche, aux ténèbres du temps d'épreuves et d'enfantement où nous vivons, d'une conscience, d'une délivrance d'un monde plus exprimable en sa totalité, plus organique de l'unité, ce « centenaire » de Lourdes sur nous, pourquoi ne pas lui donner toute sa mesure, d'acte de l'unité?

***

Une sociologie du sacré cerne d'abord, dans le fait de Lourdes, le pèlerinage, cet acte du besoin et de la santé collective. Vieux rite d'humanité certes, au travers d'expressions religieuses diverses ; mais quelle intensité retrouvée, offerte à notre méditation d'hommes modernes, dans la vie de Lourdes. Quiconque vient à Lourdes est pèlerin. Règne d'une tyrannie collective inconsciente? Peut-être, mais surtout nature même des choses. Qu'ils participent ou qu'ils refusent, visiteur ou passant sont des pèlerins. Laissons à des intellectuels suffisants la fiction d'objectivité : il n'y a pas d'objectivité sûre là où crée l'âme panique du collectif. On ne saurait valablement distinguer, et de l'extérieur encore, qu'entre pèlerins individuels, et pèlerins en groupes. Mais que compte cette discrimination d'arrivée par rapport à la vie en l'âme et le corps de Lourdes, acte plein de pèlerinage. Seuls les indigènes du vieux terroir, voire les stables, peuvent être hors la création de Lourdes : celle-ci en effet a ses temps morts, une détente d'arrière-automne, un ensevelissement en l'hiver. Noël n'est pas une fête de Lourdes. Venu le grand rythme saisonnier, la plénitude lumineuse de l'an, du pré-printemps à cet arrière-automne, si frémissant de frissons et de souffles océaniques aux terres du piémont pyrénéen, le pèlerinage, le pèlerin empoignent le voyageur ou le curieux. Non pour le convertir ; mais parce que leur présence, leur règne s'impose à tout ce qui passe. Réalité brute autant que sereine de la création collective : il n'y a plus d'agressivité de Lourdes, ou si peu. C'est que la conscience éclate, consacrée de cent ans d'acceptation, d'ouverture, de ferveur, d'une présence du sacré.

Le langage qui a toujours droit quand il est simple, dit : lieu ou centre de pèlerinage. Un centre de pèlerinage est effectivement un lieu de l'espace. Et le pèlerinage, ce lieu ; la plénitude de l'acte de pèlerinage en ce lieu ; en même temps que les voies d'y atteindre. Dans tout pèlerinage, il y a un espace à atteindre, qui est le centre ; et un espace à parcourir pour venir au centre. Espaces évidemment tous deux empreints de sacralité. Il y a aussi, dans la perspective du temps, la périodicité des pèlerinages et, entre les temps du pèlerinage, la création ou l'entretien du besoin ou de l'habitude du pèlerinage. Ainsi toute une création de Lourdes hors de Lourdes, par quoi toute analyse de la sacralité sensible, épique, de Lourdes doit commencer.

Lourdes est en effet concentration d'un immense besoin, aujourd'hui épars à travers tout le monde occidental, voire l'entière catholicité. Au commencement du pèlerinage, il y a ce besoin d'homme, passion, mode, ou conscience confuse d'un « extraordinaire » nécessaire, d'une marque sur la vie par quoi la vie sera autre, d'y être allé. Physiquement. Lourdes exige le voyage, corps et âme transportés ensemble. Un culte de la grotte de Lourdes multiplie bien les grottes-simulacres : chacun sait qu'il n'y a là qu'une pâle image fixatrice. Et pourquoi le reflet, — quand la réalité demeure si facilement accessible, et, une fois connue, comme toute réalité vraie, inimitable, — hormis pour faciliter un rappel de mémoire, une nourriture du souvenir? ... Être allé à Lourdes, une fois, ou plusieurs? De loin, possiblement une fois ; mais il est certain que par la pratique des pèlerinages diocésains, nationaux, internationaux, s'est créée une habitude de Lourdes. Beaucoup ont besoin d'y revenir, et cette habitude se fait rite de vie. Une « société » de pèlerins de Lourdes vit, dans notre quotidien, la périodicité des pèlerinages. Société à dominante féminine sans doute, où s'allient dans une exigence commune la jeune fille en éclosion sous ses insignes d'enfant de Marie, et, plus persévérante en l'œuvre de Lourdes, plus tyrannique d'elle aussi, la femme de la maturité dépassée. D'autant plus avide du pèlerinage annuel celle-ci, qu'elle vieillit et qu'elle est seule.

Le pèlerinage, hors le pèlerinage, c'est le temps attendu, fait à longueur d'année, donc l'espérance, c'est-à-dire la puissance de vivre. Autre chose que le divertissement ou le changement de rythme : dans notre société, mer, montagne, les parcours kilométriques du dimanche y suffisent. C'est la rencontre mûrie, ou célébrée, avec l'extraordinaire, quelques journées de vie extraordinaires. Et d'un extraordinaire sans commune mesure avec ce qui n'est pas ordinaire. Religion,

sacré? Certes. Mais conscience collective de l'une et de l'autre, les expressions élémentaires de notre pèlerin quotidien. Dans certaines régions de vieille France où les communications sont difficiles, parents, amis — les femmes encore — se retrouvent à Lourdes une fois l'an : si tel parent n'était pas au pèlerinage diocésain, on commence à s'inquiéter de lui. C'est le banal de l'extraordinaire, celui, de plus en plus atteint, d'un monde où les hommes liés à la terre et aux bêtes ne bougeaient pas, ou à portée de marche seulement. Reste que la rencontre au pèlerinage est autre que la rencontre à la foire. L'enclos de cette société diffuse et réelle du pèlerinage, c'est une « élection » : on se reconnaît à Lourdes capable d'un même besoin, supérieur ; ou l'on s'y surprend. Si bien que dans la petite ville originelle, le quartier où l'on s'ignorait, il y a maintenant entre pèlerins ce signe, — complices d'une société de l'extraordinaire, trois jours par an. A part les dévôts de Lourdes ou les gens d'œuvre, le pèlerin moyen n'a pas besoin de plus. Disons même qu'il est ainsi membre parfait de cette société du pèlerinage, essentielle parce que temporaire, et d'autant plus enracinée que la manifestation est passagère. Mais en ce peu de jours, quel bouleversement nourricier ! Ceux qui se connaissaient se découvrent autres ; ceux qui s'ignoraient, s'acceptent. Avant les grâces, ou en dessous, il y a ce brut de la société du pèlerinage de créer entre des gens proches, ou lointains, des promiscuités saines. De celles surtout qui contrastent le plus avec le cloisonnement moralisateur du quotidien et du stable, la société mêlée clercs et laïques, femmes, même non dévotes, et curés. Il y a une licence, bonne, de la société du pèlerinage, faire que ce qui est normalement distinct soit, ces jours d'exception, mêlé.

Ainsi extraordinaire société, d'une non-distinction pour tous recréante. Certes pas d'égalité ; au contraire, de retour à une vitalité commune, puissante, celle de la société-mère, — des mêmes hôtels où s'entassent les laïcs et les prêtres, des évêques immédiatement accessibles et qui se fraient à grand peine un passage, de la rencontre de plain-pied avec un cardinal italien qui demain sera pape (1). Quelle charge pour le retour dans l'existence quotidienne que d'avoir vécu tout cela, et en si peu de temps. C'est ce qui va être remémoré au long des jours ou enfermé dans la mémoire affective — cette créatrice du pèlerinage éternel. Si la mémoire sommeille,

(1) Un seul jusqu'ici, le cardinal Ratti devenu Pie XI. Son successeur Pie XII est « espéré » à Lourdes.

Huysmans l'a vécue, cette autre société, parfaite, ou « propre ». Cf. *Les Foules de Lourdes*, aux pages 189-190. « Le rêve d'une société qui serait propre se décèle, pour quelques mois, tous les ans, à Lourdes. »

demeurent à portée de main les objets « rapportés » de Lourdes. Qu'importe la pacotille : un bel objet bien fini cesserait d'être support de cet impondérable sacré, où s'emmêlent l'épique de l'achat dans la vie des heures du pèlerinage, la bénédiction collective ou individuelle, l'attouchement sacré aux pierres de la Grotte. Ainsi — c'est tout le mystère du sacré à portée de la plus humble condition humaine — de l'acte d'un moment le pèlerin a fait puissance d'éternel. Pourquoi ne se magnifierait-il pas en cette puissance? Jusqu'à se faire guérisseur de soi, des autres. Tout pèlerin doit rapporter quelque pièce, matérielle, de la sacralité dont il est allé chercher l'empreinte. L'objet de piété, comme dit si bien le langage ; mais combien plus précieux l'élément naturel du mystère sacré. Si le chapelet béni égrène les parfums, les images de Lourdes, l'eau de Lourdes porte les vertus thérapeutiques de Lourdes — exorcisme quand le mal poing dans la solitude, liquide chargé d'énergie régénérante comme une eau baptismale, matière la plus commune de toutes et donc la plus extraordinairement guérisseuse, eau-mère aussi.

Ainsi se nourrit, hors Lourdes et en Lourdes, le pèlerinage. Aveu, dans cette approche tout immédiate, de ce qu'il est à la vérité dans l'une de ses puissances maîtresses : rite de jouvence, puisqu'il manifeste l' « autre chose ». Ces traits expressifs d'une sociologie élémentaire trouvent leur force d'être dans le « fait » de Lourdes. De toute évidence la vitalité de cette société du pèlerinage, hors Lourdes, est nourrie de ce que sont les journées de Lourdes. La fatigue d'abord. Celle du voyage ; si les superstitions grandissantes du confort écartent les parcours de nuit dans de mauvais wagons, restent les emplois du temps, sans trêve ni souffle, des cérémonies de Lourdes, à longueur de jour et beaucoup de nuit. Non pas qu'un malin génie y préside ; la sagesse ordonnatrice est grande, et mesurée. Mais les pèlerins ont besoin de cela. Cette avidité de rites, de messes, de chemins de croix, de processions, où l'un tire l'autre, intransigeant pour toute fatigue coupable, est exubérance saine du sacré.

La passion du pèlerin de Lourdes est besoin de la présence : on y atteint par l'excès, de fatigue surtout. Incriminer le procédé, qui d'ailleurs s'ignore comme tel, serait méconnaître cette très vieille exigence humaine des pratiques initiatiques : l'excès est sortie de soi, et ouverture à autre chose. La fatigue ouvre sur le sommeil ou cet autre état, où le corps est moindre, moins habituel, et par conséquent plus proche de ce qui est alentour sa prison obsédante. A l'encontre des raisons et des jours, il s'ouvre sur le panique, accepte les présences sacrées. Évidemment il ne suffit pas de fatiguer l'animal, pour que

l' « autre chose » apparaisse. Le fait de Lourdes, en son extraordinaire puissance, ne peut être que d'une extrême complexité. Notre approche en est encore tout extérieure.

A ce stade, il faut situer les deux aspects les plus controversés — et bien inutilement — de la conscience commune de Lourdes. L'un s'exprime dans le « scandale » permanent de la Lourdes temporelle, ce ramas entassé de toutes les passions, même pas souriantes, d'exploiter son prochain, pèlerin, au maximum de son séjour autant parfois que de ses ressources. Ainsi une curée de la piété de tous, plus particulièrement des humbles, parfaitement reconnue, acceptée, même pas excommuniée. Les natures de pureté de rappeler Jésus chassant les marchands du temple, de rêver d'une Lourdes qui se limiterait aux grilles du domaine de la Grotte, ou peu s'en faut, avec un chapelet d'hôtelleries tenues par des bonnes sœurs et hautement contrôlées par la curie épiscopale. C'est songe abstrait, et refus du fait de Lourdes. Du complexe social et religieux du pèlerinage d'abord : le pèlerinage n'est ni création d'Église, surtout d'Église différenciée et hiérarchisée, ni fiction de pureté. A aller et venir entre les lieux sacrés et l'agglomération marchande, les pèlerins vivent le plus naturellement du monde leur propre condition d'être âme et corps tout ensemble, et non moins ensemble impurs autant que purs. Disons plus, dans le sens du pire, mais d'un pire qui est conscience d'être : quel rythme se créerait dans leurs jours s'il n'y avait que les lieux sacrés de Lourdes? Ceux-ci en seraient-ils plus sacrés? L'expérience ne sera jamais faite, pour être humainement partielle. Au contraire, l'évidence : Lourdes est vécu par le pèlerin comme un tout. D'être exploité, entassé, nourri hâtivement, dans des salles à manger étroites, à des prix où ailleurs, non-pèlerin, il pourrait avoir ses aises, lui est, à Lourdes, naturel. Et nourriture du souvenir. Beaucoup moins par ascèse que pour une marque complète. Ces matrones pyrénéennes, paysannes agressives, qui nous imposaient naguère encore un cierge et quelques paquets de vanille, comment les détacher de la sacralité de Lourdes? Autant que la médiocrité des constructions, l'écœurante platitude des soi-dits « palais », ou bien ce diorama qui étalait en d'insipides images le récit des apparitions, Lourdes et Jérusalem. Ici nous atteignons à autre chose : Lourdes porte la marque de ceux qui l'ont faite, exploitants et exploités, dans l'immense force d'une création collective irrésistible. Sa marque est d'un monde de simples, voire de paysans et de petits bourgeois. C'est la preuve que ni les hommes d'Église ni une élite laïque n'ont cherché à penser Lourdes : ils l'ont laissée se faire, dans cette perfection d'imperfection qui est la joie du pèlerin

de Lourdes. Et, pour l'analyse du sociologue, critère précieux d'une chose à quoi l'on n'a pas touché. C'est la vraie pureté de Lourdes, en son étrange assemblage de piété collective et de marchandise, voire de tourisme maintenant, saine en son équilibre et simple, d'être ce que les « foules de Lourdes » ont besoin qu'elle soit.

Autre aspect de la controverse autour de Lourdes, les miracles. Que le miracle soit, pour les uns, dûment constaté, la vérité, le divin de Lourdes s'en trouvent pour autant confirmés, et le rationaliste pantois. Mais à ceux qui nient, le miracle est-il preuve? à peine un temps d'arrêt. Dans une imposition prodigieuse d'irrationnel comme Lourdes, que peut finalement la preuve? Combien de pèlerins passent au Bureau des Constatations médicales examiner les dossiers, sonder la procédure d'authentification? Huysmans, des médecins, une élite, quelques-uns qui se distinguent... Mais le fait de Lourdes outrepasse singulièrement l'apologétique des miracles. Donc, d'une autre et bien plus totale dimension. La création collective se nourrit de soi, ou des forces autres qu'elle reçoit : les preuves ne comptent que pour les Thomas, hommes de peu de foi. Ce qui ne doit pas aboutir à contester et l'utilité et la réalité des miracles de Lourdes. Le Bureau des Constatations établit avec prudence, exigence, lenteur, des cas de guérison extra-naturelles : c'est un fait. Mais la mesure de ces faits à la puissance panique du pèlerinage? Une sociologie du sacré lit, selon nous, de la façon suivante, la réalité des miracles de Lourdes. Constater le fait est une chose, décisive seulement pour ceux qui sont capables d'intégrer le fait dans un ordre. Au-delà du fait donc, sa nécessité. Nécessité organique à la création du pèlerinage. En toute foule pèlerine, il y a une puissance de miracle : c'est le signe, manifeste, d'élection sur une société extraordinaire autant qu'éphémère. Ainsi elle a pu la surnature, c'est-à-dire sortir de soi. Dès les premières apparitions, la tradition lourdaise, plus ou moins discutée chronologiquement par des historiens soupçonneux, a imposé le miracle. Il faut qu'il y ait des miracles et que l'on sache qu'il y a des miracles, voire qu'il sont constatés. Ainsi se nourrit, au travers l'espace, en ceux qui souffrent, par leurs proches, une prodigieuse concentration d'espérance, et comme une fixation d'échéance, l'attente d'un temps sauveur. Que le miracle personnellement attendu ne s'accomplisse pas, la retombée sur soi sera seulement passagère, si l'on sait que l'action providentielle continue. Ainsi un report d'espérance. Et de report en report, cette certitude inscrite en notre commune faiblesse que l'on guérit à Lourdes. Là la création et la vertu de Lourdes, lieu où guérir, quand

il n'y a plus, par moyens humains, d'autres ressources. Le miracle, tout au plus signe, ou bien éveil ; la réalité, elle est la désignation d'un centre de sacralité guérisseuse, — dans les limites de notre humaine condition, lieu de salut, là où l'homme peut ensemble beaucoup plus que dans les conditions de sa vie normale et souffrante, là où il atteint à la présence. Guérir, c'est toujours cet équilibre entre le corps et l'âme, qu'il faut souvent la rencontre du sacré, pour nous imposer malgré nous. Et le miracle, retour à l'ordre, c'est-à-dire salut manifesté.

Ces bienfaits de Lourdes procèdent des « foules de Lourdes », ou les expriment, ou les nourrissent. La masse humaine crée ou impose, et sa création a une totalité bienfaisante, quand, dans la vie du sacré, elle compose le panique et le rite. L'épaisseur nombreuse de la masse et la conscience d'une sublimation, d'une autre chose vécus ensemble, font l'immanence collective au sacré. Faut-il qu'il y ait du monde à Lourdes? Il y a une âme hivernale de Lourdes ; durant la guerre, en veilleuse, mais peut-être plus pénétrante et plus intimement rayonnante de ses secrets, la Grotte était une présence. Mais les foules avaient passé par là, et dans quel sillon de foi avide et d'espérance atteinte. Le foisonnement humain, les corps, les pieds, les souffles laissent d'impondérables traces au lieu sacré — comme la justice de cette première condition de l'homme, d'être d'abord quantité. A Lourdes, comme en tout lieu sacral accepté, consacré par l'histoire humaine, la quantité se fait âme commune. A Lourdes plus qu'ailleurs même, car il est du mystère de Lourdes qu'en ce lieu, ils soient comme s'ils étaient un. La conscience de ce mystère en acte, elle est, pour le pèlerin, cette marque animale sur lui qu'il y a beaucoup de monde à Lourdes ; et d'autres pèlerins, venus de loin, de fort loin même. Ainsi, les figures d'une concentration de l'espace humain en un lieu unique ; et de tels lieux nécessaires à la conscience animale — le commencement, le fondement de la conscience à la vérité — de notre humanité de pouvoir être une, et ensemble.

Ceci magnifiquement figuré, enseigné, dans l'architecture des lieux de culte et des cérémonies de Lourdes. Au centre de Lourdes, la Grotte, et qu'aucune église n'a enfermée ni recouverte. Trait génial de la création de Lourdes, cette grotte sous le ciel, intacte ou quasi ; et participant d'elle, à même l'éperon rocheux où elle s'approfondit, les églises de Dieu, maisons du culte, révérentes et communiantes, dans la certitude de la présence surnaturelle, capables de l'entière manifestation naturelle. Ces églises, elles sont une et trois. Une, à analyser, dans la montée verticale, dans leur capacité complémentaire à contenir les foules, les puissances

sacrées de la grotte de Massabielle. Mais trois, dans une hiérarchie que l'architecture, le sol, la vie des profondeurs religieuses tout ensemble commandent. La plus basse est aussi la plus vaste, modelée en clair-obscur selon les plans courbes d'une plastique byzantino-romane, terriblement d'époque et cependant ici si étrangement adaptée. La plus haute, celle du ciel, chante par son clocher, lui aussi banalement daté, la verticale de cette exploration souterraine. Elle est la Basilique, mais beaucoup de sa réalité procède des deux églises souterraines au-dessous d'elle. Sa puissance, sa vertu est ainsi de se fonder aux profondeurs de la terre, dans un affouillement à la fois exigeant et sûr. Sous elle en effet non seulement la crypte des profondeurs romanes, l'église intermédiaire ; mais, pour descendre plus avant encore, d'en haut vers le bas, la troisième église, celle qui ouvre sur l'esplanade de la procession des miracles, au niveau physique de la Grotte proche. Descente que dans l'image de Lourdes, — celle que tout pèlerin porte en soi, car le monument fixe l'image, — vient équilibrer le jeu des rampes extérieures, véritable volée de communication entre ces trois églises hiérarchiques, dans une hiérarchie totale, puisque dans les deux sens nécessaire. Du solennel à la communion des profondeurs, et de celle-ci, au culte aérien et public, ainsi le chemin du pèlerin aux trois églises de Lourdes — jusqu'en cette année du centenaire, les maisons du culte, de la pratique sacramentaire, de la vénération empressée et sereine des foules de Lourdes.

Quels ordonnateurs ont composé le cérémonial de Lourdes? Œuvre commune, progressivement élaborée, ou bien réflexion de tête froide autant qu'inspirée, il exprime parfaitement ces qualités qui tiennent un collectif en puissance de sublimation : le rythme du jour et de la nuit rempli jusqu'à laisser tout juste le temps des besoins de la vie végétative ; l'unité donc d'exercice religieux, et dans cette unité, l'équilibre ; un fonds continu, avec des moments d'élévation unanime ; l'expression sagement alternée des grands états de la connaissance religieuse. Moments du cérémonial de Lourdes, les deux grands rites processionnels. Celui de la nuit, reprenant la vieille image populaire des retraites et lui donnant son vrai sens de la découverte, au travers des ténèbres, de la toute-présence de l'autre, — la procession aux flambeaux, fête d'enfants déchaînés comme ils le sont, une fois l'an, au village, les deux soirs de la fête votive, conscience grave de la nuit ensemble, magnificence de la nuit enveloppante telle une Vierge au manteau et où les présences se découvrent l'une l'autre dans la fantasmagorie de la lumière des cierges. Scandée de ces cantiques pauvrets, où l'*Ave Maria* atteint l'extrême de

l'obstination, de la lassitude, de la recréation et de l'espérance, elle déroule dans la nuit ses anneaux serpentins, au long des allées du domaine de la Grotte, pour venir, tout le tour déployé, se ramasser dans un grouillement ouvert au sublime, entre les bras pierreux des montées du Rosaire. La puissance de chant monte, à mesure que la foule processionnelle se fait une. Une pour se taire quelques instants, comme jamais ne se tait une foule ; une pour chanter, dans un latin qu'elle entend mal, le Credo de sa plénitude. Ainsi la Foi sublime de cette humanité, en sa nuit (1). La procession du jour est celle de la lumière, de la force, de la puissance guérisseuse : procession du Saint Sacrement, elle n'est que d'hommes, des pèlerins et de ces brancardiers de Lourdes, qui vivent, aux heures de Lourdes, leur héroïcité inlassée. Les chants y sont ceux de la liturgie du Saint Sacrement, graves, profonds, orants, pleins de ce pacte de la présence, qui va s'exprimer tout à l'heure, quand l'immense théorie mâle va escorter l'hostie divine en sa gloire solaire sur cette esplanade du Rosaire, l'autre lieu, avec la Grotte, des unanimités de Lourdes. Là des malades attendent, et pour que crée dans cette foule l'extrême tension de l'espérance, les invocations montent, extraordinairement ferventes, exigeantes, rauques de grâces et de ce qu'il adviendra, certaines. Moment où l'acte humain collectif monte à sa suprême puissance. Qui pourrait l'oublier, devant cette leçon de Lourdes, chaque jour manifestée?

Le culte de la Grotte est certainement plus complexe, plus originel aussi. D'évidence les cérémonies de Lourdes, même celle qui sont arrivées à la plus haute manifestation de la présence, n'ont de racines en l'âme pèlerine que parce que la Grotte est là, sans cesse visitable et nourricière. L'étroit espace fait les unanimités de la Grotte plus restreintes, moins épurées aussi, et plus totalement préhensives de l'entière réalité de Lourdes. Autre voie, et plus sûre, que le cérémoniel, pour atteindre à l'être. Dans la vie de la Grotte, au quotidien du pèlerin de Lourdes, il y a de nombreuses allées et venues : c'est là qu'il faut aller, pour vivre Lourdes. La foule, bien d'autres raisons moins conscientes, empêchent d'y rester longtemps ; on y revient. Aussi un va et vient perpétuel : ni procession, ni désordre, mais une foule naturellement consentante, humble, grave de la toute petite portion de sacré qu'ici elle pourra prendre. Ici il s'agit bien de droits ; il n'y a plus que des grâces. Celles des instruments les plus divers de la souffrance humaine qui

(1) On sait que la procession de la nuit part de la Grotte, pour venir se défaire en plein ciel.

pendent en ex-voto. Celles, non dites, mais jalousement gardées, d'avoir pu toucher, baiser, le rocher marqué des pieds sacrés, un peu plus loin, dans le progrès maintenant quasi rituel de cette foule qui reçoit les sacralités de Lourdes, de boire au robinet de l'eau jaillie de la terre, au temps même où la Vierge apparaissait à Bernadette. Ici le sacré est manifesté dans sa lisibilité la plus simple, la plus poignante aussi, cosmique et divin tout ensemble. Comment la liturgie, la célébration des offices ne compterait-elle pas en définitive moins à la Grotte — ou comme un arrière-fonds de pratique religieuse ordinaire — que les gestes millénaires du pèlerin, qui est venu, au travers de l'espace et du temps, toucher de ses mains, boire de ses lèvres, ces éléments de nature qu'a consacrés à Lourdes l'élection divine?



L'histoire de Lourdes est courte : un siècle. Et humainement embrouillée de passions, de craintes, d'impératifs apologétiques, de refus, d'imageries douceâtres. A peine entre-t-elle aujourd'hui dans sa phase critique avec la quête religieusement sans merci, droite, courageuse, de l'abbé Laurentin, l' « ordonnateur du dossier », ce qu'il a voulu se faire, dans une attitude d' « homme de pont », entre la théologie qu'il enseigne et l'histoire exhaustive de Lourdes qu'il se prépare à écrire, en apurant le document (1). Effort nécessaire, et qui vient à l'heure de la méditation centenaire, mais dont il ne faut pas attendre plus qu'il ne peut donner. Une histoire « vraie » de Lourdes ne saurait donner plus que l' « approche », la plus serrée possible, du fait des apparitions, et l'analyse de la création collective en son acceptation et son imposition tout ensemble de la présence surnaturelle. Aucune vérité qui prouve, au partir de l'histoire, donc pas d'apologétique possible ; mais la conscience progressivement éclairée de la « manifestation », au travers de l'humain, rien que l'humain, tout l'humain. De nature, et par service, l'histoire est dans le temps ; elle ne saurait en sortir. Ce qui ne peut diminuer sa nécessité ; mais au contraire la faire justice humaine, et conscience, du sacré.

Une apologétique trop bien — c'est-à-dire hâtivement — pensante, tendrait naturellement, pour magnifier à Lourdes la présence surnaturelle, à schématiser l'histoire, pour la

(1) R. Laurentin, *Lourdes. Dossier des documents authentiques.* T. I. Au temps des seize premières apparitions. 11 février-3 avril 1858. Paris, Lethielleux, 1957, 331...

rendre affectivement, benoîtement pieuse, en même temps que le plus possible raisonnable. Ainsi les hommes s'obnubilent de leur représentation de Dieu, craintifs de s'ouvrir aux voies de Dieu, ou inquiets de le devoir faire. A la vérité, une histoire révérente du sacré n'a d'autre besoin que la quête inlassée du donné, sa mise en ordre, sa place en une conscience humaine ouverte à la présence et à la manifestation divines, sans autre préalable mental ni passionnel.

La méthode de cette histoire, elle est ascétiquement simple, autant que difficile à tenir, par rapport à nos habitudes infantilement anthropomorphiques. On peut tenter ici d'en ébaucher les perspectives, cherchant le brut, avec une touche d'accent à ne marquer que le plus brut, ce que l'affectivité commune classe normalement comme le pire. Cette histoire se définit au moins en deux séries de faits, que l'on peut parallèlement situer.

D'une part la visionnaire et sa vision. Bernadette est une enfant, et une enfant retardée. A quatorze ans, elle en paraît douze, petite, d'un mètre quarante à peine ; et malade : elle souffre d'asthme. Tous les stigmates d'une vie anormale, donc suspecte. Cet asthme en particulier, si révélateur d'inhibitions psychiques, qui font un petit être crocheté sur son secret vital, ou miséreux d'une impuissance à vivre, avide d'autres compensations. Retardée elle l'est — encore qu'il ne faille pas apprécier ces traits avec les superstitions d'aujourd'hui — au point d'apprendre mal son catéchisme. Les sœurs le lui reprochent, tête sans facilité ; l'enfant n'a pas encore fait sa première communion. Et la première apparition a lieu, curieusement, le lendemain du jour où Mgr l'évêque de Tarbes a administré aux enfants de Lourdes le sacrement de confirmation ; l'année d'autre part est une année jubilaire, promulguée à peine un mois auparavant dans le diocèse de Tarbes. Ainsi toute une atmosphère de sacralité éparse, locale, où baigne cette enfant retardée. Pire encore, dans un collectif débilité par des années de mauvaises récoltes, la famine récente de 1856-57, elle appartient à une famille anormalement pauvre, et tarée, du moins suspecte socialement. Le père a été en prison, inculpé dans une affaire de vols de sacs de farine — c'est à coup sûr un travailleur intermittent ; la mère, d'une ivrognerie notoire. Et les enfants de la misère, nombreux : Bernadette, dans cette famille qui habite l'un des plus misérables bouges de ce chef-lieu pauvre qu'est Lourdes, est l'aînée de six enfants vivants au moment des apparitions, et, avec sa sœur Toinette, les deux seules filles contre quatre garçons, dont l'un Jean, d'un peu plus d'une année son cadet. Aussi a-t-elle été « louée », bouche de moins

à nourrir, chez sa mère nourrice ; pour y garder les bêtes, mais ces bêtes — prise par son dialogue intérieur? — elle les a laissé aller dévaster le pré du voisin. Faute grave dans un monde paysan pauvre, et qui vit d'une herbe rare : elle ne pardonne pas. Bernadette a été renvoyée : elle est rentrée à Lourdes, depuis un mois à peine, au moment des apparitions. Manifestement, elle ne mange pas à sa faim, puisqu'elle est partie avec d'autres enfants, dont sa sœur Toinette, faire du bois du côté de Massabielle, et surtout trouver de vieux os, que l'on vendra pour acheter soit du pain, soit quelques sardines. Que de raisons humaines, trop, pourrait-on successivement invoquer pour établir le naturel de la création surnaturelle, même au frêle support de cette enfant souffreteuse, possiblement dégénérée, et mue d'on ne sait quelle force profonde à compenser religieusement une grande misère de vie sociale !

Les apparitions, pour ce qui regarde la visionnaire, comptent surtout quant à la première, et quant à leur ligne d'ensemble, Bernadette en elles. Moment de la découverte, de l'élection et de la rencontre, cette fin de matinée du 11 février 1858 : c'est un Jeudi, et dans les jours gras. Le « dossier » ne rapporte pas la température qu'il a fait ce matin-là : dans les pays pyrénéens, en cette saison d'hiver, les matinées sont rudes. Vers midi, une autre lumière survient. Partie avec ses deux compagnes, pour ramasser bois et os, du côté de ce communal lourdais où l'on garde les porcs, Bernadette devrait traverser l'eau, entraînée par la quête. Devant l'obstacle, elle hésite : est-ce l'asthme, ou craint-elle l'eau? Ses compagnes ont déjà franchi l'obstacle. Elle chercherait volontiers une autre voie. Sans doute commence-t-elle à se déchausser : c'est le moment du « bruissement bien fort dans la haie, au-dessus de la grotte de Massabielle ». La haie frémissante ; derrière elle, « quelque chose de blanc ». Quelque chose que le parler fruste de l'enfant, ou son instinct secret, son besoin possessif désigneront tout au long des témoignages, et dès le commencement, par le démonstratif gascon, *Aquero*. Vocable qu'une traduction erronée affadit trompeusement. *Aquero*, dans le parler gascon où nous avons grandi, c'est de toute évidence le démonstratif, qui se complète par le nom commun : *aquero mainado* (cette enfant) : ou bien *aquero henno* (cette femme). Disant *aquero* seulement, Bernadette ne choisit pas ; plus exactement elle a trouvé l'interlocutrice de son âge, au moment même où ses camarades refusent de l'aider à passer l'eau et de la prendre sur leur dos. Pour Bernadette, à l'encontre de la pression collective qui a besoin d'une dame — l'analyse de l'abbé Laurentin est là-dessus magistrale — ce quelque

chose de blanc ressemblait à une petite fille. On comprend que, gardienne de la fraîcheur de l'apparition en elle, Bernadette n'ait désormais plus parlé que d'*Aquero*. Le sourire de l'apparition est-il de la première ou de la troisième manifestation? Ce qui est sûr, dans le brut des premiers témoignages, c'est la concentration aiguë de l'enfant, qui fixe le « quelque chose de blanc »; le geste religieux d'agenouillement ; la disparition subite de ce qu'elle a vu. Non moins sûr aussi qu'elle sait au même moment ce que font ses camarades : elles dansaient de l'autre côté du canal. Emplie de la présence, Bernarde, l'apparition évanouie, a le geste naturel, mais de combien d'interprétations possibles, de demander à ses compagnes si elles ont vu quelque chose. Elles n'ont rien vu. Le dialogue patois rapporté par Toinette, la sœur cadette de Bernarde, a la sécheresse, et la sûreté, des enfants paysans de ces pays, où l'on parle peu. La réponse jaillit : « Non. Et toi, qu'as-tu vu? » — « *Labets a re.* Alors rien. » Bernarde se referme sur son secret, pas pour longtemps d'ailleurs.

Dans la survenue soudaine, l'attitude de Bernadette a été naturellement religieuse : se mettre à genoux, et dire son chapelet. Le chapelet fini, l'apparition a disparu. Ce n'est que plus tard, semble-t-il, que l'enquête lui fera reconnaître, dans la forme de l'apparition, l'une des statues de la Vierge devant lesquelles elle priait à l'église de Lourdes. Au-delà de ce dernier point, contestable, il demeure évident que les réflexes de l'enfant, devant la manifestation surnaturelle, sont ceux de la sûreté d'une éducation religieuse traditionnelle, avec la pratique du chapelet, tout à la fois exorcisme, salutation, langage de la communication. Rien d'autre, hormis l'extraordinaire de ce qui va suivre. Le Dimanche suivant, seconde apparition ; le Jeudi d'après, soit, à une semaine de la première, la troisième. Ce jour-là la vision parlera pour la première fois et demandera que, quinze jours durant, Bernadette vienne à la grotte. L'enfant vivra scrupuleusement la promesse, en cette quinzaine où se fait la consécration de Lourdes. Quinze matins de marche à la Grotte et d'extases, où presque chaque jour l'apparition sera fidèle à la rencontre ; seuls, les cinquième et neuvième jours, le rocher de Massabielle ne s'éclairera pas de la présence. Après la quinzaine sacrée, nouveau retour de Bernadette à la grotte le 25 mars en la fête de l'Annonciation. C'est la dernière des apparitions du printemps de Lourdes : ce jour-là, la vision répondra à l'insistance de Bernadette, en qui passe l'anxiété, la curiosité, la malignité aussi peut-être, d'un collectif avide de savoir qui est la mystérieuse visiteuse, réelle, puisque tant de fois elle a été présente à la rencontre : « *Que soy era*

Immaculada Councepcion » ; ce que Bernadette aura tant de mal à entendre ; même dits en gascon, les mots n'ont point de sens pour elle. Garder en sa tête la parole sacrée, elle la répètera obstinément tout le long du chemin, hâtive de l'aller porter au curé de Lourdes, qui la traitera de menteuse, pour s'enfermer tout de suite après, bouleversé.

Quel prodige à la vérité que cette composition, orchestrée comme un rite, par une enfant retardée. Si, à chaque moment, ou presque, l'on peut butter sur l'explication naturelle, voire la tentation de l'artifice ou de l'invraisemblable, la série impose surnaturel, le vrai au-delà du vraisemblable, l'art d'une puissance autre. Justement cette force irrésistible qui conduisait Bernadette à la Grotte, et l'y ramenait pour que l'apparition paraisse. D'être mue par elle, l'enfant vivait l'extase et la joie, et un inflexible courage de la présence.

Autre aspect des commencements de Lourdes : l'évidente création collective. Dès le retour de Bernadette au monde, la première apparition reçue. La bouche enfantine ne peut longtemps garder l'intense remuement qui a ébloui tout l'être, ou bien dans lequel l'être s'est libéré en l'acceptation de sa puissance. Avant que l'apparition n'ait prononcé une parole, un dialogue avec le collectif s'est établi. Sur le chemin du retour, les compagnes ont voulu savoir : Bernadette ne parlera que lorsqu'elle sera seule avec sa sœur, avec un besoin, enfantin, ou plus complexement féminin, du secret. Tout de suite donc, la vision est offerte au cercle de famille. Toinette a juré de ne rien dire. A peine arrivée, elle parle. Et la mère battra ces têtes folles, avec le baton à battre les les couvertures. Rien de meilleur pour que la vision entre, ou que l'enfant n'y trouve force de se raconter dans le monde. Il y a un mélange, humain, d'intériorité secrète et de spectaculaire dans les premiers pas de retour au monde de cette adolescente marquée. L'éphéméride est d'une netteté éclatante : le vendredi au matin, après la bastonnade du soir, c'est Toinette, la bavarde, qui veut aller à la Grotte, voir, ou être favorisée elle aussi. L'après-midi, à l'école, Bernadette raconte. Le lendemain soir, Samedi, dans la pénombre, elle ira dire au confesseur : « J'ai vu quelque chose de blanc, ayant la forme d'une dame. » Des compagnes du miracle à la famille ; de la famille à l'école ; de l'école à l'église, et dans le secret de la confession, l'enfant livre et garde, tout en faisant sa vision. Ou la vision est faite en elle.

Pourquoi ne pas marquer ces autres coïncidences, qui sont du donné de Lourdes? Pour la seconde apparition, celle du dimanche gras, c'est une troupe de compagnes de Bernadette qui vient avec elle à la Grotte, sûrement pour avoir vu comme

elle. Mais avec quelle précaution, naturelle à la vérité, dans un collectif habitué au démoniaque et au merveilleux : deux d'entre elles sont allées prendre à l'église une fiole d'eau bénite : c'est leur arme pour la rencontre. Ce jour-là l'apparition disparut, au moment même où Bernadette allait lui demander si elle était là de la part de Dieu ou de la part du Diable. Dialogue du collectif évidemment ; comme cet autre trait, trop peu souligné : la vision parlera pour la première fois quand Mme Millet est là, cette femme avide comme une enfant, généreuse, possessive, et sans doute peu stable. Et quelle recherche, si peu populaire, dans le choix des premiers mots d'*Aquero*, que l'on a voulu faire écrire, et qui préfère parler gascon : « Voulez-vous avoir la grâce de venir ici pendant quinze jours? » Cette *gracia* est parler noble, d'une distinction, à l'époque, encore accusée dans le commerce social entre homme et femme. Autre trait de la pression du collectif, sur la vie, par Bernadette, de ses apparitions, ce que l'abbé Laurentin appelle très sûrement « traumatisme psychologique », et qui est la rebuffade du curé Peyramale à cette enfant qui vient lui demander, d'ordre de l'apparition, une procession à la Grotte. Quelle audace d'autre sorte en cet être adolescent, devant le curé sûr de soi, des règles de l'Église, voire de sa raison. La réaction violente du curé bloquera la visionnaire : la Vierge ne parlera plus de procession. Quelle que soit la nature de ce qui parle au travers d'elle, Bernadette entend. Comme entendent les masses alentour. L'apparition n'exige plus la procession, mais la procession, elle se fait dans l'extraordinaire poussée populaire de curiosité, d'attente, de ferveur, de nourriture d'autre chose que l'habituel. La poussée devient processionnelle, marche à la grotte, avec ou sans Bernadette. Et dans ce rite spontané, la contamination collective : d'où l'importance dans l'histoire des apparitions des jours de marché, à Lourdes. Surtout l'imposition quantitative du lieu sacré, par les masses qui s'y pressent et qui, on ne sait comme, s'y agglomèrent. Étonnante, la ruée dans la circulation de l'annonce : nous partons de trois enfants, entre lesquels l'élue, le 11 février 1858 ; douze jours après — c'est la septième apparition — cinq cents personnes environ, des femmes et des enfants, petites et pauvres gens de Lourdes. Tout le pays environnant, Tarbes, accourent : pour le 4 mars, fin et couronnement de la quinzaine sacrée, jour de marché à Lourdes, nous sommes à vingt mille personnes. Que ne pourrait, dans son besoin de la manifestation divine, cette foule paysanne, qui venait, dit-on, d'être récemment remuée par la crainte d'un tremblement de terre? Contre les autorités, malgré la réserve de l'Église, elle impose

son culte. Et selon les formes éternelles. La ruée s'ordonne en rite, sans prêtres, ou quelques prêtres perdus dans le troupeau humain en quête de Dieu. Un prodigieux drame de présence sacrée se compose, où la foule, silencieuse, sans questions, répète les gestes de l'enfant visionnaire, dans son acceptation extatique des volontés d'*Aquero*. Naturellement, l'enfant est appelée la sainte, et quand elle ne va pas à la grotte, la foule se rue dans sa pauvre maison, pour la toucher, la questionner, savoir. Admirable, la résistance de cette enfant aux tentations immédiates, et cependant portée — c'est l'ordre — par les besoins impérieux de l'âme profonde. A son corps défendant, on la fait thaumaturge. N'a-t-elle pas d'ailleurs, éclairée par sa vision, libéré la source miraculeuse, qui doit devenir guérisseuse, fait manger de l'herbe à ces paysans qui vivent encore les vertus des simples de la montagne?

Ainsi peut cheminer l'analyse des commencements de Lourdes. Chaque chose est naturelle et l'ensemble ne l'est plus. Ou du moins hors de la mesure où nature et raison s'épuisent à expliquer. L'histoire impose ainsi un donné de l'extraordinaire. Il faudrait, dans une acceptation totale et dans une épreuve de tout ce que peut l'histoire, prolonger les séries de la vision individuelle et de la création collective dans l'entière épaisseur du siècle aujourd'hui accompli. On y constaterait que tous les pour et tous les contre y peuvent trouver leur justification, que les explications se superposent, chacune partiellement valable. Tant de temps, et surtout tant d'hommes — les « foules de Lourdes » — ont fait au même lieu, la place du sacré. Ce qui dépasse l'histoire, mais qu'il faut, pour établir, toute l'histoire, voire la plus critique. Après un siècle d'histoire, inutiles les apologétiques de Lourdes : ou chacune valable, comme lambeau d'une conscience multiple de Lourdes dans la société contemporaine, française et d'Occident.

Dans l'analyse du sacré de Lourdes, l'histoire ne vaut pas seulement par la masse ni la minutie inquiète du détail ; elle cerne le sacré dans d'étranges coïncidences. Au sommet de la révélation de Lourdes, il y a l'identité de la mystérieuse présence. La Vierge certes, et Notre-Dame, mais qui s'est dite, en dialecte lourdais, l'Immaculée Conception. C'est-à-dire l'objet de cet immense culte, qui depuis tant de siècles anime la Péninsule ibérique, et revient, après les remuements révolutionnaires, sur la France comme une instance de religion, voire de jouvence. Le piémont pyrénéen, Lourdes, reçoivent au travers la chaîne, les images, l'écho des besoins de l'âme religieuse méditerranéenne et espagnole. Quelle sûreté, par ailleurs, dans la sacralité des dates — ces dates de l'histoire qui

signifient toujours au-delà d'elles-mêmes. A Paris, l'automne après les Trois Glorieuses, une fille de la Charité lit en lettres d'or autour du cadre un peu ovale qui entoure la Vierge de son apparition : « O Marie conçue sans péché, priez pour nous, qui avons recours à vous. » Le 8 décembre 1854, consacrant la pression de ferveur populaire et les requêtes renouvelées de la très grande majorité de l'épiscopat d'Occident, des évêques de France en particulier, Pie IX promulgue *Ineffabilis Deus* et le dogme de l'Immaculée Conception de la Vierge. Un peu plus de trois ans après, à Lourdes, la manifestation de la présence. Confirmation divine de l'enseignement du magistère, ou langage des profondeurs d'un immense collectif attaché à parfaire, à manifester les images de son culte virginal, — l'histoire encore s'arrête, mais les coïncidences sont là. Jusqu'à nous permettre d'entendre l'étrange et ordinaire comportement des autorités devant les racontars de cette enfant obstinée et le déferlement des masses. « Ils » ont nié Lourdes, au nom de l'ordre, parfois au nom de la raison. Unanimes en somme ou du même bord humain, le maréchal des logis de gendarmerie qui harangue la foule, à la fin de la septième apparition, et qui prononce de toute sa sagesse d'uniforme : « Ce n'est pas au XIX[e] siècle qu'on se laisse entraîner dans une telle croyance », et le garde des sceaux qui, le 10 mars, écrit au procureur général de Pau : « Quoiqu'il en soit, il ne faut rien négliger pour arrêter des démonstrations qui pourraient dégénérer en scandale et compromettre la tranquillité publique aussi bien que la dignité de la religion » (1). Tout est dit en un mot : l'ordre. Et selon l'aphorisme du maréchal de gendarmerie — une grande figure de l'autorité en cette crise : « Le désordre fait au nom de Dieu n'en est pas moins du désordre intolérable » (2). Dieu mis au pas par les gendarmes. A quoi le collectif, plus puissant de Dieu, semble-t-il, répond par son imposition sacrée. Ainsi le besoin panique de la masse humaine, son appel vital et sa marche à l'extraordinaire manifesté seront les plus forts. Dans les documents du dossier de Lourdes, on lit ce trait de mentalité qui dit tout : passé à l'ennemi, c'est-à-dire au désordre, le rédacteur en chef du *Mémorial* de Pau, un homme que sa « position sociale » et sa « fortune auraient dû... mettre à l'abri de l'erreur » s'étonne une écriture de procureur conforme. Contre Lourdes donc, le régime, et avec lui, une bourgeoisie rationaliste, suffisante de ses lumières, de ses intérêts, de sa position gardée par un Bonaparte. Les simples

(1) R. LAURENTIN, *Lourdes*, p. 235.
(2) *Id., ibid.*, p. 63.

gagneront, en leur quête de la Vierge présente, leur faim poignante de sacré. Si leur vie est difficile, au moins cela, qui leur est essentiel. Rien de plus saisissant, au-delà de toutes les dialectiques, que ce foisonnement miraculeux dans le collectif des humbles de France, à mesure que se durcit l'ordre bourgeois et toutes ses raisons satisfaites. La Salette, après la chapelle de la rue du Bac ; Pontmain, après Lourdes. A l'arrière-plan de l'histoire, ces manifestations du sacré, si révélatrices cependant d'un contre-courant dans l'épaisseur du collectif, surtout dans la société des humbles, pour que, lorsque les têtes nient, les intelligences expliquent, la société des lumières se stratifie dans une desséchante intelligibilité, le peuple garde les voies de sa création tumultuaire, ses droites approches de Dieu. En même temps qu'il équilibre l'inconscience sereine de la société bourgeoise d'une présence manifeste du sacré.

Dernier mouvement de l'histoire, nous rendre plus évident le mystère, le caractère unique de Lourdes, et cette vérité du sacré d'avoir besoin d'un lieu pour se donner aux hommes. Un lieu et une histoire ensemble qui accomplissent un certain ordre. Dans la série des apparitions miraculeuses qui éclairent la France des années 30 à 50 du XIX[e] siècle, Lourdes est de loin le lieu du plus grand culte. Bien au-delà de La Salette, qui l'a précédé de douze ans. De même, alentour de Lourdes, dans cette terre pyrénéenne, un culte marial a cherché ses sanctuaires. Ce sont les « satellites » dénombrés par Huysmans, neuf au moins, et qui tous ont connu, sinon régulièrement, du moins certains jours de l'an, la venue des pèlerinages (1). Ces comparaisons de « formes » sociales portent tout de suite enseignement. D'une part, Lourdes s'inscrit dans une instance religieuse du collectif français, d'après la Révolution, dans les transes d'établissement d'un ordre bourgeois solide et éternellement démocratique. D'autre part, d'assez nombreuses « répétitions » préparaient Lourdes ; les masses de cette montagne pyrénéenne, au travers de leurs sanctuaires successifs, cherchaient le « lieu » neuf, précis, de leur dévotion généreuse et nécessaire à l'Immaculée. Comment penser que la rencontre de ces deux mouvements explique Lourdes? En fait, plus Lourdes s'explique, plus son succès devient d'une perfection unique. Ainsi en va-t-il de méditer sur la chose en place : plus on fait le tour, plus elle s'impose dans tous les aspects de la présence. L'histoire, en tous sens retournée,

(1) L'analyse de J. K. HUYSMANS, *Les Foules de Lourdes*, p. 10 sqq., fermement posée, mais happée dans le dialogue entre Huysmans et Lourdes, à l'article de son propre salut.

pose la sacralité de Lourdes aussi puissamment que les assiettes rocheuses de la grotte de Massabielle.

***

Une sociologie du sacré doit s'ouvrir à l'être des choses. Autant dire que l'autre démarche, toute profane, qui a besoin de comprendre le « succès » de Lourdes ne peut qu'atteindre aussi, si elle veut tout prendre, le secret en son mystère.

D'évidence, il y a à Lourdes une imposition cosmique. Beaucoup mieux qu'une scénographie. Les hommes ont à peine touché au site ; et d'une vertu singulière, faisant laid, ils ont été discrets. En définitive, pour recevoir les foules et la ruée humaine, des travaux gigantesques peut-être, mais qui laissent intact le cadre de nature : ils s'élèvent, ou ils s'enterrent. Dans la seconde moitié du XIXe siècle, l'intrusion dominatrice de l'homme dans la montagne était encore balbutiante. Ainsi Lourdes témoigne d'un respect religieux pour la montagne. Cette montagne en laquelle va se faire la sacralité du culte, et qui en demeure, dans sa gravité d'éternel, le sublimant témoignage. Géographiquement, Lourdes est l'entrée de la haute vallée pyrénéenne, l'accès des massifs puissants et, pour les pays qui en dépendent, nimbés de fascinations et de légendes. Porte des monts et de cette chaîne proche, souvent dans l'imagination collective, muraille. Ici, comme un palier entre les hauts et la plaine ; pour ceux qui montent, même sans s'en apercevoir, la présence déjà de la montagne. Dans l'une de ces assises de la montagne, — il faudrait selon la puissance de l'imagination collective, écrire : dans la montagne, — la Grotte sacrée. La Grotte y porte tout le poids de la montagne — toujours montagne, même quand elle s'est muée en églises. Mais ce qui poigne le plus la certitude cosmique, dans la réalité de Lourdes, c'est l'ensemble : montagne, grotte, gave. Terre et eau, le rapport est essentiel, et posé dans une vitalité frémissante, celle de la terre ouverte, celle de l'eau qui court. Le gave quasi jouxte la grotte, sans la baigner ; son eau coule, inlassée, aux vibrations infinies, dans le dos des pèlerins qui prient. Elle ne saurait les détourner — la Grotte est sur la rive gauche du gave ; leurs positions respectives telles qu'il n'y a pas décentration mais au contraire approfondissement subconscient des rythmes vitaux par ces flux d'eau rapide, qui descendent de la montagne close jusqu'à l'océan assez proche pour atteindre ces lieux de ses pulsions immenses. Et quelle extraordinaire sûreté que cette eau vive offerte intacte : la rive d'en face n'encaisse pas, au contraire, elle dégage le ciel, indispensable en cet équilibre ;

aucun pont aussi ne franchit l'eau. Qui donc a su qu'il fallait garder là inviolé ce torrent de montagne? Il n'est pas jusqu'aux prairies, de vert humide, animal et spirituel tout ensemble, qui de l'autre côté de l'eau ne soient indispensables. Dans cet endroit, où passent, hommes et eau, sur les deux rives, de telles intensités d'ondes mouvantes, il y a un prodigieux équilibre en place, de terre, d'eau et de ciel : c'est une évidence du sacré.

L'autre éclate du culte même. En sa naissance d'abord. L'apparition sacrée se manifeste dans une grotte : si celle-ci était mal connue ou peu explorée — à la mi-XIXe siècle la spéléologie encore se cherchait — l'apparition en montre elle-même à Bernadette la profondeur. Chaque disparition lente, progressive, découvre les profondeurs de l'excavation, d'autant plus imaginativement profonde qu'elle supporte un aplomb montagneux assez raide. Alentour, il doit y avoir d'autres grottes : à preuve le nom, si expressif, de la hauteur où monte, dans les rites de Lourdes, le chemin de la croix — on la dit des Espelugues. Mais la grotte de la vision a, de toute évidence, une position cosmique singulière, au bord du gave. Contre les extravagances de Bernadette, ses compagnes moqueuses, sinon jalouses, appellent le lieu des apparitions, la *tuto*. Dans le langage direct du paysan chasseur, la *tuto*, c'est le repaire de la bête traquée, mais aussi le lieu de sa sûreté. Bernadette, elle, dira toujours « grotte ». D'où tenait-elle le mot? De l'Apparition? Du moins l'enfant, que la foule, affamée de guérir et de sacré, assaille, répète-t-elle, d'une inflexible sûreté : « Allez à la Grotte, lavez-vous, priez. » Lourdes est fait de ce culte de la Grotte. Culte chtonique et qui s'analyse, dans l'histoire des apparitions, avec une netteté magnifique. A la neuvième apparition, la vision extatique devant la caverne de la grotte se développe en deux actes complémentaires : d'une part, la purification à l'eau de la source neuve, jaillissant des entrailles de la terre : « Allez boire à la fontaine et vous y laver »; d'autre part, manger, comme paître, de l'herbe. « Mangez de l'herbe qui est là. » Dans la dramatique du dialogue entre l'enfant en extase et la vision, la foule alentour verra Bernadette monter lentement à l'apparition, c'est-à-dire à la grotte, en marchant à genoux et en baisant la terre ; docilement, elle l'imitera. Autant de traits où se parfait un culte de la Terre-mère, avec la grotte, lieu de sûreté, l'eau régénératrice et guérisseuse, les fruits de la terre, et celui de tous le plus simple, le plus commun aussi, l'herbe, ce cresson sauvage, salade des pauvres. Que l'on ajoute, dans la poussée aux profondeurs recréantes, l'autre aspect, complémentaire, celui de la lumière : il est inscrit dans l'équilibre sacré de

Lourdes. Par la manifestation surnaturelle : dans la quinzaine sacrée en effet, les apparitions avaient lieu tôt le matin, aux premières heures du jour. Par l'intuition ordonnatrice : le cierge, le feu du cierge, sont la prière physique de Lourdes. Cycle du Feu et de l'Eau qu'Huysmans empoigne ainsi : « Il semble que Lourdes puisse se résumer en cette phrase : Ce qu'on demande ici par le Feu, on l'obtient par l'Eau » (1). C'est le substrat des participations élémentaires, la vérité, païenne si l'on veut, éternelle, de Lourdes.

Mais en une imposition chrétienne d'un drame de l'homme. La Terre-mère ici, elle s'est faite Notre-Dame. Et une manifestation précise de Notre-Dame, la Vierge Immaculée. Que l'on n'atteigne pas à la vertu du retour originel par les voies autres que celles du retour à la mère, tout Lourdes, le non-dit de Lourdes surtout, sont là pour l'attester. Mais ce qui règne à Lourdes par la manifestation sacrée, c'est le plus prodigieux effort d'une humanité orante, pour reculer les bornes du péché originel. Qu'au moins la mère de Dieu soit intacte. Ainsi n'a-t-elle plus besoin, dans la création religieuse, d'être la Mère, mais la Vierge Immaculée. *Ab omni originalis culpæ labe præservata immunis*, enseigne *Ineffabilis Deus*. Au besoin de l'âme populaire ces choses-là, essentielles à vivre, se disent en formes, en couleurs surtout, voire en paroles. La vision de Lourdes n'a dit qu'au dernier jour qui elle était ; mais la représentation est parlante, du langage des profondeurs, que s'en est faite la ferveur populaire. Elle exprime la Mère qui retrouve sa racine éternelle de Vierge sans tâche, qui est cette Vierge sans tâche, en blanc et bleu, des roses jaunes sur ses pieds et dans des formes qui sont celles de la sérénité souveraine, une conque ovoïde, le cercle, couronne d'étoiles (2). Sous ses pieds, plus n'est besoin du croissant lunaire. Aucune suggestion à Lourdes du thème apocalyptique de la femme victorieuse du dragon. Lourdes est la victoire faite. C'est-à-dire un acte abouti, un équilibre dans le règne. Ou bien, à l'échelle humaine, un exemple, et comme une promesse qu'un jour la condition humaine sera dépassée. Pour l'écrire avec la puissance des vocables de la religion populaire italienne, à la Salette, l'*Addolorata*, la Mère des Douleurs ; à Lourdes, l'*Immacolata*. La différence est grande, comme les résultats. Lourdes, par sa réussite, est preuve d'un choix

(1) *Les Foules de Lourdes*, p. 49.

(2) Les lignes de la Vierge de Lourdes ont un sens de lecture profonde. Nous le profilons seulement. Mais tel compte rendu de presse, à propos de la consécration de la basilique souterraine, découvrait ces associations, quant aux lignes de la nouvelle église, où domine l'ovale, « la forme qui cerne le Christ en majesté et celle de l'emblème primitif des poissons. »

dans l'âme religieuse de notre temps. Pénitence certes est un mot de la révélation lourdaise, une exigence renouvelée. Mais cette spiritualité pénitentielle, trop souvent passive, expiatoire, voire résiduelle, est, au sanctuaire de l'Immaculée, puissamment équilibrée par la certitude d'une libération à temps, dans la paix et le règne, d'une sortie de l'humaine condition sans pour autant cesser d'être homme. Ici une humanité écrasée d'elle-même se régénère dans la certitude participante de l'Immaculée Conception. Le retour aux origines s'empreint à la vérité d'une matérialité paradisiaque (1). Ainsi Huysmans satisfait : Satan doit s'acharner à Lourdes, jusque dans les plus exécrables profanations. Lourdes est un lieu du combat des deux principes, comme l'esplanade de la grotte, l'endroit où Lourdes gardait ses pourceaux, les rochers de Massabielle, des nids à serpents, des cachettes pour la charnalité des couples. Pire encore, la pierre même de la Grotte, pierre de Vénus Astarté. Lieu donc du triomphe, où la Vierge écrase l'omnipotent malin? A Lourdes, la nature, la révélation enseignent et le combat et le triomphe, et la paix possible dans l'équilibre de l'unité. Ce qui, dans la vie religieuse, est la conscience de quelques-uns, est donné à Lourdes dans la sublime présence du sacré — thérapeutique et voie à tous offerte, de ceux qui se font pèlerins de Lourdes. Retour aux origines dans l'acceptation du péché originel, la mesure de la condition humaine, la manifestation du dépassement de cette condition, comme secret, vie, puissance de l'homme, comment l'âme fervente des masses n'aurait-elle pas consacré la sacralité de Lourdes, source de son espérance à vivre homme, quand la société alentour ne pouvait lui offrir, toutes lumières ardentes, que les leurres de la politique et l'implacable de l'économique?

Ces pages demeurent une « approche », à la mesure d'une analyse immanente. Par rapport à un donné transcendant, l'analyse ne cessera pas d'être une « approche ». Mais aller le plus avant dans l'approche qu'il est en nous de le pouvoir faire ; s'efforcer inlassablement de « mettre chaque chose en sa place », c'est magnifier notre commune condition. A la vérité, ce que contraint aujourd'hui, ou enseigne, Lourdes.

Alphonse Dupront.

(1) En mineur, à coup sûr, par rapport au « fait de Lourdes », cet enseignement du dernier communiqué de l'assemblée des cardinaux et évêques de France : « Le retour à Dieu, qui est l'essentiel du message de Lourdes, s'impose comme le remède nécessaire au mal profond de notre société. »

A Lourdes, avec Zola

En septembre 1891, Zola était dans les Pyrénées. Il se reposait. Il avait écrit cinq chapitres de *la Débâcle,* qui devait paraître l'année suivante. Il devait écrire ensuite *le Docteur Pascal,* pour achever en 1893 la série des *Rougon-Macquart.* On disait de toutes parts, autour de lui, que le naturalisme était mort et qu'il fallait trouver « autre chose ». Il pensait lui aussi qu'il fallait faire « autre chose », mais quoi? — Un jour, par simple curiosité, sans projet précis, en allant de Cauterets à Tarbes, il s'arrête à Lourdes. Il voit les malades et les pèlerins devant la grotte, les pèlerins répandus dans la ville, des foules et une ardeur de prières qu'il n'avait pas imaginées. Il est étonné, stupéfié. A son retour à Paris, il ne parle pas de sa découverte, par crainte des railleries ou des indiscrétions. Il n'en parle que l'année suivante et dit à Goncourt :

« ... *La vue de ces malades, de ces enfants mourants apportés devant la statue, de ces gens aplatis à terre dans le prosternement de la prière, la vue de cette ville de foi, née de l'hallucination de cette petite fille de quatorze ans, la vue de cette cité mystique en ce siècle de scepticisme, la vue de cette grotte, de ces défilés dans le paysage, de ces nuées de pèlerins de la Bretagne et de l'Anjou... ce spectacle m'a empoigné de telle sorte que, parti pour Tarbes, j'ai passé deux nuits entières à écrire sur Lourdes.* »

Il avait écrit une dizaine de pages, qui contiennent non seulement la première ébauche de *Lourdes,* mais l'idée de toute son œuvre à venir :

« Un roman sur Lourdes... *Un admirable sujet : montrer le besoin de surnaturel persistant chez l'homme, avec cette extraordinaire histoire de Bernadette Soubirous, la petite paysanne de douze ans, ayant la vision de la Vierge dans la grotte et produisant cet énorme mouvement d'humanité... les foules accourues, cent cinquante mille personnes par an, je crois... Retrouver, suivre, étudier et peindre ce duel incessant entre la science et le besoin de surnaturel...* »

Il se propose de montrer comment l'humanité, condamnée à la souffrance, déçue par la médecine qui n'est pas encore une science, s'abandonne plus que jamais à la foi des vieux âges :

« *Puisque la science ne guérit pas à coup sûr, on s'adresse à*

l'inconnu, à la légende, au miracle... Des savants, des médecins, renonçant à leur science inutile, ne croient plus que dans le secours de l'au-delà... Les foules accourent, croyantes, extasiées. La Vierge guérit, on vient à la Vierge, et avec quelle foi! Dans notre siècle qui doute et qui blague, le côté stupéfiant de ce mouvement... Des médecins nient les miracles, d'autres les affirment. Des guérisons sont enregistrées par milliers. »

Il a vu « *la foi évidente, touchante, extatique* » des malades ; il pense que « *des guérisons sont possibles dans certaines névroses* ». Il a vu une ville nouvelle, commerçante et riche, des hôtels, des magasins d'objets de piété, « *une affaire qui a réussi.* » Et tout cela est arrivé « *parce qu'une fillette a vu la Vierge dans une crise nerveuse* ». Le sujet lui paraît splendide : les pèlerinages, les grandes foules, les processions, les défilés des malades, « *leur laideur navrante, tous les types abominables de la souffrance, transfigurés par l'espoir.* » On verra dans le roman une jeune fille « *névrosée* », des dévots et des incrédules, un médecin catholique, des prêtres, des évêques, des commerçants et des « *spéculateurs* », et surtout des foules, « *d'immenses foules* ».

« *Tout cela pauvre, laid, sale et triste; et le cri d'infinie détresse... Pour que cela existe, il faut que l'humanité soit encore bien ignorante, bien affamée et bien souffrante.* »

Saura-t-elle jamais vivre de la seule vérité? Sera-t-elle jamais suffisamment heureuse « *pour qu'elle ne soit pas tentée toujours de se rejeter dans l'ignorance, dans la consolation du surnaturel* »? « *L'espoir reste sans bornes dès que l'on croit au miracle.* » — Ce sont les derniers mots des notes de 1891.

En juillet 1892, Zola annonce aux journalistes son projet d'un roman sur « *Notre-Dame de Lourdes* ». Il fait savoir qu'il passera une huitaine de jours à Lourdes au moment du pèlerinage national et qu'il voyagera dans un train de pèlerins. Les trains du pèlerinage national partent de Paris le 18 août et s'arrêtent une journée à Poitiers. On annonce cinq guérisons miraculeuses au tombeau de sainte Radegonde. Renonçant à son premier projet, Zola part tout simplement par le Pyrénées-express. Il arrive à Lourdes le vendredi 19 août, va à la grotte et le lendemain commence à prendre des notes (1). D'abord à la gare, où il assiste à l'arrivée des trains. Des foules passent, pauvres et vêtues de noir. On couche sur un brancard une jeune fille qui paraît sans os et qu'on soutient

(1) Ces notes de Zola forment un manuscrit autographe de 242 pages. Ce manuscrit, conservé dans les archives de la famille Zola, jusqu'ici inédit et inconnu, sera publié très prochainement, avec notices et notes de R. Ternois, aux éditions Fasquelle. Nous en donnons quelques fragments.

« *ainsi qu'une loque* ». Un homme est tellement tordu et plié par la paralysie qu'on le descend du wagon « *la tête et les pieds en bas* ». On transporte sur une civière une jeune paysanne, mourante, toute blanche. Une petite fille s'avance péniblement sur ses béquilles. Sept ou huit brancardiers s'efforcent de faire passer un gros homme par une portière trop étroite. Une malade, qui n'est plus qu'un squelette, pousse des cris d'enfant. Ceux qui se traînent et ceux qu'on porte s'en vont en un « *défilé affreux* ».

L'après-midi, Zola va à la grotte. Une foule immense prie et chante, les bras en croix, fervente et extasiée. Des hommes et des femmes sont à genoux. Un prêtre, en chaire, répète les exhortations : « *Priez et demandez la guérison.* » Des cordes tendues limitent l'espace réservé aux malades ; les uns sont assis, les autres étendus sur des brancards, « *blafards et inertes.* » Zola remarque « *une petite hydrocéphale, avec sa capeline bleue ornée de dentelles, dans un petit lit joliment arrangé... une femme à la figure mangée, avec deux yeux rouges, deux trous sanglants qui pleurent... une poitrinaire très laide, blême, criant : « Je suis guérie », et son expression de béatitude profonde.* » Des malades se dressent brusquement et vont s'agenouiller devant la Vierge pour une action de grâces.

« *Une jeune fille se lève, va remercier la Vierge, ses béquilles à la main et se rend au bureau des constatations. Une autre, paralytique, s'est levée violemment, a marché, puis a prié longtemps. On parle couramment des miracles dans la foule. L'exhortation au miracle, le père qui criait au paralytique : « Marchez! Marchez! » en vociférant. Et le paralytique, sans béquilles, essayant, ne pouvant pas, retombant. La suggestion forcenée... On annonce les miracles, la foi redouble, le prêtre les excite toujours... On chante le* Magnificat, *le* Laudate, *l'*Ave Maria. *« Encore un miracle! » dit-on dans la foule. On aperçoit une béquille en l'air qui va vers la grotte... Le petit enfant porté dans les bras de sa nourrice, très bien mise, l'enfant tout en blanc, la mère suivant et l'enfant mourant.* »

Les prières et les chants continuent dans une fièvre croissante. A quatre heures passe la procession du Saint Sacrement. Zola regarde le suisse superbe dans son costume bleu et argent, la croix, les bannières des pèlerinages, « *le flot* » des prêtres en surplis ou en chasubles, le prêtre qui porte le Saint Sacrement sous un dais et dans la fumée de l'encens, et les pèlerins qui suivent en chantant. Cette procession lui paraît d'une « *tristesse affreuse* ». « *Les figures sont laides, plates, communes. Pas une haute et fière. Les pères seuls, avec leur barbe, ont du caractère. L'odeur de sueur, d'haleines gâtées, de misère et de saleté, est écœurante.* » Mais il ressent la puis-

sance des « *incantations* » : dans « *l'obsession de ces chants, toujours les mêmes, continuels, qu'on emporte, qui vous bercent, qu'on entend la nuit* », dans cette « *exaltation nerveuse* » de trois jours, des guérisons sont possibles ; « *cela ne peut se faire ailleurs.* » — Une pluie d'orage s'abat brusquement, la foule se disperse.

A la fin de l'après-midi, conduit par un prêtre toulousain, l'abbé de Guillebert des Essars, aumônier du cercle catholique d'ouvriers de Saint-Cyprien, Zola va à l'hôpital de Notre-Dame des Douleurs, qui est réservé aux femmes. Il voit des salles mal éclairées et mal aérées, des lits trop serrés, une installation sommaire. Il remarque en passant quelques malades : « *La femme qui ne veut pas avoir été guérie de crises d'hystérie; celle qui a été guérie d'une maladie, mais à qui il en reste deux ou trois autres; celle qui avait une carie de la moelle épinière et qui a marché.* » Il s'arrête quelques instants près du lit d'une jeune fille d'Issy ; elle a seize ans, de beaux yeux, la voix douce et faible ; les médecins lui ont affirmé qu'elle était guérie d'une affection tuberculeuse ; « *elle n'a même pas été baignée, la guérison s'est produite devant la grotte* » ; elle répète : « *Je suis guérie* », et sa parole éteinte a quelque chose de « *sinistre* ».

Le soir, Zola contemple la procession aux flambeaux :

« ... *Le chant s'élève, le chant de Lourdes, avec l'obsédant* Ave Maria, *et la procession part, monte par les lacets... fait le tour, redescend par la rampe de droite du Rosaire... revient sur l'esplanade où elle tourne sur elle-même... L'effet de cet immense serpent de feu, une foule immense, douze à quinze mille porteurs de cierges, des hommes, des femmes, des enfants. La place du Rosaire s'emplit peu à peu, une mare de feu... Commencée à huit heures, la procession dure près de deux heures. Ivre d'*Ave Maria. »

Le dimanche matin, Zola reçoit la visite de Louis Colin, le correspondant de *l'Univers*, et de Joseph Boissarie, fils du « *docteur de la Grotte* », qui lui expliquent que, s'il désire que toutes les portes lui soient ouvertes, il doit rendre visite au P. Bordedebat, supérieur des Pères de l'Immaculée Conception et au R. P. Picard, supérieur des Pères de l'Assomption. Le R. P. Picard organise et conduit le pèlerinage national. Zola va donc au couvent des Pères de Lourdes, derrière la basilique, où sont logés pour quelques jours les Pères de l'Assomption. Le P. Picard l'accueille avec beaucoup de bonne grâce :

« *Le P. Picard a été fort courtois, me disant qu'il voulait m'ouvrir toutes les portes. Le mot donné est de se mettre entièrement à ma disposition, de se montrer disposé à m'admettre*

partout. « Nous agissons au grand jour, nous n'avons rien de caché. » — Ce P. Picard a une belle barbe, une figure très intelligente et il me paraît un maître homme. Il m'a raconté son premier pèlerinage en 76, la première fois qu'il est venu avec beaucoup de malades. Pendant le trajet, cent cinquante malades s'étaient évanouis, les médecins s'effaraient... L'installation était très rudimentaire, pas d'oreillers, pas de matelas dans les wagons. On donna l'extrême-onction à une quinzaine, et le train filait toujours, avec ses cent cinquante évanouis. A l'arrivée à Lourdes... le matériel manquait, ni voitures ni brancards, rien; et à l'hôpital, rien non plus. On réquisitionna les voitures, tout ce qu'on put, et on coucha les malades sur de la paille, après les avoir menés à la grotte. Quel voyage pour ces misérables, et quelle force de volonté chez ce P. Picard! »

Le P. Bordedebat entre dans le bureau, puis le Dr Boissarie, et il est convenu que Zola verra tout, pourra entrer partout. Il va ensuite à l'Hospitalité de Notre-Dame du Salut, où le vice-président lui donne une carte qui lui ouvre toutes les portes et le confie à M. de Lacvivier, notaire à Agen, qui se montre « *extrêmement complaisant* ».

M. de Lacvivier le conduit aux piscines. Il entre dans la salle des hommes, voit les baignoires dans trois cabines. C'est un spectacle affreux :

« *On descend par des marches dans les baignoires. Les malades sont soutenus par deux hospitaliers qui les aident à se plonger tout entiers et qui les recouvrent d'eau en répétant : « Marie, « guérissez-les! Marie, guérissez nos malades! » ... Souvent des capucins, des prêtres sont dans l'avant-salle et prient aussi, crient, hurlent à vous assourdir... Les malades se déshabillent et se rhabillent au petit bonheur... J'ai vu un homme qui avait un bandage se cacher, s'envelopper dans le rideau de toile pour le retirer. Un enfant scrofuleux, d'une maigreur effrayante, une plaie à la cuisse, une autre à l'aine, une énorme aux reins, sa jambe droite n'était plus qu'un os... Il avait quinze ans et en paraissait huit... La face gaie, intelligente, avec de beaux yeux clairs. Un air souffreteux et fin, affiné par la douleur. Il a lui-même déchiré un linge pour le mettre sur ses plaies... J'ai vu un phtisique, d'une maigreur effrayante, blafard Un ataxique qu'il a fallu porter. Enfin un homme apporté sur un brancard qui ne pouvait remuer, cloué par une paralysie, les mains retournées, les yeux seuls vivants. On l'a descendu dans la piscine sur des sangles.* »

Zola voit les dos frissonnants des malades plongés dans l'eau glacée, des têtes qui se renversent dans un spasme, des dents qui claquent, des pâleurs de cadavres.

« *Devant les piscines, des prêtres, des moines, capucins ou*

autres, prient, crient, appellent la guérison, jetant un cri que la foule des pèlerins agenouillés répète, les bras en croix et baisant souvent la terre. C'est une griserie, un vacarme épouvantable, un entraînement extraordinaire. « Marie conçue sans péché, « priez pour nous! Seigneur, nous vous adorons! Marie, gué- « rissez nos malades! »

« Devant la grotte, les grands malades sont couchés sur leurs brancards, assis dans leurs voitures... D'autres ont des caisses, des cercueils dans lesquels on les transporte... Les uns sur des grabats très sales, les autres couchés dans des draps blancs avec des oreillers. Et tout cela pêle-mêle, au milieu des voitures, dans un enchevêtrement extraordinaire. Toute une cour des miracles, les plus abominables maladies qu'on puisse imaginer. »

La foule s'écrase autour des malades, couvre l'esplanade jusqu'au quai du Gave, monte sur les rampes de la basilique et sur les lacets du rocher. Une haie de brancardiers la contient quand passe la procession du Saint Sacrement. Zola est devant la grotte ; un Père de l'Assomption le tient fortement par le bras pour qu'il ne soit pas emporté dans un remous et M. de Lacvivier se place derrière lui.

« Sur le passage du Saint Sacrement, il y a une stupéfiante poussée des malades qui tendent les mains, qui essaient de se soulever, en criant : « Guérissez-moi, Seigneur! » Le public crie : « Guérissez-les! » Les voix se brisent, des sanglots éclatent, c'est un soulèvement de tous ces pavres êtres, un désir de santé, de vie, immense... Parfois, dans cette exaltation, un miracle se produit. Les paralytiques se lèvent et marchent. Les boiteux jettent leurs béquilles. Une phtisique crie : « Je suis guérie! »... Il y a des transports dans la foule. Des applaudissements éclatent, une joie délirante, une folie contagieuse... La foule est là, haletante de curiosité, dans l'attente des prodiges... Le dais oscille comme sur une mer orageuse. »

Les brancardiers ont des consignes sévères, mais si une mère s'approche avec un enfant dans ses bras, on la laisse passer. « *Elle se jette devant le Saint Sacrement; le prêtre parfois le pose sur la tête de l'enfant.* » Zola remarque « *une mère chétive* » qui suit le prêtre sur les rampes de la basilique, « *avec sa petite fille lourde dans ses bras.* » — Il suit la procession. La montée est rude sous le grand soleil.

« Les chants continuent. En haut, le dais s'est arrêté, dominant la vaste étendue des rampes, de la place du Rosaire, des gazons, et une bénédiction a été donnée... Dans la basilique, salut et bénédiction du Saint Sacrement... L'odeur de la foule, la sueur, la saleté, l'écœurement... Les chants... Des curés, même jeunes, ont des voix de basses extraordinaires, ils mugissent... Des voix de femmes, des voix fausses. Les chants jusqu'à

l'obsession. Ave, ave, ave Maria ! Ave, ave, ave Maria !... *jusqu'à l'hébétement.* »

Zola revient un matin à l'hôpital de Notre-Dame des Douleurs. Une dame hospitalière, qui vient à Lourdes depuis dix ans, lui dit qu'elle n'a jamais vu un miracle et que douze malades sont morts cette année au cours du voyage ; une phtisique est morte, pliée en deux, en disant : « *Elle ne m'a pas guérie* » ; une autre, qui se croyait guérie, a fait quelques pas avec une force de volonté extraordinaire, elle a voulu retourner à la grotte et elle est morte ; des malades qui ont quitté Lourdes dans l'exaltation de la guérison meurent parfois au retour. Mais ceux qui n'ont pas été exaucés n'ont rien perdu de leur espoir.

« *Celle que j'ai vue, qui devait avoir un cancer à l'estomac, car elle avait le faciès jaune et lourd et vomissait du sang. Au retour de la grotte, en voyant qu'elle n'était pas guérie, elle avait eu un moment d'affreux découragement. Souvent les malades sanglotent, se désespèrent abominablement. Puis l'espoir revient, tenace, invincible... Les malades les plus gravement atteintes prient pour leurs voisines.* »

Zola passe devant les lits, dit quelques paroles, voit des infirmités et des plaies, des expressions de la souffrance :

« *Nous avons vu plusieurs malades, la petite d'Issy qui avait le carreau et qui était si affaiblie et si vague; la phtisique aux yeux étincelants, exaltée, qui se dit guérie; les phtisiques ont, je crois, cette exaltation vers la fin; celle qui avait un lupus à la face et dont la plaie, disait-on, ne suppurait plus; l'hydrocéphale, coquettement assise sur son lit; la femme au cancer à l'estomac, qui était jaune, dans un coin, immobile avec des yeux noirs; une phtisique, râlante, évanouie...* »

Un médecin vient parfois dans les salles ; les dames l'appellent pour lui montrer avec fierté un cas singulier de maladie ou de guérison ; il s'arrête un instant, par curiosité, mais il ne prend pas la peine d'examiner celles qui souffrent ; on n'a dans cet hôpital ni remèdes ni potions : « *A quoi bon? puisqu'on est dans le miracle; quand une malade agonise, on se contente de l'administrer.* » Il y a un aumônier dans chaque salle ; il donne la communion à cinq heures du matin, parfois au milieu de la nuit. — Zola décide de décrire une de ces salles pendant la nuit : « *La salle à peine éclairée, l'odeur épouvantable, des malades mangeant, d'autres vomissant, les dames hospitalières allant et venant; des nuits effroyables, avec les râles et les communions.* »

M. de Lacvivier le conduit au bureau des constatations médicales, où le Dr Boissarie examine les malades qui se disent guéris. L'installation lui paraît « *abominable* » : « *une*

baraque en planches », une antichambre étroite où les malades attendent assis sur des bancs, une petite salle avec des tables en bois blanc et des chaises. Le Dr Boissarie va et vient. Dans l'assistance, des médecins, des prêtres, des Pères de l'Assomption. La foule se presse à la porte, bruyante et avide de miracles. « *Dès qu'une miraculée sort, elle est entourée, questionnée, acclamée. Le Dr Boissarie a fait venir quelques femmes guéries précédemment. Je n'ai pas vu d'hommes,* écrit Zola, *et aucune guérison ne s'est produite, ni à la grotte, ni à la piscine, pendant que j'étais là.* » Chaque malade, en venant à Lourdes, apporte un certificat de son médecin ; on prend connaissance du certificat quand une guérison est annoncée. Zola pense que le contrôle est insuffisant :

« *J'ai fait observer qu'il serait très désirable qu'une commission de médecins constatât l'état du malade à l'arrivée pour constater ensuite la guérison avec plus de force... J'ai fait observer que si on créait une salle des plaies apparentes, qu'on dressât un procès-verbal de ces plaies, qu'on les photographiât même, cela donnerait une force énorme à la constatation des guérisons s'il s'en produisait ensuite.* »

Il fait ces remarques parce qu'on lui a présenté la jeune Clémentine Trouvé, de Rouillé, dans la Vienne, guérie l'année précédente, lui dit-on, d'une « *carie des os du talon, avec nécrose, qui devait nécessiter une résection* ». La petite fille a retiré son bas et montre une cicatrice très apparente pendant que le Dr Boissarie lit le récit de la guérison dans les *Annales de Notre-Dame de Lourdes* de 1891. Zola n'est pas convaincu, mais il est embarrassé :

« *Le miracle est ici absolu, puisque, dès qu'elle a été plongée dans la piscine, l'os s'est refait, la plaie s'est cicatrisée. Ici prodige stupéfiant. Du reste la simple cicatrisation immédiate d'une coupure serait aussi prodigieuse. Pas de discussion possible, comme dans les maladies nerveuses et les maladies internes, où le diagnostic peut s'égarer. Si l'eau de Lourdes cicatrise immédiatement les plaies, les croyants ont tout intérêt à faire constater cela avec un luxe d'évidence et rien ne serait plus simple... Pourquoi ne le font-ils pas? — Cette petite Clémentine a la figure d'une petite paysanne intelligente, avec de beaux yeux vifs; elle sait maintenant son histoire et la récite un peu trop. Une maligne.* »

On amène ensuite « *une phtisique, une hystérique, qu'on affirme guérie* » ; puis une sourde-muette qui croit entendre, mais de qui la guérison paraît douteuse.

« *Puis une Mme de Castillon, guérie il y a sept ans d'une tuberculose, qui depuis a eu six enfants en sept ans, et qui est retombée, et qui se déclare guérie à nouveau. Elle mange, elle*

parle, elle marche. C'est une morphinomane, qui prétend ne plus se piquer depuis qu'elle est à Lourdes. Un type, un squelette ambulant, avec une physionomie étrange. Son mari, un gros garçon soumis, l'accompagne. Elle prétend avoir amené vingt-quatre personnes de sa famille, qui iront toutes à la procession aux flambeaux. »

Zola déclare au correspondant du *Temps* qu'il n'a vu aucune guérison indiscutable. Les guérisons d'affections organiques, lésions du cœur ou phtisie, ne prouvent rien, car, dans ces affections, les diagnostics des médecins sont toujours incertains et souvent contradictoires. « *La guérison d'une maladie organique pourra toujours être contestée. Il n'en serait pas de même de la guérison des plaies apparentes, d'une carie des os par exemple. Si vraiment un bain d'eau claire guérit ces maladies-là, que tout le monde peut constater, il faut crier au miracle.* » On lui a présenté Clémentine Trouvé, on lui a montré un talon cicatrisé, mais il n'a pas vu dans quel état était ce talon l'année précédente. A la procession du Saint Sacrement, il a vu des paralytiques se lever et marcher, mais, dit-il, ou dit le journaliste, ces faits ne sont pas surprenants ; on obtient des résultats semblables dans les hôpitaux par la suggestion : « *Charcot envoie à Lourdes ceux de ses malades qui sont croyants.* »

A ces déclarations, le Dr Boissarie répond par une lettre que *l'Univers, le Monde, le Journal de Lourdes* publient intégralement, que *le Temps* publie avec des coupures, dont *la Croix* ne donne que des extraits. Quand M. Zola est venu, dit le Dr Boissarie, il y avait dans le bureau quinze ou vingt médecins :

« *Clémentine Trouvé avait été guérie l'année précédente. Elle était atteinte depuis trois ans d'une carie des os du talon avec fistules nombreuses; son médecin déclarait dans son certificat que cette maladie n'était justiciable que d'une opération radicale ou d'un traitement à longue échéance. Cette enfant, venue à Lourdes le pied tout enveloppé de bandes et de charpie pour étancher la suppuration qui coulait abondamment, avait laissé tomber ces linges au fond de la piscine. En sortant de l'eau, toute trace de ses plaies et de ses fistules avait disparu; son talon gonflé et déformé avait retrouvé, ou à peu près, son état normal. Elle marchait sans bâton, sans douleur... Huit jours après, son médecin reconnaissait franchement que toute trace de son ancienne affection avait disparu et qu'il ne restait que des stigmates cicatriciels. — Mais c'est un miravle que vous me montrez, nous dit M. Zola. — Nous ne prononçons jamais ce mot, mais nous devons reconnaître que ce fait échappe à toute explication rationnelle et scientifique.* »

« *Le médecin n'est pas un convaincu et ne croit guère aux guérisons surnaturelles... Cette enfant habite Rouillé, commune composée en grande partie de protestants; dans cette commune tout le monde a été témoin de la maladie, de la guérison... Pendant le voyage à Lourdes, les dames qui accompagnaient la malade dans le train ont vu cette plaie. Ici, à l'hôpital, la directrice de la salle peut vous dire comment était cette plaie à l'arrivée et avant la piscine. Enfin les deux dames préposées aux piscines nous ont dit comment la guérison s'était faite sous leurs yeux.* »

La seconde malade, dit le Dr Boissarie, était une poitrinaire, Marie Lebranchu. Elle avait été longtemps soignée dans des hôpitaux parisiens ; le certificat du médecin la déclarait « *atteinte de tuberculose pulmonaire avec ramolissement et cavernes.* » Quand elle revint de la piscine, une auscultation minutieuse ne révéla aucune lésion. — « *Je ne crois guère à la démonstration des miracles par les maladies internes,* dit M. Zola ; *on n'y voit pas clair et les médecins se trompent souvent.* » — Le Dr Boissarie, qui s'efforce de convaincre Zola, n'est pas très convaincu lui-même. Quand il publie dans le *Journal de Lourdes*, le 28 août, une première série d'observations, il prend soin de dire : « *Il faut faire les plus grandes réserves dans les maladies nerveuses, dans les paralysies et le plus souvent dans les maladies de poitrine avant de déclarer la guérison complète et définitive. Nous donnons les faits tels qu'ils se sont présentés devant nous; nous les discuterons quand nous aurons en main les garanties et les preuves qui nous font actuellement défaut.* »

« *On amène ensuite,* écrit Zola, *une sourde-muette qui croit entendre, mais dont la guérison a paru douteuse.* » C'est en effet la conclusion des médecins. « *La troisième malade,* dit le Dr Boissarie, *était Noémie Leroux, âgée de dix-huit ans, venue de La Ferté-Macé (Orne). Quelques renseignements importants nous font défaut et nous réservons ce fait pour une étude ultérieure.* » Il écrit dans le *Journal de Lourdes* : « *Elle était sourde-muette de naissance... Elle a été à Laval dans un établissement de sourds-muets. Elle comprend les paroles sur les lèvres, parle bas. A la grotte, elle a commencé à entendre, mais elle ne comprend pas les paroles prononcées derrière elle, ou quand elle ne voit pas le mouvement des lèvres. On doit faire les réserves les plus expresses sur l'importance de cette guérison.* »

La quatrième malade, guérie le 20 août, était la comtesse de Châtillon ; celle que Zola présente comme une hystérique et une morphinomane. Louis Colin, dans trois numéros de *l'Univers*, parle de sa guérison comme du miracle le plus étonnant de ce pèlerinage :

« *Transportée à la grotte, elle y ressent un mieux qui lui permet de marcher quelques pas et de manger légèrement. A trois heures elle est plongée dans la piscine. Sa situation se dénoue en une dernière crise épouvantable. Ce sont des angoisses et des étouffements atroces. Elle recommande son âme à Dieu... Puis subitement la douleur tombe, le calme se fait. Elle se relève, elle marche, elle ne sent plus la terre. Le bureau médical a pu constater la reconstitution du poumon presque disparu.* »

Le bureau médical n'avait pas été aussi émerveillé. Dans sa réponse à l'article du *Temps*, le Dr Boissarie ne fait pas état de cette guérison :

« *La dernière malade était atteinte de névrose grave... Au sortir de la piscine, elle avait marché, ressenti une faim longtemps inconnue... Cette guérison, sur laquelle nous faisions les plus grandes réserves, ne pouvait donner lieu à aucun débat.* »

Des quatre guérisons annoncées par *l'Univers* et par *la Croix*, trois sont jugées douteuses ou très douteuses par le Dr Boissarie. Zola a le droit de ne s'intéresser qu'à la guérison de Clémentine Trouvé. Cette guérison le préoccupe. Il revient au bureau des constatations ; le Dr Boissarie est presque seul et lui explique comment les dossiers sont constitués ; il voudrait que les grands maîtres de la médecine viennent voir comment il procède. « *Ils ne viendront pas,* dit Zola, qui semble avoir été ce jour-là peu aimable ; *leur passé, leurs écrits, leur situation, tout les retient loin de vous et les retiendra longtemps encore.* » Au cours de sa première visite, il avait regardé et écouté poliment ; il avait fait quelques objections, conseillé une organisation plus scientifique. Mais après la deuxième visite, irrité par le désir qu'on a de le convaincre et par les silences qu'il s'impose, il exprime dans son journal toute sa pensée :

« *Mauvaise installation et administration fort douteuse. Dans les conditions où ça se fait, sans critique sérieuse de documents, je comprends parfaitement que de grands médecins ne s'y risquent pas... Il y a là beaucoup de médecins qui viennent je ne sais d'où. Beaucoup doivent être des croyants et s'inclinent. Les autres, les incrédules, regardent, s'intéressent à certains phénomènes, évitent par courtoisie d'entrer dans des discussions, et s'en vont dès que leurs répugnances sont trop grandes, et qu'ils se sentent prêts à se fâcher.* »

A mesure qu'il écrit et se souvient, son irritation croît :

« *Les croyants parlent des guérisons, des miracles, avec une facilité, une tranquillité inouïes. Les faits les plus stupéfiants les laissent sereins. Ils racontent des histoires à dormir debout. Ils vivent dans cette atmosphère, rien ne les étonne plus. Et ce ne sont pas seulement des crétins, des illettrés, mais il y a des*

hommes comme Lasserre, comme Boissarie, comme tant de jeunes gens que j'ai vus. C'est inimaginable. Et c'est ce qui a fini souvent par me jeter dans un malaise, dans une sourde colère, qui aurait fini par me faire éclater. »

Zola revient une dernière fois au bureau des médecins et y passe trois heures. Le Dr Boissarie lui présente quelques guérisons récentes, mais elles lui paraissent, sauf une, sans intérêt :

« ... *J'ai vu une femme atteinte d'aphonie nerveuse, qui a recouvré la parole après des mois de mutité absolue. J'ai vu un petit garçon qui prétend avoir été guéri de douleurs de tête et de maux d'yeux. J'ai vu surtout un cas dont ils vont faire grand bruit, une femme qui avait une tumeur ovarienne qui l'empêchait de marcher depuis des mois. Elle était tellement convaincue qu'elle serait guérie qu'avant d'aller à la piscine elle s'est présentée dans sa petite voiture au Dr Boissarie, en disant : « Examinez-moi, je vais être guérie. » Il a cru avoir affaire à une folle, a éludé la demande. Une demi-heure après, la jeune femme revenait guérie, marchant à l'aise... Il a perdu l'occasion de constater le mal avant de constater la guérison .* »

Zola conclut : « *Ces constatations sont inutiles pour les croyants et insuffisantes pour les incrédules.* » Les certificats qu'apportent les malades sont le plus souvent brefs et imprécis. On ignore « *la moralité, la science, les intérêts* » de ceux qui les ont rédigés. Même s'ils sont consciencieux et de bonne foi, les médecins peuvent se tromper, leur art est encore dans l'enfance :

« *Le médecin de la Grotte bénéficie de la mer d'obscurité où se noie la médecine. Comme il n'existe pas de médecine expérimentale, que tout y est art et hasard, il bénéficie des erreurs des uns, des querelles des autres... Tout n'est-il pas possible dans un art où tout le monde se trompe?* »

Des guérisons peuvent se produire par « *auto-suggestion* » :

« *Là s'ouvre le vaste champ de l'inconnu. Combien de maladies, sans qu'on le sache nettement, ont des racines nerveuses et peuvent dès lors être guéries ou du moins soulagées momentanément par une grande émotion, un élan de tout l'être, une volonté exaltée de guérir!... Qui sait si la dame à la tumeur n'a pas bénéficié d'une de ces révolutions internes?* »

Zola quitte Lourdes le 1er septembre, après y avoir passé une douzaine de jours. Il s'éloigne des émotions du pèlerinage national, des sentiments collectifs qui, parfois, malgré lui, l'ont pris et entraîné. Il se ressaisit. Il revoit la ville, « *bruyante, criarde et laide* », son âpreté au gain, ses marchands. Il revoit « *la basilique trop maigre, l'église du Rosaire pareille à une halle* ». Il pense que tout est laid dans ce décor splendide et

qu' « *ils ont abîmé jusqu'à leur grotte* ». Il se rappelle avec agacement le bureau des constatations, le Dr Boissarie, Clémentine Trouvé. Cette petite Clémentine avait apporté un certificat du médecin de son village. Que vaut ce médecin? Le Dr Boissarie, qui a constaté la guérison, n'avait pas vu la plaie. Les dames de la piscine n'ont rien vu non plus, car Clémentine avait gardé son pansement, qui est tombé dans l'eau. Les dames de l'hôpital ont pu la soigner, voir la plaie et ensuite « *la chair refaite* ». « *Où sont-elles? Qui sont-elles? Pourquoi n'avons-nous pas leur témoignage? Et puis des femmes, cela serait encore douteux... Aucune certitude, aucunes constatation vraiment définitive.* » D'ailleurs pourquoi ce constatations, tout cet appareil?

« *Est-ce que la foi ne devrait pas suffire pour croire aux miracles?... Le type du petit grisonnant qui a grogné derrière moi des choses que je n'ai pas bien entendues. Il parlait de la prière : il n'y a qu'à s'incliner, à prier et à croire. Il a raison... Aux temps de foi, de croyance, est-ce qu'on appelait la science à prouver Dieu? Que vient-elle faire ici? Elle entrave la foi et se diminue elle-même.* »

Le roman aura pour sujet un pèlerinage national, le voyage, les trois jours à Lourdes, le retour. On y verra des malades « *avec leur immense besoin d'espoir* », les misères physiques « *les plus effroyables* », des souffrances morales, des angoisses, « *une mère et sa petite fille* », toutes les variétés de pèlerins, des hospitaliers et des hospitalières, un médecin qui s'est converti parce qu'il a reconnu que « *la science ne guérit pas* » et parce qu'il a souffert, un évêque qui ne croit pas aux miracles, mais qui laisse aux pauvres gens leur « *illusion* ». Quand l'homme a compris « *le malheur de vivre* », il fait appel à « *un pouvoir mystérieux qui peut tout pour le bonheur, même l'impossible* » et la croyance aux miracles « *fleurit* ». Zola a le désir d'écrire une œuvre qui ne soit pas de négation et de combat, mais d'émotion et de pitié. Son roman, — il le dit et le répète dans l'ébauche écrite au début de septembre — sera celui de *la souffrance humaine*. « *Des malades, rien que des malades et de la souffrance.* »

Voilà, d'après ses notes quotidiennes, jusqu'ici inédites, quelles ont été ses impressions de Lourdes et ses premières intentions.

René Ternois.

La préparation des « Foules de Lourdes »

Notes inédites de J.-K. HUYSMANS

Le dossier constitué par Huysmans pour l'élaboration des *Foules de Lourdes* peut se diviser en deux sections très distinctes. D'abord des carnets de notes prises sur place lors de ses deux séjours dans la capitale mariale, en mars 1903 et en septembre 1904. Ces documents renferment l'essentiel de ce qui, dans le volume, peut être considéré comme un reportage, particulièrement brillant : des notations précises, colorées, brutales souvent, fixées par « un œil » d'une acuité exceptionnelle et sans indulgence. Le texte intégral vient d'en être publié pour la première fois à l'occasion d'une réédition des *Foules de Lourdes* (1).

Puis, en second lieu, des notes de lecture qui durent être fort copieuses, mais dont la plupart ont été détruites ou dispersées. Seuls de rares feuillets épars ont pu être recueillis et ce sont certains de ces fragments dont nous donnons ici les textes en les accompagnant de quelques éclaircissements. Ils illustrent assez bien, croyons-nous, la méthode de travail de l'écrivain.

D'autre part, habitué des boîtes des bouquinistes, Huysmans ramassait là, au cours de ses flâneries, des livres, des brochures oubliées qu'il utilisait. C'est ainsi que le 9 octobre 1904 il écrivait à un ami :

« *J'ai trouvé sur le quai, pour trois sous, un bien curieux volume sur les guérisons à Constantinople, opérées chez les Pères géorgiens, par l'eau de Lourdes et l'huile qui brûle devant la statue. Là; la Vierge guérit, aussi bien que les catholiques, les schismatiques et les musulmans! La contrefaçon belge d'Oostakker et turque de Constantinople vaut l'original. Alors, quoi? A quoi bon les piscines et les processions? — Non, plus on re-*

(1) *Les Foules de Lourdes*, suivi de *Carnets et Lettres* (1903-1904) publiés pour la première fois. Introduction avec documents inédits par Pierre Lambert. Paris, Plon, 1958. Les références indiquées dans cet article se rapportent à cette édition.

garde Lourdes, plus c'est incompréhensible et j'ajouterai très louche... » *(Inédit)*. Cf. *Foules de Lourdes*, ch. XIV.

Est-il utile de dire que Huysmans avait lu les principaux ouvrages parus sur le sujet : les livres de Lasserre (qu'il ne tenait pas en odeur de sainteté et qu'il ne cessa d'accabler !) Moniquet, Cros, le *Lourdes* de Zola (qu'il apprécia fort en 1894 et auquel il reconnut, jusqu'à la fin, d'incomparables qualités), Estrade, Grillot de Givry, sans oublier Jean de Bonnefon, lu peut-être *in extremis* (1), etc., et une quantité d'articles de journaux et de brochures qu'il avait soigneusement conservés dans une chemise?

Disons encore qu'en écrivant à Léon et à Marguerite Leclaire, les amis qui lui avaient offert l'hospitalité à Lourdes pendant ses séjours, Huysmans les interrogea souvent afin de préciser ses souvenirs et ses notes, au fur et à mesure de ses besoins. Les réponses des Leclaire n'ont pas, à notre connaissance, été conservées, mais certaines d'entre elles peuvent, sans nul doute, être considérées comme des sources des *Foules de Lourdes*.

***

I. — *Le calendrier des Apparitions.*

Le 25 août 1905 Huysmans écrit à Leclaire :

« *N'y aurait-il pas moyen d'avoir un vieil* Ordo *de Lourdes pour les dix-huit jours des apparitions, c'est-à-dire de savoir quels saints on célébrait à Lourdes, à la messe, les jours où la Vierge a parlé. J'ai déjà découvert, pour deux de ces jours, des coïncidences des plus curieuses. Peut-être y en a-t-il d'autres. Est-ce trouvable? J'en doute.*

Ce volume qui sera extrêmement court, car il est condensé, sans phrases inutiles, m'embête singulièrement à faire! » (Inédit).

Et le 17 septembre, il accuse réception du volume déniché par Leclaire :

« *Merci d'abord de l'*Ordo. *J'y ai trouvé ce que je pensais : la coïncidence des paroles de la Vierge avec la liturgie du jour. C'est très intéressant à noter. Et dire que ces brutes-là se fichent de la liturgie!* » (Inédit).

Sur deux grands feuillets, en regard l'un de l'autre, Huys-

(1) « Quand je songe que de tout ce bruit fait sur *Lourdes* va profiter un volume de l'ignoble Bonnefon prêt à paraître... Cela laisse rêveur » (*Lettre inédite de Huysmans à Leclaire*, 31 octobre 1905). Jean DE BONNEFON, *Lourdes et ses tenanciers*, Paris, Michaud, s.d.

mans trace alors, en partant du recensement établi par J. B. Estrade dans les *Apparitions de Lourdes* (1899), ce tableau synoptique que nous avons retrouvé et qu'il utilisa très partiellement, dans les *Foules de Lourdes* (pp. 164-165) :

Jeudi 11 février.	*Première apparition; la Vierge lui fait signe de dire le chapelet, mais ne parle pas.*	*Sainte Geneviève.*
14 février, dimanche.		*Dimanche de la Quinquagésime. Évangile saint Luc-aveugle : Seigneur faites que je voie! Et il vit.*
18 jeudi.	*Voulez-vous avoir la bonté de venir, ici, pendant quinze jours?* Je ne promets pas de vous rendre heureuse dans ce monde, mais dans l'autre.	*Saint Romuald. Fondateur des Camaldules.*
19 vendredi.	*Satisfaite de sa fidélité, qu'Elle aurait plus tard des révélations à lui faire. Bruits infernaux derrière le Gave.*	*Couronne d'épines de Notre-Seigneur.*
20 samedi.	*Appris une prière spéciale.*	*Saint Valère.*
21 dimanche.	Priez pour les pécheurs.	*Dimanche de la Quadragésime. Premier dimanche de Carême.*
22 lundi.	*La Vierge n'apparaît pas.*	*Siège de saint Pierre d'Antioche.*
23 mardi.	*Elle lui donne trois secrets pour elle.*	*Saint Pierre Damien.*
24 mercredi.	Pénitence! Pénitence! Pénitence!	*Saint Mathias (Quatre-Temps) de Carême. Est resté inconnu : compléta le collège divin après la chute de Juda.*
25 jeudi.	Allez boire et vous laver à la fontaine — mangez de l'herbe.	*Sainte Apolline* — [on lui] *brisa les dents — Messe* Loquebar. *Ev. Vierges sages et folles.* Évangile de la Chananéenne.
26 vendredi.	Vous baiserez la terre pour les pécheurs.	*Fête de la Lance et des Clous (Quatre-Temps)* Évangile de la Piscine probatique. *A la fin de la messe : Oremus. L'Église dit à la fin de la messe : Humiliez vos têtes devant Dieu.*

27 samedi.	Allez dire aux prêtres qu'il doit se bâtir, ici, une chapelle.	*Saint Amand (Quatre-Temps).* Évangile de la Transfiguration.
28 dimanche.	*Communications intimes et personnelles.*	*Dimanche II de la Quadragésime. Deuxième dimanche de Carême.*
1er mars, lundi.	?	*Saint Léon.*
2 mardi.	*Déclare qu'Elle veut une chapelle.* Je veux qu'on y vienne en procession.	*Saint Cyrille, Docteur défenseur de la Vierge aux Conciles.* Évangile contre les Pharisiens.
3 mercredi.	*N'apparaît pas.*	*Saint Alexandre.*
4 jeudi.	*On ne sait rien sur ce qu'Elle lui a dit. — Dernier jour de la Quinzaine.*	*Saint Casimir. Fils du roi de Pologne.*
25 jeudi.	JE SUIS L'IMMACULÉE CONCEPTION.	*Annonciation.*
7 avril, mercredi.	*Rien. Jour de la flamme du cierge.*	*Férie.*
16 vendredi.	*Rien.*	
[*16 juillet, vendredi.*	*Dernière apparition*] (1).	*Notre Dame du Mont-Carmel.*

II. — *Les Apparitions de la Vierge en France au XIXe siècle.*

Huysmans consacre le premier chapitre des *Foules de Lourdes* à l'historique des Apparitions de la Vierge en France, des antécédents de Lourdes dans la région pyrénéenne, et des manifestations de la Vierge au XIXe siècle. C'est ainsi, que, pour limiter et préciser son sujet au cours de son travail, il rédige une sorte d'aide-mémoire auquel il se reportera, et où se décèle, une fois encore, son penchant pour les concordances chronologiques (Cf. *Sainte Lydwine* et la substitution mystique) :

Le XVIIIe siècle, seul, n'a pas eu d'apparitions publiques de la Vierge.

(1) Nous rectifions ici une erreur et un oubli de Huysmans dans la disposition du tableau.

***

27 novembre 1830
(Louis-Philippe - Grégoire XVI).

Depuis un siècle et demi, pour la première fois, la Vierge va parler. Demande de la médaille miraculeuse à Catherine Labouré, destinée à propager la croyance en l'Immaculée Conception. La frappe de la médaille a lieu en 1832. Notre-Dame des Victoires prenant comme sanctuaire refusé, la place de la chapelle de la rue du Bac.

3 décembre 1836.

Messe de l'abbé Dufriche-Desgenettes — transfert de la dévotion et des grâces de la rive gauche sur la rive droite. (Il semblait que ce devait être Saint-Séverin) (1).

Paroles de la Vierge : Les temps sont très mauvais; des malheurs vont fondre sur la France. Le trône sera renversé. Il y aura des victimes — l'archevêque de Paris mourra; la Croix sera méprisée, on la jettera par terre. Qu'on prie... qu'on prie.

— 16 ans après —

19 septembre 1846
(Louis-Philippe - Pie IX).

La Salette — menaces et ordre de pénitence — reproches au clergé surtout. Le bras de mon Fils est si lourd que je ne puis plus le tenir — source d'eau miraculeuse (2).

Entre la Salette et Lourdes — la définition de l'Immaculée Conception a lieu — le 8 décembre 1854.

— 12 ans après —

11 février 1858
(Empire - Pie IX).

Lourdes — paroles de la Vierge : — Vous prierez pour les pécheurs — Vous baiserez la terre pour les pécheurs — péni-

(1) Il est à noter que Notre-Dame des Victoires est, avec Saint-Séverin, l'un des sanctuaires parisiens que Durtal fréquente le plus volontiers avant sa retraite à la Trappe. A Lourdes, Huysmans se rappellera cette « église couverte d'ex-voto » et « cet autel de la Vierge où des centaines de cierges dardaient dans l'air bleu des encens les fers dorés de leurs lances » (*En route*, 1895, p. 117).

(2) C'est avec l'ex-abbé Boullan (le « docteur Johannès » de *Là-Bas*) que Huysmans fit l'ascension de la « Sainte Montagne » en juillet 1891. Des pages justement célèbres, au début de la *Cathédrale*, sont la relation de ce premier pèlerinage marial, en hérétique compagnie, mais qui devait marquer l'écrivain de façon indélébile.

tence, pénitence, pénitence. Allez dire aux prêtres qu'il doit se bâtir une chapelle, ici — Je veux que l'on vienne ici en procession — Allez boire à la fontaine et vous y laver — Vous mangerez l'herbe qui est à côté — Je suis l'Immaculée Conception.

17 janvier 1871
(République - Pie IX).

Pontmain (diocèse de Laval). Paroles : « Mais priez, mes enfants, Dieu vous exaucera en peu de temps, mon Fils se laisse toucher. »

Non en paroles, mais en écritures — visible seulement pour des enfants. Les Prussiens n'étaient plus, ce jour-là, qu'à deux kilomètres de Laval.

(N'a que l'importance d'une manifestation locale.)

14 février 1876
(République - Pie IX † 1878).

Pellevoisin (diocèse de Bourges). Estelle Faguette, femme de chambre des La Rochefoucaud.

Plaintes sur les mauvaises communions. — Dans l'Église, il n'y a pas ce calme que je désire. — La France, que n'ai-je pas fait pour elle; que d'avertisseemnts et pourtant encore, elle refuse d'entendre. Je ne peux plus retenir mon Fils (comme un souvenir de la Salette). — La France souffrira.

A noter, avant la guérison, deux apparitions démoniaques près du lit d'Estelle, chassées par la Vierge.

« Le Diable chassé, le scapulaire du Sacré-Cœur révélé, voilà Pellevoisin », dit la notice (1).

Il y a comme une ramification sur Paray-le-Monial (2).

***

Médaille miraculeuse. — Une sœur d'ordre actif. La Salette Lourdes, des bergers. — Pontmain, des enfants. — Pellevoisin, une femme de chambre. — Aucune n'appartenant à un ordre contemplatif.

(1) *Notre-Dame de Pellevoisin.* Pellevoisin (Indre), chez M. le Curé. Paris, Bouasse jeune, 1901, pet. in-12, 95 pp. (p. 25).

(2) Huysmans visita Paray-le-Monial au début de juillet 1895. Il décrit le sanctuaire comme « un endroit exquis, plein d'effluves pieux », malgré sa défiance et son « inquiétude de toujours sur le Sacré Cœur » lorsqu'il y est arrivé (Lettre à C. Alberdingt Thijm, publiée par J. Daoust, *J.-K. Huysmans, directeur de conscience*, Fécamp, 1953, p. 25).

***

A la Salette : la Vierge en haut d'une montagne.
A Lourdes : dans une grotte en bas.
A Paris, Pontmain, Pellevoisin, en pays plat.

***

Intervalles des quatre — 16 ans
12 ans
13 ans
5 ans.

***

1830 Renversement de Charles X. — Révolution de Juillet. — Louis-Philippe.
1848 Révolution.
1852 L'Empire.

***

La première fois — rue du Bac — annonce des malheurs, assure la protection des deux ordres de la charité — veut qu'on prie.

La seconde fois. — En larmes — menaces — attaque du clergé. Exige la pénitence.

La troisième fois. — Demande encore la pénitence et des prières, mais n'est plus en larmes. Plus triomphale, dans sa gloire de l'Immaculée, plus gaie.

La quatrième fois. — Dieu se laisse toucher — priez.

La cinquième fois. — Plainte contre l'Église et contre la France. Lutte contre le Démon. — Pellevoisin devenu un centre de Réparatrices.

***

La troisième et quatrième fois. — Lourdes et Pontmain sont comme une détente — plus de menaces — mais des grâces.

***

Immaculée Conception.

Lourdes dérive de Paris :
Au Moyen-Age — Saint-Séverin.
Actuellement — Notre-Dame-des-Victoires.

***

(partie locale)

Elle a, de plus, des antécédents dans tous les alentours et elle a existé au moyen-âge sous le nom de Notre-Dame de Garaison.

***

Paris est la source.

Précédée dans le moderne, comme apparitions de la Vierge :
de la rue du Bac,
de la Salette.

***

Six siècles avant que ne fût proclamé le dogme de l'Immaculée Conception, un autel lui avait été consacré et une première confrérie organisée en son honneur à Saint-Séverin.

Saint-Séverin est le précurseur de la basilique de Lourdes.

Cette confrérie existait en 1311. Sauval eut en main un manuscrit appartenant au Trésor de la confrérie.

Elle existait même avant, en 1200, et tant, sous Saint Louis (Lebœuf). Voir volume de Madaune (1).

***

Puis ce sont des détails pittoresques que Huysmans demande à Leclaire de préciser et qu'il utilisera scrupuleusement. Le 23 juin 1905, il écrit :

« *Le texte que je demandais à votre femme se compose du troisième vers (si tant est qu'il s'agisse de vers) après :* « Nous venons encore du pays d'Arvor — où la terre est dure, où le cœur est fort. » *Est-ce cela? Vous pensez qu'il serait vraiment malheureux de ne pas citer exactement une si non-pareille poésie!* » (*Foules de Lourdes*, p. 37).

« *La grabataire, c'est bien à la messe de 10 heures qu'on amène sa hure enveloppée d'une chapelure si noire? — Et la cul-de-jatte s'appelle Marie?* » (*Foules de Lourdes*, p. 139.)

Le 16 juillet :

« *C'est bien le Peyramale, n'est-ce pas, qui a fait faire la bâtisse immense du Carmel?* » (*Foules de Lourdes*, p. 114.)

(1) *Guide du pèlerin au sanctuaire... de Notre-Dame de Sainte-Espérance dans l'église Saint-Séverin*, par l'abbé DE MADAUNE, Paris, Poussielgue, s. d.

Le 6 septembre, il s'informe d'un mot aimable qu'on [*sic*] (1) pourrait mettre sur l'abbé Darros « *qui a formé la petite maîtrise des gosses qui marchait si bien* » (*Foules de Lourdes*, p. 82.) Puis, il faut voir s'il y a bien un autel à Notre-Dame du Mont-Carmel dans la « *nouvelle église infâme du vieux Lourdes* », car il en avait remarqué un dans l'ancienne église, « *avec un assez beau bois* » (*Foules de Lourdes*, p. 145.) — « *En quoi est le sol de la Grotte? asphalte ou pierre?* » — En quelle étoffe les robes d'évêques, pour « *le Macao?* » (*Foules de Lourdes*, p. 89.) Et enfin il s'inquiète du « *chiffre le plus fort des communions des fidèles en un mois* » (*Foules de Lourdes*, p. 150).

Et le 17 du même mois, son travail synoptique sur le calendrier ne l'empêche pas de s'informer du prix des gros chapelets : « *C'est bien six sous, n'est-ce pas?* » (*Foules de Lourdes*, p. 29.) *Lettres inédites*.

III. — *A la recherche du titre et de l'épigraphe.*

Les *Foules de Lourdes* eurent d'abord pour titre : *A Lourdes*, ainsi qu'il apparaît sur le manuscrit autographe offert par Huysmans à M. René Dumesnil. Ce titre primitif se trouve d'ailleurs modifié en : *les Deux faces de Lourdes* sur ce même manuscrit et c'est celui que l'on trouve aussi sur les rares exemplaires (une dizaine) des premiers chapitres qui furent imprimés et réunis en un mince volume, dès octobre 1905. Mais antérieurement même à ces deux titres, l'auteur, jusqu'au dernier moment très indécis, avait jeté sur un feuillet quelques essais. C'est ainsi qu'on y peut lire, en dehors des deux formules déjà citées :

Son fief
Chez Elle
Vues de Lourdes
Le Pardon des Pyrénées (2)
La Parthénie de Lourdes (3)
Ave

Quant à l'épigraphe, tirée de saint Matthieu, qui orne les éditions actuelles des *Foules de Lourdes*, son choix ne fut pas

(1) Huysmans indique là une sorte de collaboration qui n'était pas pour déplaire à ses informateurs.

(2) L'expression se retrouve dans les *Foules de Lourdes*, p. 189.

(3) Rappel évident du titre d'un ouvrage que Huysmans cite dans la *Cathédrale* (p. 77) : *Parthénie, ou Histoire de la très-auguste et très-dévote église de Chartres; dédiée par les vieux Druides, en l'honneur de la Vierge qui enfanterait...* par Me Sébastian ROUILLARD, de Melun. Paris, 1609.

non plus immédiat. Sur le manuscrit, et sur les exemplaires des *Deux faces de Lourdes*, c'est un texte de sainte Hildegarde que l'on peut lire, tiré du *Scivias :*

O homo fragilis, et cinis cineris et putredo putredinis, dic et scribe quæ vides et audis (1).

Mais deux autres textes avaient été aussi provisoirement retenus. L'un tiré de la première épître de *Saint Paul aux Corinthiens* (ch. II, 14) :

Animalis homo non percipit ea, quæ sunt Spiritus Dei : stultitia enim est illi, et non potest intelligere : quia spiritualiter examinatur (2).

L'autre tiré du *Psaume* LXXIV, verset 2 :

Narrabimus mirabilia tua (3).

Ces quelques notes de J.-K. Huysmans méritaient, pensons-nous, d'être recueillies, car rien n'est indifférent de ce qui peut servir à l'histoire de la genèse d'un livre lorsque celui-ci conserve une place à part, et au tout premier rang, parmi les innombrables volumes que Lourdes a suscités depuis un siècle.

Pierre LAMBERT.

(1) O homme fragile, cendre de cendre, corruption de la corruption, dis et écris ce que tu vois et entends.

(2) Mais l'homme animal ne perçoit pas les choses de l'Esprit de Dieu, car elles sont une folie pour lui, et il ne peut les connaître, parce que c'est par l'Esprit qu'on en juge.

(3) Nous raconterons vos merveilles.

Les foules de Lourdes ou la dualité de J.-K. Huysmans

Le 5 mars 1903, J.-K. Huysmans, écrivain du groupe de Médan et romancier catholique, familier de Satan et laudateur de la Vierge, ancien assidu du Château-Rouge et fervent admirateur du plain-chant, partait pour Lourdes où s'étaient installés, l'année précédente, ses amis Leclaire, qui avaient partagé avec lui l'expérience de Ligugé.

Il partait, las de Paris, las de lui-même, las de tout, désireux de reprendre pour quelques semaines ses colloques avec Marie, disposé surtout à se documenter sur place en vue d'un ouvrage dont il ne se dissimulait pas les difficultés. Trois jours à peine en effet après son arrivée, il notait dans son *Journal intime :*

« *Le Démon est près de la Vierge toujours. Ici le Carmel a été comme possédé. Est-ce le Démon qui pour offenser la Vierge fait acheter et poser là où Elle se plaît, ces laideurs? C'est à se le demander.* »

Il se le demande au point de douter qu'il soit possible de rendre vraiment compte de l'atmosphère de Lourdes en demeurant dans une note chrétienne authentique, car il lui manque, pour méditer, l'intimité :

« 14/3/03. — *Lourdes médical a été fait par Boissarie, des débuts et de Bernadette par Lestrade, des foules par Zola. Un peu de symbolisme, mais incomplet par Grillot de Givry.*

« *Il ne restait que la Lourdes intime et solitaire, sans pèlerinage et la Vierge pas faite du tout. Est-ce faisable?* »

Ces quelques notes, désormais connues grâce à M. Pierre Lambert, éclairent d'un jour singulièrement nouveau ce livre si discuté de Huysmans, car il s'agit d'un véritable éclairage de l'intérieur, nous dirons même du subconscient (1).

(1) M. Pierre Lambert vient de donner chez Plon une édition des *Foules de Lourdes*, qui marquera dans l'histoire du « huysmansisme ». Avec une introduction très dense, où il rappelle avec l'admirable précision qui a attiré l'attention, ces dernières années, sur les correspondances de Huysmans avec Zola (Droz, 1953) et avec Edmond de Goncourt (Nizet, 1956) par lui annotées, il rappelle toutes les circonstances dans lesquelles Huysmans composa ce livre à la gloire d'un pèlerinage dont certains aspects le choquaient, mais qui permettait, au moins, de servir la Vierge.

Au texte des *Foules de Lourdes*, M. Pierre Lambert a bien voulu joindre des documents d'un intérêt capital : les carnets de notes intimes de J.-K. à Lourdes et un certain nombre de lettres écrites à propos du volume. Désormais il semble donc que l'on ait, non pas une réédition, mais *l'édition* des *Foules de Lourdes.*

Comme tous les vrais amants, Huysmans a besoin de solitude : à Lourdes, à chaque instant, ses entretiens avec Celle à qui il souhaitait rendre visite sont brutalement interrompus par des orants braillards qui, jamais, ne s'accommodent du silence ; il lui faut sans cesse crier quand il voudrait avoir le loisir de balbutier et ses yeux n'ont pas même le recours de se pacifier en contemplant un peu de beauté, tant, autour de lui, tout lui semble laid. La Madone est isolée dans la hideur et son âme de pécheur récent et de chrétien du narthex souffre dans sa chair de voir cette Vierge tant implorée par lui arrachée à l'obscure crypte de Chartres, éclairée par sa seule présence et où l'on peut regarder ses misères sans être vu, pour être, par une sorte d'odieuse profanation, baignée dans une fausse lumière de théâtre. Il a, en ces premiers contacts, la si intime conscience d'un contresens permanent qu'il pense à appeler le livre *les Deux Faces de Lourdes*. En notant que le Lourdes des foules a été fait par Zola, il trouve, du même coup, son titre définitif : il soulagera ses colères en parlant, après l'auteur de *Lourdes*, des foules, mais il essaiera de s'en consoler en contemplant la Vierge qui, malgré tout, est ici, s'est manifestée ici, a souhaité être aimée ici. Cette obsession des deux Lourdes, d'ailleurs, le poursuivra jusqu'au bout, comme elle avait poursuivi Zola, mais au lieu d'une opposition matérielle entre les deux villes, la vieille et la neuve, il verra surtout la lutte éternelle entre Dieu et Satan.

Dans une lettre à l'abbé Fontaine, citée par Guy Chastel dans son *J.-K. Huysmans et ses amis*, il écrit, le 27 juillet 1905 :

« *Venez donc quand vous voudrez. Vous me rendrez service, en rompant l'ennuyeuse solitude d'un travail sans joie sur Lourdes. Ah! au fond, cette Vierge, jeune, blanche, et bleue, sans enfant, sans croix, n'est point celle que je préfère! J'aime mieux la Mère des douleurs du moyen âge. Enfin!* »

Et, le « *travail sans joie* » achevé, le 6 octobre 1906, il confiait à l'abbé Moeller :

« *Cette ville a comme un envers de fumier qui serait une peste pour l'Église, si on le remuait.* »

Or, il est trop profondément, trop sincèrement chrétien pour dire exactement tout ce qu'il pense, et il a tellement l'impression que, malgré ses précautions, il a pu, en certaines pages, être choquant pour ces « bien-pensants » qui, hélas ! trop souvent, font l'opinion, que le 10 septembre 1906, quelques semaines avant la sortie du livre, il envoyait le manuscrit à Mme Leclaire, avec mission de le faire déposer au reliquaire de la Grotte, dans l'espoir que, disait-il, la Vierge bénirait « *ses pages, ses lecteurs et son auteur* ».

C'est que lui-même sentait tout ce qu'il y avait de déconcertant dans ces pages, qui, comparées à celles de Zola, frôlaient parfois l'irrespect, pour ceux là seuls, du reste, qui le connaissaient mal, mais il était, paradoxalement, le premier à ne pas clairement comprendre que *les Foules de Lourdes*, aussi éloignées d'un ouvrage de piété que d'un pamphlet contre une forme déplaisante de la religion, sont avant tout le reflet d'une âme, aussi fidèle que n'importe lequel de ses romans autobiographiques et le point final à une œuvre contradictoire qu'elles synthétisent.

J.-K. Huysmans s'est obligé, ici, sans doute plus qu'ailleurs, à l'objectivité... dans la mesure où ce spontané irritable peut être objectif. Repoussé et attiré par ce haut lieu de la prière collective, il conclut :

« *Pour en revenir à Lourdes même, c'est, je le répète, un endroit à la fois répulsif et divin, mais il sied de l'expérimenter en personne.* »

C'est ce souci de vérité qui l'oblige à constater qu'il y a de l'exploitation, et il craint, sagement, que ces exagérations ne nuisent à la cause qu'elles prétendent servir. Il lui déplaît, par exemple, que l'on veuille presque forcer la main à la Vierge en transformant tout en miracle, à la légère.

« *A en croire les correspondants de journaux catholiques,* note-t-il, *venus pour assister aux pèlerinages, les miracles foisonnent; c'est à qui en aura vu le plus.* »

Cette surenchère dans le mystique exaspère en lui le chrétien et le naturaliste. Chrétien, il juge inopportune une propagande qui ne fait illusion à personne et légitime les accusations de supercherie et de mauvaise foi. Il sait bien, sans doute, que l'homme est assez faible pour qu'il lui faille des miracles, mais il sait aussi qu'il n'en faut pas abuser. N'est-il pas également de bien piètre tactique de refuser à Zola, à défaut de la foi, le respect? Zola n'est certes pas revenu converti de Lourdes, mais il a su laisser passer en lui le flot régénérateur de la sympathie humaine et nul n'a le droit de le considérer, dans *Lourdes* comme un détracteur même s'il n'a pas tout compris, si, surtout, il n'a pas compris ce que rien, dans sa formation, ne lui permettait de comprendre :

« *A-t-il vu plus clair lorsqu'il voulut peindre en pied Bernadette — dont il parle d'ailleurs avec tendresse — comme il a aussi parlé avec respect de la Vierge qu'inexplicablement encore les feuilles catholiques l'accusent d'avoir traînée dans la boue?* »

Ce souci d'objectivité ne le prive à aucun moment de ses qualités innées, et c'est ce qui, si souvent, dans les descriptions de Huysmans, donne une impression de déséquilibre : il voit, avec acuité, les êtres et les choses, mais son pessimisme

revêt chacune de ces choses et chacun de ces êtres qu'il a vus, d'une couleur uniforme très particulière et il se sauve de la monotonie — mot qui lui convient si mal ! — en mettant à profit l'original talent d'un peintre qui « ferait dans la caricature »... D'où ce goût des formules, si parfaites qu'on les croirait fabriquées, alors qu'elles ont, pour lui, un plein sens, car son malheur, précisément, est d'avoir toujours du style :

« *Ce qu'on demande ici par le Feu, on l'observe par l'Eau.* » ou :

« *En résumé, à Lourdes, on assiste à un renouveau des Évangiles, on est dans un Lazaret d'âmes et l'on s'y désinfecte avec les antiseptiques de la charité; en comparaison de ces profits sanitaires, qu'est-ce que le désarroi de la bêtise et de la laideur, la partie purement humaine des déchets?* »

Il y a, à n'en pas douter, dans des phrases de ce genre, un je ne sais quoi d'irritant, et qui surprend dans la mesure où l'on s'attendait à trouver un nouveau Huysmans, à la phrase adoucie, à la pensée tout entière orientée vers la charité et la bienveillance.

La déception vient de ce que l'on a confondu conversion avec mutation totale de l'être, avec rupture sans passerelle entre l'hier et l'aujourd'hui. On souhaitait, dans certains milieux, pouvoir ranger *les Foules de Lourdes* aux côtés des hagiographies les plus platement inoffensives, et l'on s'apercevait que l'écrivain de 1906 était très près du truculent croqueur parisien ; en somme, concluait-on, il était resté là-bas !

Il est de fait que certaines pages, particulièrement brutales, risquent, de nos jours encore, sinon de choquer, au moins de gêner : en réalité, c'est réagir en lecteur rapide, qui ne prend de contact qu'avec les extérieurs, en touriste pressé qui néglige des beautés vraies pour un pittoresque discutable. Or Huysmans nous avait, par le truchement de Bernadette, prévenus :

« *(Dieu) ne fit aucun miracle pour elle, en l'élevant d'un coup à Lui. Il ne la rendit pas différente de ses compagnes, la laissa paysanne, dans toute l'acception du mot; ce détail matériel, constaté par le Père Cros, qu'aussitôt sortie de l'extase, après le départ de la Vierge, elle se reprenait à gratter, selon son habitude, sous le mouchoir qui lui couvrait la tête, ses poux; est typique.* »

Ne peut-on pas dire de même que Dieu ne rendit pas J.-K. différent de ses compagnons d'armes littéraires, qu'Il le laissa naturaliste, dans toute l'acception du terme et, ajouterons-nous, qu'il nous semble convaincu et convainquant parce que, tout justement, il n'a pas dépouillé entièrement le vieil homme. Les objectifs à atteindre diffèrent, mais

non les armes. Il lui restait, dans son atelier, un peu de la peinture additionnée de vitriol dont il se servait jadis ; il l'utilise avec bonheur pour ses fresques burlesques :

« *Il y a là des cagotes de province inouïes; elles errent, jabotent, remuent, ainsi que des juments leurs gourmettes, leurs rosaires; c'est à qui en récitera le plus, c'est à qui lampera le plus d'eau, à qui fera le plus de chemin de croix. Les dévotes, qui sont déjà une engeance redoutable dans les chapelles de Paris, deviennent effrayantes à Lourdes. Elles sont déchaînées depuis hier soir. Elles ont aperçu un évêque de trente ans qui a des cheveux longs et sales lui tombant dans le dos, une barbe de Christ et des mains tatouées de bleu, comme un lutteur; et elles se précipitent sur ses traces en criant : « Qu'il est beau! c'est Notre-Seigneur Jésus même! » — et lorsque le bruit se répand que ce prélat serait un évêque de Terre sainte, c'est dudélire!* »

Ce passage avait, violemment heurté le baron Seillère, qui consacra, on le sait, un copieux ouvrage à Huysmans, estimant sans doute qu'un article ne suffirait pas à manifester son incompréhensive hostilité. Il oubliait que Huysmans décrivait très exactement ce qu'il voyait, avec ses yeux à lui : l'homme du Nord qu'était l'auteur d'*En Rade* était aussi hérissé par ces manifestations des gens du Midi que pouvait l'être Ernest Seillère par les pages de l'auteur d'*En Rade!* L'autre panneau du diptyque s'ouvre une quarantaine de pages avant ces lignes que nous venons de citer :

« *Il faut avouer que cet hôpital est à la fois un enfer corporel et un paradis d'âme. Nulle part, je n'ai vu, avec des maux plus affreux, tant de charité, tant de bonne grâce. Lourdes est, au point de vue de la miséricorde humaine, une merveille; l'on y constate mieux que partout ailleurs la mise en pratique des Évangiles et l'on y trouve des dévotes autres que celles qui sûrissent dans nos églises pour arranger leurs piètres affaires avec des statuettes de saints.* »

Ainsi, Huysmans parvient à l'objectivité en dosant les outrances ! Quand il ne recherche pas la contrepartie, c'est qu'il ne se sent pas le droit de le faire et qu'il entreprend une croisade pour le triomphe du Beau, contre le Laid, de l'Art contre la pacotille blasphématoire des marchands de nougat et de pain d'épice de Saint-Sulpice. Or, à Lourdes, l'injure est quotidienne contre les oreilles ou contre les yeux.

Cette offense à l'art est, pour lui, l'injure permanente à Dieu, le péché inexpiable, dont il souffre au plus intime de lui-même, parce que se trouvent atteints en même temps l'homme de goût, le salonnier des débuts, et le chrétien qui doute que l'on puisse servir le Seigneur dans le médiocre, ou pire...

Né avec un esprit entier, peu sensible aux nuances auxquelles, toujours, il préféra les couleurs, homme des temps anciens, qui ne fut complètement à son aise qu'au moyen âge, la conversion accentue cette intolérance à tout ce qui lui est étranger, ce refus de principe de tout accommodement. Gâté, dans tous les sens du terme, par les magnificences inégalées de la liturgie bénédictine, ce plain-chant qui n'est qu'une sublimation du silence, une oraison personnelle humblement fondue dans la prière communautaire, il ne trouve, à Lourdes, que « *Laus de pacotille* », que « *louange de drogue* ».

« *C'est l'* « *En revenant de la Revue* » *et* « *le Père la Victoire* » *de la piété... Et qui dira l'obsédante importunité de ces* Ave Maria, *de ces* Laudate Mariam, *de ces* « *Nous voulons Dieu, c'est notre Père* », *de ces* « *Au ciel, nous la verrons un jour* », *braillés à tue-tête sur des mélodies canailles dont la vraie place serait dans les beuglants d'un faubourg?* »

L'erreur a été d'imaginer que des protestations de ce genre n'étaient que morceaux de bravoure, destinés à amuser, à faire vendre le livre. N'y a-t-on pas vu aussi une sorte d'esprit de dénigrement systématique, l'aveu à peine déguisé d'une conversion exclusivement littéraire, construite sur de passagères exaltations d'artiste, sans aucun fondement spirituel un peu bien solide? Il est si malaisé pour des âmes formées dès l'enfance au moule et persuadées qu'en émasculant leur pensée, elles servent mieux Dieu, de comprendre cette âme de primitif, égaré dans un siècle où tout lui était étranger !

Il s'amuse certes de ses trouvailles et joue de ses colères, mais il se laisse porter par son élan avec la même honnêteté qu'un Bloy ou qu'un Bernanos qui se sentent davantage en union avec le Christ au fouet des degrés du temple qu'avec le Christ de miséricorde qui absout la femme adultère et bénit Marie-Madeleine.

Et puis, et peut-être encore parce qu'il est converti, il connaît mieux la Loi que beaucoup d'autres ; oblat, il a vécu dans l'intimité des Écritures, pécheur, il a bien dû être convaincu de l'intervention constante du démon dans les affaires des hommes. Alors que les bien-pensants officiels risquaient de s'endormir dans le fallacieux espoir que leurs vertus avaient assoupi le vieil adversaire, très près même, parfois, de glisser insensiblement dans l'hérésie, en niant son existence, Huysmans, lui, qui a reçu les confidences des moines, ces possédés des ascétères, qui tentent le diable par leur sainteté, qui s'est, lui-même, à diverses reprises, senti aspiré par le gouffre, a la hantise du Malin, le subodore partout, le voit partout, le craint partout.

Pour avoir, à l'époque où il préparait *Là-Bas*, feuilleté

assidument les ouvrages les plus autorisés de satanisme et de magie, noire ou blanche, pour avoir appris qu'à l'origine du monastère de la Salette, un de ses oratoires de dilection, il y avait intervention de Lucifer, il perçoit, aux alentours de la Grotte, et à Lourdes en général, une inquiétante odeur de soufre, qui ne lui avait pas échappé, nous l'avons vu, dès le début de son séjour. Il y revient, en reprenant mot pour mot ses notes intimes, dans le livre :

« *(...) la présence de la Vierge attire la présence du démon; mais à Lourdes, c'est particulier. On pourrait attester que c'est le démon qui a occupé, le premier, la place, et que Notre-Dame est venue l'y relancer.* »

Mais la lutte ne cesse pas avec les apparitions, car Satan va prendre sa revanche en inspirant aux prétendus artistes des représentations de Dieu et de la Vierge qui constituent un véritable blasphème, et, sur ce point, Huysmans ne tarit ni ne varie :

« *Sans parler de la Vierge en fonte peinte de l'esplanade, auréolée d'un cercle d'amandes électriques et dont la tête de raie, aux yeux laiteux et aux joues livides est celle d'une démente évadée d'un asile, il faut, si l'on veut voir jusqu'où peut atteindre l'acuité du laid, grimper les lacets du coteau des Espélugues où l'on a commencé à planter un chemin de croix...* »

« *Il est donc évident que l'on attribue à Satan ce qui est dû au Christ, lorsque l'on portraiture Jésus et la Vierge en d'immondes images; l'on fait, en tous les cas, son jeu; l'on pratique, en quelque sorte, un acte de magie noire, en rendant hommage au Maudit, lorsque, renversant les rôles, transformant en effigies infernales les effigies divines, l'on dispose, pour sa joie, les ridicules personnages usités dans nos chemins de croix...* »

« *Ah! si l'on exorcisait ces ateliers de bondieusarderies ce qu'il en sortirait de larves.* »

A ne lire que de telles pages, on pourrait croire, en effet, que Huysmans a jeté anathème contre Lourdes ; attitude très particulièrement périlleuse, puisqu'en parvenant à ses fins, il détournait des chrétiens malheureux de ce fief de l'Espérance qui, pour beaucoup d'entre eux, représente le lieu « *de rafraîchissement, de lumière et de paix* » proposé aux Défunts dans leur Memento. Ici encore, il faut poursuivre sa lecture et consentir à voir l'autre face. Si Huysmans, en effet, a souffert, à Lourdes, il a été, également, hautement récompensé de ses souffrances, et apaisé. Il sait qu'en définitive, la Vierge sortira victorieuse, que si Satan rôde, dans sa perpétuelle quête de pâture, elle saura l'arrêter et lui poser, comme jadis, le pied sur la tête. Il sait aussi que la forme de la prière importe peu si l'intention est pure, et, attitude

nouvelle chez lui, il admet, maintenant, que l'enveloppe charnelle n'est, après tout, qu'une enveloppe, et que les lèvres sont toujours suffisamment belles, qui laissent passer une prière sincère :

« *Un prêtre à mine patibulaire, avec une barbe de cinq jours, issu d'on ne sait quel fond de province, se jette à genoux, les bras en croix, face au public. Il récite à haute voix le rosaire, invoque à grands cris la Vierge, la supplie de guérir les patients que l'on baigne et l'âme embrasée de ce prêtre illumine ses traits et, peu à peu, agit sur les spectateurs qui s'échauffent. Ce qu'il prie bien, le pauvre vicaire de campagne! et quel accent et quels yeux! des yeux en feu et en eau, des brûlots qui flambent dans les larmes!* »

Huysmans a cru que Lourdes risquait de lui faire plus de mal que de bien, parce que les formes de culte qui s'épanouissent ici étaient aux antipodes de ce qu'il pouvait souhaiter. Il a cru ne pas prier, parce qu'il ne pouvait pas prier...

« *Ah! non, s'écrie-t-il, Lourdes n'est pas un lieu de délices pour ceux qui aiment le cœur à cœur avec la Vierge dans le silence et les ténèbres des vieilles cathédrales!* »

N'était-ce pas sa nuit obscure que ce desséchement, n'était-ce pas ce *rien, rien, rien* de saint Jean de la Croix? Comment, plié comme il l'était aux règles de la mystique, ne se serait-pas rendu compte que cet apparent éloignement était peut-être son épreuve de feu, que le miracle pour lui choisi était de le laisser comme pantelant d'irritation, d'autant plus près de Dieu qu'il s'en sentait plus loin? Déjà la pitié qu'il manifeste à l'égard des misères qui s'étalent, pitoyables, devant la Grotte, la sympathie qui l'unit à tel ou tel de ces deshérités, les désespoirs qu'il partage, sont chez lui l'indice d'une participation à l'âme collective qui ne lui est pas coutumière. Avec Zola et avant Jules Romains, il a vécu le plus exaltant des unanimismes.

Quand il s'est agi de lui, et non plus de la masse, il a, librement, agi selon ses convictions :

« (...) *l'on devrait, devant la grotte, réclamer non la guérison de ses maux, mais leur accroissement; l'on devrait s'y offrir en expiation des péchés du monde, en holocauste!* »

Il ne lui fallut pas beaucoup de mois pour expérimenter combien l'attitude qu'il requérait était dure... N'aurait-il pas, sans le savoir, puisé en ces terribles mois qui précédèrent sa fin, un peu de son étonnante force morale à Lourdes, ce fils de la Vierge des Sept Douleurs, qui n'aimait l'Église que souffrante?

PIERRE COGNY.

Barrès et Lourdes

A François Mauriac.

C'est en 1901, le jour de la Toussaint, que Barrès alla, pour la première fois, à Lourdes. Cette année-là, il avait passé le début de l'automne dans la douceur et le silence de Pau. Le désir d'enrichir son trésor de rêveries l'avait conduit, le 1er Novembre, vers la ville de Bernadette, dont il disait : « Lourdes, c'est une rose sur le pied de la Vierge. » Barrès y vécut une de ces journées comme il les aimait, de celles « où nos meilleurs émotions, pour l'ordinaire refoulées dans nos profondeurs, montent à la surface de notre âme », et, le soir, dans ses *Cahiers*, il avait écrit ces lignes : « Le point central de mes émotions de ce jour, c'est la douceur virgilienne de ces fêtes religieuses, près d'une eau courante et dans une belle nature. » Un décor grandiose, une belle promenade en un lieu « où l'émotion est en mouvement, où le cœur ne laisse pas la raison seule décider », voilà l'image qu'il en avait prise. Mais il n'avait pas été moins sensible à ce qui en émanait de calme, d'humilité, et il avait résumé son impression par ces mots : « Je ne puis pas dire qu'il y ait ici du divin, mais de l'humble humanité. » C'est ainsi que dans l'esprit de Barrès, Bernadette de Lourdes rejoignait Jeannette de Domrémy, ces « enfants pures comme des perles et vers qui s'inclinent les personnes célestes. »

Voilà les thèmes que son imagination allait orchestrer dans ce chapitre des *Amitiés françaises* où Barrès s'interroge devant les cierges perpétuels dont la flamme brûle et monte vers la Vierge de Lourdes. « Quelle douceur virgilienne, reprend-il, dans ce culte d'une Vierge institué par une enfant auprès d'une eau courante ! Ces beaux lieux où l'humanité se dilate le cœur à chanter le *Miserere* ne se laissent pas aisément quitter. On y éprouve des transports qui font sourdre à la surface tous nos secrets et dont la cadence seule attendrit. C'est ici une promenade du sentiment. Elle s'oppose dans mon esprit à la froide charmille à la française, où le jeune Renan médita les lettres de sa sœur si raisonnable. Ici le cœur ne laisse pas la raison décider rien à elle seule. »

Mais des profondeurs de sa propre conscience, à lui, Barrès, s'exhalait tout ensemble une déchirante cantilène, et sans doute est-il rarement allé aussi loin dans l'examen de soi-

même que dans sa méditation à la chapelle du Rosaire, au bord du gave : « Je convoque ici tous mes rêves, dit-il, je les épure des médiocrités que nécessiterait leur réussite, et cependant que je mesure le néant de mes possessions, je me brûle des feux où je sais ne pouvoir jamais atteindre. Longues psalmodies intérieures, sentiment égoïste de l'existence, stérile remâchement où nous revenons comme à notre refuge, après avoir participé aux activités du vulgaire ! » Quelle confession et traversée de quels sanglots, de quels regrets et, entre tous, du regret des sûretés divines qu'il croyait à jamais perdues ! Dans la paix de ces terres sanctifiées, Barrès, en effet, n'est pas parvenu à chasser « le troupeau dévastateur des pensées qui le dérobent à la certitude que donne la contemplation », car si « dans cette atmosphère de légende et de surnaturel » il vit « l'un des moments exceptionnels, où l'on comprend et savoure en toutes choses la substance unique qui ne meurt pas », s'il se surprend à songer, avec toute la tradition chrétienne, qu'une seule chose est nécessaire, c'est *sans pouvoir la nommer, cette chose.* Soustrait au bénéfice de cette intercession, qui est proprement le miracle de Lourdes, Barrès s'y sent « un étranger », mais en même temps il ajoute : « *Que personne au moins n'interroge le passant qui ici s'incline avec le commun* » — et cela seul suffirait à nous l'interdire. Barrès était ce « passant ». « Heureux, songeait-il, celui qui sait encore le chemin antique des autels. » Et, cinq ans plus tard, en 1906 dans une note de ses *Cahiers* intitulée : « Si je fais un Lourdes », il ajoutait : « L'autel et la piété, deux idées liées. Il ne suffit pas de garder la forme esthétique, la construction ; il faut aller à la source, aux puissances du cœur, aux facultés aimantes telles que les modèle le catholicisme. Pascal plus que Chateaubriand. » Aussi bien Barrès pensait-il à part soi : « *L'attachement à la religion, ça ne se dit pas. Le meilleur de nous-même, il en va partout ainsi, nous le dissimulons.* »

Qu'ajoutent à l'état d'âme que révèlent ces pages, celles que, vingt ans plus tard, Barrès a écrites sur sa seconde « visite à Lourdes » et qui ouvrent, comme un concert de musique où le profane et le sacré mêlent leurs harmonies, le beau recueil d'inédits qu'on vient de publier sous le titre *N'importe où hors du monde?* J'en sais qui trouvent qu'elles ne manifestent, dans l'ordre de la croyance, aucun progrès véritable, et sans doute, au regard de la chronologie, ont-ils raison. Mais — et je reviendrai là-dessus — pour tout ce qui touche à la vie intérieure de Barrès, rien de plus fallacieux que les dates et les signes de temps. Sur la route des hauteurs où il lui a été donné parfois d'atteindre, ce n'est pas toujours le dernier de ses écrits qui en marquera le sommet. Que de

lacunes, que de silences aussi ! Oui, les vues que Barrès a développées, un an avant sa mort, manquent peut-être de cette fièvre, de ce pathétique moral qui, dans les *Amitiés françaises,* traversaient sa méditation sur Lourdes et y mettaient une note si émouvante ! Les idées qu'il y avait jadis mêlées, et dont il déplorait alors l'incertitude, ces idées Barrès, depuis, les avait harmonisées, si l'on peut dire ; il les avait apparemment *organisées* pour justifier une attitude qui, certes, ne lui donnait pas le change sur ce qu'elles gardaient d'incertain, mais il entendait néanmoins s'y tenir, ne fût-ce que pour ne pas donner à autrui le change sur lui-même.

C'est donc pour s'émouvoir à quelque chose d'éternel qu'en février 1922, Barrès est revenu à Lourdes : « C'est un spectacle sublime et qui passe tout, dit-il, cette grotte illuminée au pied de ce rocher et, au-dessus, les deux églises posées qui chantent. Cette émotion souterraine, qui s'épure dans cette ascension, je n'ai rien vu d'aussi profond dans l'univers entier. Pour la seconde fois, à vingt ans d'intervalle, je viens passer ici un jour d'hiver et de solitude ; et je vérifie que la vie n'a fait que mieux me disposer à goûter l'ascension de ces troubles et de ces enivrements qui montent là-haut se discipliner en cantiques rythmés et se muer, je l'espère, en pensées fortes, pleines, agissantes. L'antre des primitifs et des nymphes, couronné de la basilique du Christ ! Jamais je n'épuiserai le sens profond de cette coopération des hommes, de la nature et de l'invisible ! »

Pour accommodé qu'il soit à ces lieux où règne la Vierge, où l'Immaculée Conception est apparue à Bernadette, c'est, dira-t-on, le dialogue de la Chapelle et de la Prairie qui continue ; c'est une fois encore le même appel aux sources, aux nymphes, aux vieux dieux expropriés, et bien qu'il respire dans l'air de Lourdes un attendrissement et une grâce sans pareils au monde, c'est aux êtres, c'est aux choses et c'est à leur magie propre que l'auteur de la *Colline inspirée* reporte ce que le croyant, lui, reporte d'abord à Dieu.

Ces objections, je les ai autrefois formulées, et l'on ne saurait nier que les voies où s'engage sa pensée restent très distantes de la foi, de ses révélations essentielles. Mais ces voies, ce sont les siennes, à lui, Barrès ; ce sont les voies qui remontaient à ce qu'il y avait en lui de plus profond, celles qui étaient le plus susceptibles de le conduire infailliblement, celles que, depuis *Un homme libre* il n'avait cessé de suivre. Devant les fidèles qui viennent à Lourdes, quel est son premier mouvement ? « Ils attendent, dit-il, les secrets des ténèbres, les minuscules énergies du divin. Réjouissons-nous parce qu'au fond du plus grossier et du plus morne d'entre nous il existe

une petite source qui peut s'enfler et jaillir, une cellule sacrée qu'il s'agit d'ébranler et qui se dilatera. » Cet état d'accueil, de réceptivité, n'est-ce pas personnellement le sien? Ce que Barrès est venu chercher à Lourdes, c'est un accroissement de chaleur, de poésie, ce qu'il appelle « une élévation de notre ton vital qui met en goût et en pouvoir de mieux disposer de ce que nous savons déjà », c'est une ferveur de vie spirituelle. Et de quoi loue-t-il Bernadette? D'avoir avivé, dans une multitude d'âmes, l'étincelle divine. « Ah ! Bernadette, dit-il, c'est vous qui avez allumé toutes ces flammes !... Vous passez les plus grandes poètes dont vous êtes la sœur ! » Pour le reste, c'est-à-dire pour ce qui touche à ce qu'il appelle les « visions de Bernadette », Barrès laisse de côté la question de la Cause, et ce qu'il en retient, c'est l'effet : Bernadette a vu la Vierge, comme Pascal a vu le feu, dans la fameuse nuit du 23 novembre 1654 : « Il y a eu là un phénomène, dit-il. Nommez-le comme vous voudrez. C'est un phénomène qui nous fait entrer en relations avec une réalité. Si différente qu'elle soit de nous, c'est une réalité puisqu'elle agit. C'est une présence qui nous pénètre et nous fait vibrer. » Et Barrès d'ajouter : « Tout le problème, c'est de la nommer et de l'employer. » Aussi Barrès loue-t-il l'Église d'avoir « réglé cette force magnifique » et d'avoir « magistralement fixé cette minute de nos sommets dans les règles morales et dans les sacrements, pour que nous l'y retrouvions et que nous en usions pratiquement. » Mais si invinciblement porté qu'il soit à dire : « Il y a là quelqu'un ou quelque chose, et quelque chose d'extra-sensible », ce que Barrès désire et d'un désir inassouvi, c'est de savoir nommer et employer ce qu'il sait déjà ressentir. Pour lui, voilà la grande, l'unique question.

Allons-nous après cela, demander ce que Barrès pense du *miracle?* Pour lui, il y a là une donnée de fait, et Lourdes ne peut qu'en rendre la présence plus certaine. Et c'est bien un fait, rien qu'un fait que Barrès relate ce mercredi de septembre 1908, où il vit la rentrée, dans sa petite ville de Charmes, d'une jeune miraculée. Pas la moindre question, le récit le plus nu : « Une petite religieuse de vingt-neuf ans, phtisique, note-t-il le soir dans ses *Cahiers*. La supérieure avait dit au départ : « Ce sera déjà un miracle si elle arrive jusqu'à Épinal ! » Elle est partie, portée, mourante. A Marseille, on l'a administrée. Elle voulait toucher Lourdes. A Lourdes, au sortir de la piscine glacée, elle s'est levée... Elle a couru, les bras ouverts, au passage du Saint Sacrement... On l'a menée au Bureau. Trois fois. Elle est guérie. Elle ne se rappelle rien, ni d'avoir écarté les bras, ni d'avoir couru. » C'est tout. Et de cette miraculée, revenant à Charmes,

rayonnante, transfigurée, Barrès a retenu seulement ces paroles : « *J'ai senti dans mon corps une force invincible.* »

Sans doute dira-t-on qu'en l'occurrence Barrès ne dépasse pas l'ordre du « phénomène », alors même qu'il qualifie ce phénomène de « religieux », qu'il voit que c'est « une grande chose », et peut-être s'étonnera-t-on que ses dernières méditations sur Lourdes témoignent d'un état spirituel qui n'est guère différent de celui de l' « ambigu Barrès », du Barrès de la « mobilisation du divin ». Car ce que nous cherchons dans sa *Visite à Lourdes*, c'est Barrès lui-même, c'est le retentissement qu'elle a eu sur son âme. Ce qui nous importe, en effet, c'est de savoir quels éléments de sa pensée intime elle a pu animer, quels mouvements elle a déterminés qui appellent, impliquent, ou du moins préparent en lui la foi chrétienne. Que les pensées que Barrès y exprime semblent situées en deçà de certains sentiments qu'il avait auparavant confiés à ses *Cahiers*, qu'elles donnent même l'apparence d'un recul, d'une régression, sinon d'un arrêt, voilà qui ne doit pas nous surprendre, car nous touchons ici à un secret de l'art de Barrès, avant que de toucher à un secret de sa vie spirituelle. Barrès était de ces écrivains dont les sentiments ont besoin d'être détachés de l'âme pour s'exprimer et nouer leur fruit, et la forme où ils s'en libèrent en les manifestant au dehors ne traduit qu'une réalité antérieure, un « climat » où, profondément, ils ne vivent déjà plus. La lente maturation qui lui était nécessaire pour arriver à l'œuvre d'art ne lui était pas moins indispensable pour informer les sentiments qui sollicitaient sa pensée et son cœur. Aussi lorsque dans ses œuvres, Barrès continuait de défendre la tradition chrétienne pour des raisons extrinsèques, dont il sentait l'insuffisance, c'est qu'il n'entendait pas anticiper sur une expérience spirituelle qui commençait à peine et qui, par cela même, demeurait indicible. Ouvertement, il ne voulait formuler que ce qui était réellement appuyé à ce qu'il avait expérimenté, si court que cela pût désormais lui paraître. Pour le reste, il attendait et se disait à part soi : « *Si mon regard est orienté, mes pensées ne sont pas formées.* »

Nul ne peut dire jusqu'où Barrès est vraiment allé dans cette voie vers ce qu'il appelait « la rencontre avec l'invisible. » Et ici, répétons-le, les dates n'importent guère. C'est ainsi que les pensées touchant les choses religieuses qu'on trouve dans ses *Cahiers*, au cours des années 1907-1909, laissent loin derrière elles tout ce que contiennent sur de pareils sujets les livres qu'il publiera plus tard. Est-ce à dire que, pour le fond, ces pensées s'inspiraient d'une métaphysique plus sûre, d'une dialectique moins irrationnelle, moins purement émo-

tive? Assurément non ; mais, cette fois, les objections de ce genre ne portent pas, parce que nous n'avons plus affaire à des théories qui, pour entraîner l'adhésion de l'intelligence, se motivent en fonction de certaines idées ou de certaines doctrines, mais à une âme engagée dans un combat pathétique où elle est seule en cause. Toute la perspective s'en trouve radicalement changée. Va-t-on discuter sur la valeur apologétique de tel ou tel argument quand on tombe sur des lignes comme celles-ci, à la date de 1908 : « *Il y a quelque chose en nous qui désire Dieu. J'ai besoin de Dieu... Cette part qui veut Dieu sera sauvée, obtiendra un autre monde, une autre vie. Sans quoi la vie, l'univers seraient absurdes. Ils ne peuvent pas être absurdes, dénués de sens, car l'absurde, le dénué de sens n'existent pas.* » Puis ce trait pascalien : « *Au-dessus de la nature, il y a Dieu qui, un jour, nous a envoyé son Fils pour nous dire : Je suis là.* » Mais aussitôt l'Esprit de la terre souffle à cet affamé d'infini : « *Cette autre vie, cette vie spirituelle, nous n'avons pas de sens pour la connaître.* » Devant cet homme en méditation qu'une étincelle de feu divin a déjà illuminé de clartés soudaines, un seul parti convient : se taire, attendre, s'unir par la pensée, par la prière.

Aussi bien ne s'agissait-il pas pour Barrès de créer, tel un Faust, un système du monde, ni de « remuer des problèmes ». Être mieux avec soi-même, se sentir intimement simplifié, voilà ce qu'il souhaitait, et il ne l'attendait pas d'une philosophie quelle qu'elle fût. « J'aime mieux le moindre arbre, disait-il, que le plus beau mât de cocagne, la petite fille avec son catéchisme que les inventeurs de systèmes ! » Croyant, Barrès eût-il jamais souhaité d'être beaucoup plus savant dans la religion que cette petite fille? Ce qu'il espérait de la religion pour soi-même, c'était un élargissement, une manière d'étreindre davantage et mieux. « Je cherche à m'exprimer », répétait-il à ce sujet aussi, car il s'agissait toujours pour lui d'arriver jusqu'à soi, de faire son personnage dans le drame, fût-ce le drame éternel.

Rien de plus légitime ici que cette préoccupation de l'individu, et, au milieu de ses incertitudes de pensées, n'était-ce pas ce qui s'offrait à lui de plus réel? Aussi, et sur sa seule expérience, si courte, si restreinte qu'elle lui parût, Barrès pouvait dire : « *Je ne sais pas la vérité de la religion, mais je l'aime.* » Dès d'abord, il lui avait donné son cœur, et le don de spiritualité qu'il découvrait en lui, Barrès ne voulait pas l'avoir reçu en vain. Il aspirait de tout son être à « sentir se réaliser en soi, l'efficacité de la parole divine quand le cœur paternel de Dieu se révèle au cœur de son enfant coupable ou égaré ». En attendant, et quoi qu'il en fût de ses difficultés

d'esprit, il lui suffisait de se dire pour se donner confiance : « *J'en crois mon cœur. Il se fait une évidence en moi. Et il n'y a que ce moyen.* »

Le soin qu'avait Barrès de respecter son travail intérieur est singulièrement émouvant, dans la mesure où il reste, comme en ses *Cahiers*, la pathétique confidence de sa recherche personnelle. Cette « intériorité » n'a pris figure de doctrine équivoque qu'en se formulant par un appel au sentiment, à l'affectivité pure que ses livres proposaient comme les seules puissances susceptibles de conduire au divin. Ambiguïté? Disons plutôt complexité, scrupule, réserve d'un homme qui doute toujours. Cet accent intime, où se fût exprimé le profond besoin religieux que ses *Cahiers* nous révèlent, Barrès craignait qu'en le faisant trop vite entendre, on ne s'abusât sur lui-même, qu'on ne voulût le placer où son esprit ne le plaçait pas encore et que la sincérité de son caractère n'en fût altérée. « Je suis un être sincère, disait-il, et je ne veux pas que mon sentiment, mes idées, mon rôle de soldat, me donnent un trop beau rang de catholique..., car je sais l'incomplet d'une conviction qui ne se double pas de la pratique... Dans de telles questions, dans les choses de la religion, il faut le sérieux de la pensée, la netteté de l'attitude : d'abord une sincérité entière envers moi-même et puis une franchise absolue avec les croyants, comme avec les incroyants. Position nette, c'est mon honneur. » Et quoi qu'il en fût de son désir de s'adjoindre aux croyants, ni leur indulgence, ni son propre souci de répondre à leur bienveillance, n'eussent amené Barrès à une tromperie indigne d'eux et de lui.

Ce qui lui restait à accomplir, nul n'en avait une conscience plus nette : il le formule en ces lignes toute simples qui se détachent de la page :

Mener une vie chrétienne
Avoir la foi
Fréquenter les sacrements.

Lignes d'une précision singulièrement émouvante et qui rejoignent certain mot que nous avons lu, à Charmes, au lendemain de sa mort, sur une image épinglée à la tenture de son lit : « *Sitio*, j'ai soif. » De quoi Barrès avait-il soif? Seules les eaux vraiment miraculeuses qui viennent du cœur et qui jaillissent des sources profondes de la foi pouvaient étancher le désir de ce grand altéré.

C'est bien là ce que Barrès était, une fois encore, allé chercher à Lourdes, en 1922 : il y était venu pour satisfaire sa soif, sa faim du meilleur, pour vivre ces heures où l'âme refait son plein. Si le récit qu'en a écrit Barrès

donne l'impression qu'il n'avait guère avancé dans la connaissance des états supérieurs de l'âme, *N'importe où hors du monde* contient un autre récit qui, sous le voile de la fiction, nous livre son plus profond secret. C'est celui où Barrès, sublimant sa propre aventure, évoque le conflit intérieur où se sent, malgré soi, engagé un prêtre que sollicitent deux besoins, en apparence contradictoires, celui d'une vie d'action et celui d'une vie de méditation, de contemplation pure. Comme le Sulpicien d'*Au service du Ciel*, Barrès sentait qu'il y avait une lacune dans le chant qui s'élevait de ses livres. « *Ai-je déterminé mon but, ai-je conçu ma plus haute espérance?* » s'interrogeait-il. Et comparant ce qu'il était à ce qu'il aurait voulu être, Barrès se demandait pareillement : « Vais-je donc passer sans fournir la note que Dieu avait mise en moi? C'est mon devoir de servir, de défendre l'Église, la tradition catholique et je n'entends pas déserter cette tâche ; mais quel regret, quel remords de laisser sans emploi toute une partie de mon âme ! » Et de son cœur montait la même prière que celle du prêtre obsédé jusqu'au dégoût par les occupations de sa charge : « Seigneur, je sens que j'ai laissé envahir par l'ivraie une partie du terrain que vous m'avez donné à faire valoir... Inspirez-moi, Seigneur, guidez ma bonne volonté ! Délivrez, en votre serviteur, la flamme captive ! » Voilà ce qu'avaient réellement été les pensées de Barrès à Lourdes. Il y avait senti toutes ses sources revenir à la surface et, lui aussi, il eût pu dire : « J'appartiens par mon désir (puisse-t-il n'être pas déçu) à la partie du Ciel où règne cette royale apparition ! » — car il savait qu' « aucun désir ne surgit dans l'humanité sans qu'il contienne quelque chose de divin ». Cependant, désir, regrets, Barrès avait enfermé tout cela avec tant de soin que rien n'en apparaissait au dehors, et nul n'aurait pu soupçonner cette source vive...

Mais, comme le Bernard de sa pieuse paraphrase, Barrès n'avait-il pas compris, certain jour, qu'une sainte avait été autorisée à « tenir compagnie à son âme »? Le dirai-je? Ces pages d'*Au service du Ciel* font lever du fond de ma mémoire un souvenir, où je vois passer comme en songe le voile d'une jeune religieuse qui, depuis des années déjà, priait pour Maurice Barrès et qui, un jour, vint le visiter à Neuilly... A cette rencontre mystérieuse, voulue de Dieu, à la visite de cet ange, Barrès ne devait plus cesser de rêver. Jusqu'où l'a mené la prière de cette vierge élue, étincelle divine?... Cela nous emporte où le regard ne va pas.

HENRI MASSIS.

Celle qui sourit

Les processions.

Il y a une telle analogie entre les processions de Lourdes et celles du peuple juif dans l'Évangile que l'on croit voir un instant s'évanouir les dix-neuf siècles écoulés, ce qui fait apparaître le temps comme un point infime en regard de l'éternité.

A la procession du Saint-Sacrement, à Lourdes, c'est toujours le même Christ, Fils du Dieu vivant, qui passe : divinité cachée, humanité même voilée sous les apparences du pain. C'est l'Oint du Seigneur, l'Envoyé du Père, Celui dont il est écrit dans les Psaumes : « *Tu es mon Fils, Je t'ai engendré aujourd'hui* » (1).

La foule qui se presse derrière l'ostensoir est l'image du Corps Mystique en marche, à la suite de son Chef, vers le royaume promis aux pauvres (2). Tous ceux qui sont là n'en sont pas des membres vivants, mais tous sont en puissance de le devenir par la force de la grâce qui rayonne de la Présence réelle. On ne peut assister à ces processions sans voir des yeux de l'âme déborder les insondables richesses cachées dans le Cœur de Jésus. Même les plus inertes en sont ébranlés. « *Jubilate!* » Le peuple jubile. S'il n'agite pas des palmes comme aux Rameaux, il a le même enthousiasme. « *In lætitia* » il est dans la joie ! Même les yeux des malades qui attendent leur guérison semblent s'illuminer.

Le geste qui suit est le point culminant de ces heures de grâces : Jésus se penche vers ses frères souffrants. C'est, avec Lui et par Lui, le Père qui touche le front de son enfant, la Trinité Sainte qui lui donne comme un avant-goût de l'infinie béatitude à laquelle il est appelé dans le paradis de son Dieu.

La procession aux flambeaux n'a pas le même caractère. Le Christ éternellement vivant, glorieusement ressuscité, est rentré dans le secret du Tabernacle. Il y a une autre présence non corporelle mais spirituelle, présence de grâce, si douce

(1) *Psaume*, II, 7.
(2) *Psaume*, C, 1-2.

qu'on ne peut l'oublier quand on en a goûté l'ineffable charme, c'est la présence de la Mère.

Dans la journée, la foule acclamait son Roi, Lui criait sa misère : « *Tu es Christe Rex gloria* (1) !... *Fili David, miserere mei!* » (2). C'était le cri de la pauvre humanité tendue par le désir vers son achèvement.

Ce soir, c'est encore l'humanité en marche ; mais, lassée du poids du jour, elle vient vers sa Mère. Car Dieu a donné à l'humanité une mère commune, universelle, dont les bras et le cœur sont toujours ouverts.

Comme des enfants se pressent autour de la mère, le soir, quand la nuit vient, ils sont tous là. Dans le silence, les flambeaux s'allument ; la montée familiale s'organise : c'est la marche à l'étoile.

L'étoile, c'est Elle : Marie, au cœur veillant et bienveillant. Sa tendresse est si lumineuse, si rayonnante, qu'à son contact des milliers d'étoiles s'allument dans le cœur des enfants. Oubliant les fatigues de la journée, ils chantent, ils montent là-haut, vers la basilique, symbole de la Maison du Père où la Mère les conduit.

Ave, ave, ave Maria!...

Salut, ô Mère, ô Marie notre douce espérance ! Salut, claire vallée, terre sainte, rocher béni duquel tombent, sur les enfants réunis, les célestes bénédictions !

Puis c'est le rassemblement autour de la Vierge couronnée.

Credo! Nous croyons en Toi, Seigneur, nous croyons en ton Église, nous croyons au triomphe final de tes élus, à leur réunion, comme ce soir, mais dans la lumière de l'Agneau, après les nuits de la terre. Nous te disons notre foi, notre credo d'amour. *Vitam æternam. Amen!*

Enfin, c'est le grand silence. La foule se retire sans bruit. Pour ceux qui restent, c'est le moment du cœur à cœur, des entretiens secrets dans le mystère de l'oraison. Ceux-là ne sont pas seuls ; ils ne se désolidarisent pas de leurs frères, ils les portent tous en eux : croyants ou incroyants. Leur adieu silencieux à la Grotte peut se traduire ainsi : « *Tourne vers nous un regard de clémence, ô Mère. Nous sommes la foule de tes enfants en route vers Jérusalem. Nous sommes tous plus ou moins blessés par les cailloux et les épines du chemin, plus ou moins déçus, mais joyeux quand même, parce que tu es notre Mère, que Jésus est notre frère, ton enfant. Tu es sa Mère et la nôtre : sois notre avocate auprès de Lui, ô Mère des Miséricordes!* »

(1) Cf. *Psaume*, XXIII, 7-10.
(2) Marc, X, 47-48 ; Luc, XVIII, 38-39.

Le miracle.

C'est ici, surtout, qu'apparaît frappante l'analogie qui existe entre Lourdes et l'Évangile. L'Évangile est la révélation du Mystère d'amour caché en Dieu de toute éternité; Lourdes en est le rappel.

Pour prouver sa mission divine, l'envoyé du Père, le Christ, dans l'Évangile, sème à pleines mains le miracle. A Lourdes, le Christ déploie à toute heure sa puissance de thaumaturge. Comme autrefois en Galilée, on lui amène des sourds, des aveugles, des paralytiques. Il les guérit, faisant ainsi luire aux yeux des hommes la lumière divine : « *Que vos œuvres brillent devant les hommes...* » (1). Tous ceux qui sont de bonne volonté, Il les soulage, quelle que soit la nature de leurs maux. Tous reçoivent avec abondance des richesses de sa grâce. Tous s'en retournent, glorifiant Dieu, publiant ses merveilles (2).

Ce petit coin de terre pyrénéenne pourrait s'appeler la Palestine des temps modernes : toutes les misères humaines y défilent, comme autrefois elles défilaient sur les routes de Galilée et de Judée. On y voit passer des Samaritaines, on y rencontre des Bartimée, on y coudoie des boiteux qui bondissent, portant, comme des trophées, leurs béquilles ! On y entend crier : « *Jesu, Fili David, miserere nobis!* » Les enfants chantent : « *Hosanna!* » (3).

A Lourdes, on vit dans la vérité, comme ailleurs on vit dans la vanité. Un courant puissant de grâces soulève et entraîne les âmes loin des sentiers battus par tout le monde. On marche comme dans une vallée de douceur et de paix. On sent que le Ciel est tout près, qu'il est là, dans l'Ostensoir qui s'avance, dans l'image de la Vierge qui sourit du haut de son rocher.

Le plus grand miracle de Lourdes n'est pas dans le redressement des membres, ni dans le raffermissement des chairs, ni dans les yeux qui s'ouvrent, ni dans les oreilles qui entendent. Il est surtout, comme du temps du Messie, dans les démons chassés, dans l'orgueil vaincu, dans le prodige de la haine changée en amour, dans la beauté d'un cœur passé de l'ordure du péché à la pureté des anges. C'est là le grand miracle, celui pour lequel devraient éclater tous les Magnificat ! Mais celui-là s'opère, comme le baptême, dans le secret.

C'est à Lourdes, souvent, que l'on retrouve le signe de la croix dont on avait été marqué et qui avait comme disparu

(1) Cf. Matthieu, v, 16.
(2) Marc, x, 47-48; Luc, xviii, 38-39.
(3) Cf. Matthieu, xxi, 9, 15-16; Marc, ii, 9-10.

sous une couche d'indifférence ou d'impiété. La main de Marie s'est posée sur le front, a écarté les obstacles, et le signe sacré a relui, à la grande joie des élus, car « *Il y a de l'allégresse dans le ciel pour un pécheur qui fait pénitence, plus que pour quatre-vingt-dix-neuf autres qui n'ont pas besoin de pénitence* » (1). Pour ces miracles spirituels, c'est la Sainte Cité invisible qui entonne le Magnificat.

C'est la foi qui joue le grand rôle à Lourdes. On pourrait en faire l'éloge qu'en fait l'Esprit-Saint dans l'Épître aux Hébreux (2).

Le don divin est là, comme un trésor à la portée de tous. Tous peuvent y puiser, sans l'épuiser.

Beaucoup ne sont pas convertis, parce que leurs yeux n'ont pas voulu s'ouvrir à la lumière ni leur bouche à l'eau vive gratuitement données. Beaucoup aussi emportent chez eux une fraîcheur, un parfum d'infini qui peut-être un jour les ramèneront à la vie chrétienne.

Ceux qui viennent chercher à Lourdes la guérison de leur corps ne l'obtiennent pas toujours, soit parce que leur foi est trop faible, soit parce qu'il est meilleur pour eux de rester malade ou de mourir.

Il y en a même qui ne sont pas guéris, à cause de la perfection de leur foi : leur âme, largement ouverte aux influences divines, s'est exaltée, et cette exaltation les a fait tellement adhérer à la volonté de Dieu qu'ils n'ont pas pu demander ni même désirer leur guérison. Dieu leur a donné mieux et plus. Si leurs lèvres ont proféré les mêmes cris que les autres, leur cœur a rectifié : « *Faites, Seigneur, que je voie, que je détourne mes regards de la vanité et que je contemple votre Face. Faites que je marche, que je courre dans la voie de vos commandements, car Vous avez dilaté mon cœur...* » (3).

Quant à ceux qui sont guéris, de préférence à d'autres ayant le même degré de foi et de confiance, pourquoi le sont-ils? Parce qu'il plaît à Dieu qu'il en soit ainsi. Ses pensées ne sont pas nos pensées (4). Il a, sur l'ensemble du monde, des vues générales. Son regard éternel embrasse d'un seul coup toute l'humanité qu'Il veut conduire à sa fin béatifiante. Il agit, pour chacun, selon son dessein qui est tout d'amour. Jamais sa puissance n'est en défaut, pas plus à Lourdes qu'à Capharnaüm ou ailleurs. Et toujours la prière de sa Mère émeut son Cœur comme à Cana.

(1) Luc, xv, 7.
(2) *Hébreux*, II.
(3) *Psaumes*, CXIX, 32-37 ; CXXXV.
(4) Cf. Isaïe, LV, 8.

Si ceux qui viennent à Lourdes n'y trouvent pas toujours ce qu'ils sont venus y chercher, ils emportent, sans aucun doute, ce qu'il y a de meilleur pour eux. Guéris ou non guéris d'un mal corporel, ils s'en retournent l'âme apaisée, illuminée et souvent transformée. Le joug de la souffrance leur paraît plus léger : ils en ont découvert ou approfondi le sens chrétien.

Ce n'est pas pour ses miracles qu'on aime Lourdes. N'y eût-il plus à Lourdes un seul miracle de l'ordre corporel, on l'aimerait, on se sentirait attiré vers lui, par un instinct surnaturel, parce qu'il est la représentation vivante et actuelle du Mystère de Dieu parmi les hommes.

Dans l'obscurité d'une grotte — comme à Bethléem — la Vierge-Mère est passée, et Jésus avec elle. La Mère et l'Enfant ont souri, leur sourire est demeuré : tous ceux qui viennent là, guidés par l'étoile de leur foi, en sont éclairés.

Comme autrefois en Galilée, quand Jésus traverse les rangs de la foule, une vertu sort de Lui.

Comme autrefois sur les pentes verdoyantes, Il nourrit des milliers d'hommes d'un Pain venu du ciel.

Dans son sacrifice incessamment renouvelé pendant les heures du matin, les mérites de son Sang sont appliqués aux masses qui se pressent autour de l'autel de la Grotte.

Une même charité, une même espérance, une même foi réunissent les âmes dans le Sacrement de l'Unité. Le « *Sint unum* » du Christ se trouve magnifiquement réalisé à Lourdes : « *Moi en eux et Toi en moi* » (1).

Un dernier mot sur les miracles de Lourdes : c'est que cette terre bénie est elle-même, avec tous ses bienfaits, un miracle permanent de la puissance de Dieu, de son infinie Miséricorde.

Les dix-huit apparitions.

Ce chiffre de dix-huit a lui aussi sa signification : il représente la marche des siècles, depuis le grand événement qui a changé la face du monde. En 1858, au temps des apparitions, il y a dix-huit siècles révolus que le Verbe s'est fait chair, qu'Il a habité parmi nous (2), maniant comme l'un de nous la scie et le rabot, pour mieux partager notre sort. Il y a dix-huit siècles que l'Églises, penchée sur le berceau de l'Enfant-Dieu, nous invite à venir l'adorer : « *Venite, gentes, et adorate Dominum; quia descendit lux magna super terram!* »

Les peuples, assis dans les ténèbres, se sont levés : de toutes tribus, de toutes langues, ils sont accourus vers cette

(1) Cf. Jean, XVII, 22.
(2) Jean, I, 14.

grande lumière (1). Ils ont mis leurs pas dans les pas du Messie, ils L'ont suivi jusqu'au Calvaire. Le sang des martyrs a coulé, en témoignage de leur foi et de leur attachement au Christ ; les déserts se sont peuplés d'ermites, en témoignage du même amour. Un feu embrasait la terre, ainsi que Jésus l'avait désiré : « *Je suis venu jeter le feu sur la terre, et que désiré-je, sinon qu'il flambe?* » (2).

A l'ère des catacombes et des ermitages succéda l'ère des Croisades et des cathédrales, des monastères et des institutions charitables. La Bonne Nouvelle commençait à franchir les mers.

Puis, à mesure que le christianisme, gagnant du terrain, s'éloignait de sa source, le zèle ardent se refroidissait. L'homme est inconstant, changeant. Dix-huit siècles de croyance chrétienne, de soumission à l'Église, c'est trop de fidélité pour cette ombre qui passe (3). Pour Celui qui a son origine dans l'éternité, dix-huit siècles et tous les siècles sont moins qu'un jour (4) ! Transcendant, Il embrasse d'un seul regard tous les temps et toutes les activités.

Avec l'avancement des civilisations, l'humanité a pris conscience de sa grandeur. En découvrant l'énergie cachée dans la matière, elle s'est cru tout pouvoir sur la nature, égale à Dieu, dieu elle-même !... capable de faire ce que le Dieu du catéchisme avait réalisé...

Nous, les humbles, nous pourrions lui faire la réponse de Jésus à Pilate (5) : « *Tu n'aurais sur moi aucun pouvoir, s'il ne t'avait été donné d'en haut...* » Ou encore lui mettre sous les yeux le psaume VIII :

« *Yahvé notre Seigneur, que ton Nom est magnifique!...*
« *Quand je vois les cieux, ouvrage de tes doigts,*
« *La lune et les étoiles que tu as fixées, je m'écrie :*
« *Qu'est-ce que le mortel pour que tu te souviennes de lui?*
« *Et le fils de l'homme pour que tu t'intéresses à lui?*
« *Tu l'as fait de peu inférieur aux anges,*
« *De gloire et de splendeur tu l'as couronné;*
« *Tu lui as donné pouvoir sur les œuvres de tes mains;*
« *Tu as mis toutes choses sous ses pieds...* »

Dieu qui connaît le nombre des étoiles sait aussi ce qu'il y a dans l'homme et jusqu'où peut atteindre son intelligence !

(1) *Psaume*, xcv, 16 ; Isaïe, ix, 2 ; Matthieu, iv, 16.
(2) Luc, xii, 49.
(3) Cf. Job, xiv, 2 ; *Psaumes*, cii, 12.
(4) *Psaume*, xc, 4 ; ii, Pierre, iii, 8.
(5) Jean, xix, 11.

Il savait par avance qu'au XIXe siècle, le siècle de la pensée et des conversions, succéderait le XXe, le siècle de la technique et des grandes découvertes, mais aussi le siècle de l'orgueil, du mépris de Dieu et de ses lois. Devant le désordre et la folie provoqués par la monstrueuse ambition de l'homme, Dieu a eu pitié de l'ouvrage de ses mains ; Il s'est souvenu de ce peuple qu'Il a voulu posséder dès le commencement : « *Memor esto congregationis tuæ, quam possedisti ab initio...* » (1). Il lui a envoyé sa Mère, celle que, par un dessein d'amour, Il a toujours voulu associer à l'œuvre du salut des nations. Et Marie s'est montrée, à des bergères le plus souvent, à des petits toujours.

Comme le Père, avec le Père, Marie nous a donné son Fils. Par la grâce et la volonté de Dieu, elle nous a tous conçus et enfantés à la vie, pour nous conduire à la gloire. Par Elle nous sont venus tous les biens. Elle veille avec sollicitude sur nos destinées. Partout où l'humanité s'égare, comme une mère qui ne craint pas d'aller dans un mauvais lieu pour sauver son enfant, elle va le chercher. Suppliante ou menaçante, Elle emploie tous les moyens pour la ramener dans les voies du salut.

A la Salette, elle a pleuré ; comme les prophètes d'Israël, elle a prédit des malheurs. A Lourdes, elle s'est montrée souriante, apportant avec elle la joie et l'espérance. Son Cœur maternel sait combien cette vertu théologale et son fruit sont un élément vital pour ses enfants. A Lourdes, elle n'a pleuré qu'une fois, en pensant aux pécheurs. « *Que vont devenir les pécheurs?* » criait saint Dominique. « *Que vont devenir les pécheurs?* » pensait la Vierge, si l'on ne prie pas, si l'on ne fait pas pénitence.

Devant le déluge de maux qui allait submerger la terre, Marie a voulu apparaître à Lourdes, comme la colombe de l'Arche portant le rameau d'olivier (2). Dix-huit fois, elle est venue à la Grotte, pour rappeler le grand mystère de la charité de Dieu parmi les hommes : charité qui s'est manifestée non en paroles, mais en actes forts, jusqu'à l'effusion du sang. C'est ainsi que l'ont manifestée les premiers témoins du Christ. C'est ainsi que, nous aussi, nous devons manifester devant les hommes le Nom divin.

MARIE DE SAINT-JEAN.

(1) *Psaume*, LXXIV, 2.
(2) Cf. *Genèse*, IX, 11.

Incantation de la Femme

Que ton amour soit fort sur le mal de mon sang,
ton nom comme un baumier, Femme salée par Dieu,
et ta foi dans ma foi comme un lait fraîchissant
et ton corps comme l'arche où médite le feu.

Fille qui feuille l'eau, fileuse de forêts,
fais reverdir les pins dans ma profonde race,
l'or mâle entre mes dents, le grand raisin secret
pressé tout pur en toi m'irriguer de sa grâce.

Un soleil transparent a traversé tes hanches
et pourvu les prairies de propitiation
pour qu'y habite l'arbre et boive dans ses branches
le peuple qui pleurait au pays des lions.

Ta chair a préparé l'espace du silence
à la parole épaisse et prompte de l'été
comme une humilité pleine d'obéissance
pour l'accomplissement des os réincantés.

Que ta paix qui féconde et fête dans la terre
la menthe et le manioc des maturations
frappe les menhirs noirs, transfigure en rivière
le dur désert d'où l'homme invoque l'onction.

La manne de la mer est douce aux malamocs,
la sève de tes seins, la semence vivante
qui descend sur la mort avec les premiers coqs,
la pierre originelle à qui tout se cimente.

Preneuse du poisson, porteuse de l'esprit
pour le bain de blés blancs, plante dans les planètes
le pain mystérieux qui console la nuit
et délivre du sang la douleur des prophètes.

Femme, la lune est faste, et tu enfantes l'herbe
qu'appellent dans mon cœur les anciennes neiges
pour qu'en toi toute chair soit enfantée au Verbe
du milieu de l'hiver et des léopards rouges.

Je trouverai tes mains dans les hautes fougères,
Fille féale, et frais tes cheveux, tes vanilles,
et je voyagerai au-delà des congères
vers cette pureté dont même ton corps brille.

J'y toucherai la bouche éternelle et fertile
qui fait en toi de toi le psaume nouveau d'août,
les iodes du revif où renaissent les îles,
le nombre qui reforme et qui multiplie tout.

Car d'année en année tu mûris dans le monde
en lui offrant l'amour qui le métamorphose
pour que tout s'unifie là où tout surabonde
et remange en aimant les graisses de la gnose.

Femme d'avant le froid, Femme des laines neuves,
sarment primordial et propice au provin,
ne laisse pas ma soif chercher les autres fleuves,
plonge-moi dans les eaux qui deviennent du vin.

Laves-y les corps lourds de la nuit fraternelle,
citerne où la Sagesse a rassemblé ses flots,
lie-les à la lumière, unis-les à ta moelle,
cire miraculeuse exacte sous le sceau.

Grange du Dieu vivant, que ton odeur sur moi
verse l'ardente odeur des prémices du ciel,
qu'elle couvre la mienne avec l'odeur du roi,
qu'elle brûle l'odeur du cadavre d'Abel.

J'entends dans la mousson de ton sang catholique
l'oracle qui me dit que la mer est ouverte,
qu'elle mène aux vallées d'anis et de musique,
à la ville en toi-même où les noces sont vertes.

Mère qui émerveille et qui œuvre au salut
arrache-moi de moi, porte-moi au pressoir
pour que recoule en lui l'Esprit que j'ai reçu
et que ses âpres sucs réabreuvent mes soirs.

Ta beauté d'arbre pur, la beauté en pitié
de ta chair où je prie coopère à la gloire,
livre la terre au sacre, étend sur le péché
la force du seul corps qui sanctifie l'histoire.

Arrose en moi le sable amer et ténébreux,
piscine du matin, augure sous mes os
des temps de véraison, — arrose-moi de Dieu
pour que ce qui me tue me rende à son repos.

Femme frappée au sang, Femme dans le sang ointe,
Femme crucifiée avec son enfant mort,
Femme dont tout l'amour a conservé l'empreinte
des plaies et du tombeau, Femme qui saigne encor,

Mère qui meurs encor de la mort de ton Fils
pour qu'avec lui la vie renaisse de la mort
et l'été de la neige et le feu de la nuit
et dont sans cesse en toi ressuscite le corps,

que tes sources forées dans les champs de métal
en rompent le malheur, avant que sur la chair
soient foudroyées les pluies, fondu le plomb vital,
et l'espoir hauturier retiré de la mer.

Car chaque fois encor que le Christ est en terre,
retué par le monde et oublié par lui,
seule ta sainteté lie encore l'homme au Père
et ce qui est d'ailleurs à ce qui est d'ici.

Lampe qui pour lui veille et brille sur la tombe
jusqu'à ce que sa mort remonte du mystère,
ne quitte pas la mienne, attise-toi dans l'ombre
de cette attente en elle ouverte à la lumière.

Tiens-toi comme l'Épi et comme le Taureau
luisante dans l'herbage autour du rocher vide,
ô Mère par ton nom nommée du nom nouveau
pour que j'entende en toi celui où Dieu réside,

mon nom avec ton nom, — et que toute la terre
y entende le sien, y reconnaisse l'or
et l'annonce à la glaise et la rende ignifère
comme le paradis qui renaît de ton corps,

rejointement d'Adam, forêt où reverdit
un homme plus sacré que l'homme originel,
Femme-Église, printemps qui fait souffler l'Esprit
sur les sables du sang, du sommeil et du gel !

Ton amour a couvert comme la Pentecôte
le peuple enseveli, la race rouge d'Ève
pour qu'en se rembarquant avec les argonautes
elle retrouve au sud la force de sa sève,

Femme intacte et germée, Femme sur l'océan
pareille à un vaisseau qui me prend dans ses hunes,
à un vaisseau qui va vers le pays vivant
où le monde entrera quand s'éteindra la lune.

Mais déjà dans ta chair l'univers est en gloire
et la chair elle-même y commence sa joie,
l'offrande du cristal, l'offrande de l'ivoire
et de l'ambre de mer, Femme qui me foudroie,

Femme dont celle ici qui m'unit à ton corps
est la fertile fable, est toute femme en moi
délivrée de l'absence, arrachée à la mort,
connue et accomplie en cet arbre de toi,

cet arbre initié, magique, et double en un
que je forme avec elle et en qui déjà fume
le sens encor obscur du grand soleil d'alun
qui nous teindra la chair au-delà de la brume.

Car il faut que chaque homme aime de ton amour
pour pouvoir partager l'amour et le mystère
de Celui qui t'épouse, et goûter dans ta tour
le goût du monde en toi épousé par le Père,

la bénédiction de la terre nouvelle
rassemblée en tes prés, Femme dans la fraîcheur
du thym, des céleris, des feuilles de canelle,
toute sa plénitude et toute sa splendeur,

et recevoir déjà dans le sang de ton sang,
Femme où se font le feu, les noces et les fruits,
l'odeur exorcisée du corps incandescent
que le désir de Dieu fêtera dans l'Esprit.

JEAN-CLAUDE RENARD.

*
* *

La ville de Lourdes, cité de pèlerinage

ESQUISSE DE SOCIOLOGIE RELIGIEUSE

Il y a huit ans, en 1951, dans un article solidement documenté sur la ville du Puy-en-Velay « le Lourdes du moyen âge » (1), on lisait une phrase qui donne beaucoup à réfléchir (pp.270-271) : « *Le Puy reste lié au fait religieux,* y lisait-on, *mais est entré depuis déjà plusieurs siècles dans la phase d'adaptation à la vie générale, tandis que Lourdes en est encore à la phase initiale, où toute l'activité est fonction du pèlerinage.* » Que faut-il entendre par cette « adaptation à la vie générale » qui semble inévitable? Est-ce que tout pèlerinage devrait fatalement être, tôt ou tard, comme oblitéré par des activités toutes profanes?

Pour la période la plus récente, 1952-1957, certains indices sembleraient indiquer que la Lourdes moderne est déjà entrée dans cette phase de « laïcisation » progressive. Ils sont réunis dans un rapport bourré de chiffres (*Documentation et Présentation réalisées à l'hôtel de ville de Lourdes* par le service des Archives Municipales au cours du mois de juillet 1957 : non imprimées, ronéotées) dont le Bulletin « *Sanctuaires et Pèlerinages* » de l'Association Notre-Dame de Salut a publié les principaux, concernant le mouvement des pèlerins, dans son numéro de décembre 1957. (Nous reconnaissons ici notre dette envers le Centre de documentation dirigé par le Père assomptioniste J. Ramond, 10, rue François I[er], Paris 8[e]) ; ceux qui portent sur les attractions touristiques en 1955, année très moyenne, sont assez troublants.

Château Fort. Musée pyrenéen.	198 279 entrées
Funiculaire Pic du Jer	128 229 entrées
Téléphérique du Béout........	82 817 entrées
Téléphérique du Pibeste	45 800 entrées
Grottes des Sarrazins	22 850 entrées
Grottes du Loup	18 253 entrées

(1) Pierre-Roger GAUSSIN, *La ville du Puy-en-Velay et les Pèlerinages,* dans la *Revue de géographie de Lyon* 26 (1951) 243-274.

De ces seuls chiffres, ne serait-on pas en droit de conclure qu'insensiblement la ville de Lourdes, cité de pèlerinage, se transforme en « cité de tourisme »? Le terme même qui est employé pour caractériser les sept mois d'activité intense, du 1er avril au 30 septembre, « la saison », n'évoque-t-il pas plutôt la prospérité temporaire d'une station thermale (comme sa voisine Bagnères-de-Bigorre)? Et n'est-ce pas ainsi que l'entend bien une partie de la population flottante, surtout des gens d'hôtel, qui partagent leur temps et leurs soins entre Biarritz, Lourdes et la Côte d'Azur? Le renom du Lourdes sportif ne commence-t-il pas à éclipser, dans certains milieux de France et de l'étranger, celui du Lourdes religieux?

Combien nous sommes éloignés de la vision popularisée depuis 1867-1869 dans le grand succès de librairie du romancier Henri Lasserre *Notre-Dame de Lourdes!* Le visiteur occasionnel qui aborde la ville par d'autres voies que celle de l'Ouest (Pau ou Tarbes) peut se demander s'il se trouve vraiment dans une cité de pèlerinage. Dans les innombrables magasins, l'attirail d'alpiniste et de skieur fait une concurrence, parfois victorieuse, aux objets de dévotion. A la gare routière, les autocars de la S.N.C.F. lui proposent neuf excursions d'une demi-journée et dix d'une journée entière vers les curiosités des Pyrénées. Il n'est pas jusqu'aux notices distribuées aux pèlerins par les autorités ecclésiastiques qui ne les mettent en garde contre la tentation (1).

Ne pas confondre : Pèlerinage et Tourisme.

Le pèlerinage se définit : « Un voyage à un lieu privilégié, entrepris dans un but religieux. »

Le pèlerinage est d'abord un voyage, un déplacement, un trajet aussi direct que possible du lieu de résidence au lieu de pèlerinage. C'est un voyage généralement lointain, qui suppose des privations, des fatigues, des sacrifices de temps, d'argent, de repos, de loisirs...

Plus le voyage est lointain et fatigant, plus il est pénible et présente d'obstacles à vaincre, plus, d'autre part, l'intention du pèlerin est désintéressée et surnaturelle, plus ce voyage mérite le nom de pèlerinage, et plus il a chance d'être agréé de Dieu ou de ses saints, et d'obtenir les grâces sollicitées.

Dans la Lourdes nouvelle, il est aisé au contraire de se

(1) Avis de la *Semaine religieuse d'Amiens* reproduit dans le No 27 du *Trait d'union des associés de Notre-Dame de Salut*, intitulé *National 1957*.

procurer tout le confort et tous les agréments, même douteux, des lieux de plaisir les plus réputés. Les programmes des séances, dans les trois cinémas, ne sont pas astreints aux prescriptions d'une ligue de décence. Des avis multipliés mettent en garde le public contre une certaine pègre, attirée en tous les lieux où s'amassent des foules. La « cité religieuse », ne réussit à s'évader du tohu-bohu de la « cité profane », qu'en s'isolant systématiquement du grand courant de la circulation : c'est ce que marquent les traits rouges des cartes du Guide Michelin. Le moment n'approche-t-il pas où Lourdes ressemblerait à tant de villes nées à l'ombre de monastères célèbres dont elles ne gardent plus que le nom?

Il est vrai que l'ancienne ville subsiste toujours, mais elle doit être cherchée pour être découverte (1) :

La ville neuve, comme tout ce qui tient aux pèlerinages, est tellement abondante et criarde, que la vieille ville en est comme volatilisée. On ne voit plus les monts, les prairies, les collines, mais seulement le fleuve pétrifié des statues et des chapelets bariolés aux devantures rutilantes. Une stylisation par la carte postale s'est faite qui crée à la longue une sorte d'obsession optique. Ensemble monumental de la Basilique, du Rosaire, de ses rampes et de son esplanade, kermesse des magasins brutalement illuminés, parmi le carrousel des tramways, cette vision écrase tout (2).

Les âmes intérieures en viendraient donc à soupirer après des solitudes telles que Notre-Dame de la Salette, s'il n'y avait toujours dans « le fait de Lourdes » une attirance spéciale qui a été mise en lumière par les géographes de profession, entre autres M. le professeur Pierre Lasserre (3). Albert Demangeon, dans son tableau de la *France économique* (4) a résumé sa thèse en quelques lignes :

Les pèlerinages apportent dans certaines villes, à des dates presque toujours fixes, une animation extraordinaire : par exemple, dans le Centre, Notre-Dame du Port (Clermont-Ferrand), Notre-Dame des Miracles à Déols, Notre-Dame du Puy, Notre-Dame de Rocamadour; dans l'ouest, Sainte-Thérèse

(1) L'excellent *Pèlerin de Lourdes* de M. Paul Lesourd ne lui consacre pas moins de quarante-trois pages. Paris, Bauchesne, 1958, pp. 169-214.

(2) Gaëtan BERNOVILLE, *Lourdes, Cité des âmes*, 1955, p. 11.

(3) Très différent de son homonyme, Henri Lasserre, Pierre avait publié en 1930, dans le premier numéro de la *Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest*, pp. 1-40, un article fondamental, auquel nous nous référerons souvent, *Lourdes, Étude géographique*. Il l'a réédité en 1933 comme numéro 9 de la série « Villes du Sud-Ouest » chez D. Chabas, Hossegor, Landes, mais avec des modifications : suppression de certains graphiques, additions de photographies et de détails historiques sur les grottes anciennes, les Cagots...

(4) Tome II, pp. 534-535, paru en 1948, mais rédigé dès 1939.

de l'Enfant-Jésus à Lisieux, Notre-Dame de Bonsecours près de Rouen, et les innombrables manifestations religieuses de la Bretagne. Mais les villes saintes, nées ou vivant presque entièrement d'un pèlerinage, sont rares. En France, Lourdes seule représente dans son état actuel une création de la foi religieuse.

La sociologie religieuse et les pèlerinages.

Les professionnels de la géographie humaine, comme M. Pierre Deffontaines dans son ouvrage *Géographie et Religions* (Paris, 1948, surtout pp. 295-338, publié en traduction italienne, 1956, avec une abondance remarquable d'illustrations chez Sansoni, à Florence, pp. 291-330), ont généralement fait preuve d'une grande discrétion en étudiant le grand fait des pèlerinages. Il n'en a pas été toujours de même pour les adeptes de la sociologie. Celle-ci avait été longtemps empêtrée dans les considérations philosophiques de son premier maître, Comte. Maintenant, elle se prétend affranchie de toute préoccupation théorique pour se limiter à une science exclusivement « positive et empirique ». Elle ne cesse de s'aider d'observations concrètes, illustrées de statistiques, de graphiques, de diagrammes... Elle tend à substituer, comme on dit, « le quantitatif au qualitatif ». Le champ de cette sociologie appliquée est énorme. Sous le titre de « *Sociologie religieuse* » il s'étend même aux problèmes de la foi et du culte, dans la mesure où ces derniers appartiennent à une vie religieuse collective.

En ce qui touche au catholicisme, cette audace a semblé parfois intolérable. Des théologiens se sont offusqués de voir mettre ainsi « le Saint-Esprit sous la toise ». Dans la vision chrétienne, les relations de Dieu avec chacune de ses créatures sont éminemment personnelles ; on pourrait donc penser que l'acte de foi et la manifestation de culte devraient être soustraits au grégarisme de la vie sociale. Plus une religion est spirituelle, plus elle paraîtrait devoir échapper à l'emprise de cette sociologie religieuse. Et cependant, M. Gabriel Le Bras l'a bien prouvé par toutes sortes d'observations : « La pratique religieuse..., bien plus qu'un fait individuel, est un fait social. » Par réaction contre « les jugements vagues et arbitraires », il a entrepris, depuis 1931, « de mesurer les forces véritables du catholicisme, en commençant par recenser et qualifier les signes visibles, c'est-à-dire les actes de la pratique religieuse... voie mesquine de la comptabilité (mais), de tous les signes, le plus visible, le plus constant, le plus nombrable ». Or parmi toutes les mani-

festations collectives de piété il n'en est guère de plus spectaculaires que les pèlerinages.

Mais les pèlerinages ne sont pas un monopole de la religion catholique. On les retrouve en beaucoup d'autres religions, les plus grandes et les mieux organisées. Plusieurs grands ouvrages l'ont mis en évidence (1).

Parmi tous (les) voyages d'origine religieuse, écrit par exemple M. Deffontaines (p. 295), *les plus extraordinaires furent les pèlerinages, curieux voyages qui ont la valeur d'un acte de piété; la visite d'un lieu sacré est une cause de mérite; les hommes préoccupés d'accroître leurs richesses surnaturelles, celles qui ne* « périssent pas » *et compteront dans l'au-delà, ont multiplié ces singuliers voyages que Bédier a appelé la* « dévotion itinérante ».

Tout comme le géographe Pierre Lasserre, les écrivains sérieux se défendent de parler « des conséquences morales », mais la sociologie religieuse n'a point de ces timidités. Grâce à la « phénoménologie », elle croit pouvoir juger avec une égale compétence (2).

... des guerriers de Godefroy de Bouillon, partis délivrer le tombeau du Christ occupé par les Infidèles, aux foules de Lourdes, des immersions du Gange aux caravanes de La Mecque, de Lorette à Fatima, de Buhwanesvara à Lisieux, de Compostelle à l'Assemblée du Désert, le croyant, pèlerin sur la terre, a cherché la consolation et la paix dont son âme a besoin. Seul, en groupe, ou participant à ces longues théories de suppliants qui ressemblent, sur les routes du monde, aux interminables courses des oiseaux migrateurs, il a, rythmant sa marche de ses prières ou de ses chants, de ses fatigues ou de ses larmes, donné tout son sens à l'idée, commune à toutes les religions, de la foi en mouvement...

En se montrant à Bernadette Soubirous, à Lourdes, dans l'anfractuosité d'un rocher, Marie intégrait l'antique croyance des pierres sacrées au christianisme moderne...

Pauvre Bernadette, si simple, si humble paysanne, qu'aurait-elle pensé de ces affabulations qui nous ramènent aux pires excès de l'histoire comparée des religions en ses débuts ! (3).

(1) Pierre Deffontaines, *Geografia e Religioni* (Sansoni, Florence) en demi-luxe, pp. 291-330. Le R.P. Romain Roussel : *les Pèlerinages à travers les siècles* (Payot, 1954), brochure Nº 666 de la Collection « Que sais-je? »; *les Pèlerinages* (Presses Universitaires de France, 1956).

(2) Cf. Pierre Cabane, *les Longs cheminements.* Les pèlerinages de tous les temps et de toutes les croyances, Paris, Bibliothèque reliée. Le livre contemporain, 1958, v.g. Introduction p. 9.

(3) Les ouvrages essentiels sur l'événement de Lourdes sont désormais ceux du P. Léonard Cros, *Lourdes 1858, Témoins de l'événement.* Documents présentés par le P.M. Olphe-Gaillard S.J., Paris 1958 et de l'abbé Laurentin,

Quant à la ville, Lourdes, cité de pèlerinages, c'est en reprenant le chemin frayé par le géographe Pierre Lasserre et en le complétant par des documents indiscutables que la sociologie religieuse, fille de la géographie humaine, peut nous aider à dégager son caractère foncier (1).

Voici en quels termes un témoin de la première heure, le Frère Léobard (2), décrivait la bourgade :

Lourdes est une petite ville de quatre à cinq mille âmes. Elle est située au pied des montagnes qui forment comme le premier gradin de l'immense chaîne des Pyrénées, et traversée par les routes qui conduisent aux eaux de Bagnères, de Cauterets, de Luz, de Saint-Sauveur et de Barèges.

La commune prise en général est riche, mais les particuliers sont peu fortunés. Une portion considérable de la population exploite les riches carrières de marbre, de pierres de taille et d'ardoise que renferment les montagnes, tandis que les femmes gagnent péniblement leur vie en vendant du bois qu'elles vont chercher à une forêt appartenant à la commune.

Cette impression d'ensemble peut être précisée. L'archiviste actuel de Lourdes donne pour superficie totale 3 864 hectares 76 ares 38 centiares, sur lesquels vivaient en 1844, au moment de la naissance de Bernadette Soubirous (7 janvier) en 459 maisons, 4 155 habitants (4 148 en 1843), dont 1 200 ouvriers dans les carrières de marbre et d'ardoise, mais, malgré l'importance relative de ses marchés et de ses foires, « c'était une ville plus traversée que connue ». En effet, elle se trouvait sur le chemin de plusieurs des principales stations thermales déjà bien fréquentées : 6 000 visiteurs ou malades aux Eaux-Bonnes, 2 200 aux Eaux-Chaudes, 13 000 à Cauterets, 3 000 à Barèges, 20 000 à Bagnères-de-Bigorre (3).

L'on peut donc ramener à quatre points les possibilités d'avenir pour la ville de Lourdes en 1858 ; sa situation ancienne de place forte s'était de plus en plus estompée depuis le XVIIe siècle :

1° Elle était le centre d'une petite région agricole dont la

Lourdes, documents authentiques, Paris 1957, qui complètent et précisent celui du P. Cros en bien des points. Ce dernier a dû attendre soixante-dix ans pour être réhabilité, tant il dérouta beaucoup de ses contemporains par le souci farouche de la « vérité toute pure ».

(1) Nous nous inspirerons aussi, sans avoir à le citer, du mémoire de H. Desplanques, *Assise, étude du mouvement touristique*, dans le Bulletin de la Société de Géographie de Lille, 1950.

(2) Le mémoire, rédigé en décembre 1858 ou janvier 1859, a été publié intégralement par le P. Olphe-Gaillard, *Lourdes 1858*, p. 253 et suiv.

(3) R. Plancé, *la Circulation dans les vallées pyrénéennes de l'Adour et des Gaves*, « Revue Géographique des Pyrénées », 7 (1936), pp. 213-243, spécialement p. 226 vers le milieu du XIXe siècle.

race bovine avait des qualités (1), mais a peine à survivre à la concurrence d'autres races plus appréciées (2).

2° Son industrie embryonnaire aurait pu se développer avec le temps, spécialement quand on mettrait en œuvre l'énergie hydro-électrique ; Tarbes l'a distancée et aujourd'hui même, c'est à Tarbes que beaucoup d'ouvriers lourdais se rendent quotidiennement (3).

3° Le pittoresque de son site et de son château faisait « décor très romantique », mais il n'était pas suffisant pour mériter des passants autre chose qu'un coup d'œil assez distrait ; le château a maintenu de nos jours sa raison d'être en se transformant en « Bibliothèque pyrénéenne » (4).

4° La proximité de montagnes réputées (5), ainsi que le débouché des sept principales vallées du Lavedan aux eaux thermales très fréquentées, aurait pu la prédestiner à devenir un centre de tourisme ; ce rôle était assumé par Bagnères qui, avec sa population de 8 885 en 1857, la devançait de beaucoup.

Ainsi donc, en 1858, la ville de Lourdes, à peu près stationnaire pendant toute la première moitié du XIXe siècle, paraissait condamnée irrémédiablement à somnoler dans une vie plus rustique que citadine. Un trait rapporté par le P. Cros nous le laisse entendre : « Il y avait encore en 1858 un « porcatier » municipal qui sonnait de la corne tous les matins par les rues de Lourdes, pour réunir tous les porcs de la ville. Il les emmenait au quartier de la Merlasse ou à la rive Massabielle, et les ramenait le soir » (6). L'économie de Lourdes allait être complètement bouleversée en 1858 « par un fait ne relevant ni de la géographie, ni de la volonté humaine, un fait éminemment original et que peu de villes trouvent aux sources de leur prospérité » (7).

(1) *La race bovine de Lourdes*, dans « Vie agricole et rurale », 1913, t. I, p. 158.

(2) Comte de ROQUETTE-BUISSON, *Les Vaches de Lourdes*. Une race qui disparaît (Tarbes 1907).

(3) Ph. DUCHEMIN, *L'Industrie moderne à Tarbes et dans la région* (Revue Géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest 26 [1955], pp. 176-189).

(4) Cf. D. FAUCHER, *La Bibliothèque pyrénéenne du Château Fort de Lourdes* (Revue Géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest 1 [1930] pp. 511-512).

(5) Cf. Gaston BALENCIE et Raymond RITTER, *De Lourdes à Gavarnie*, Toulouse et Paris, Privat-Didier (1936, avec compte rendu d'André Laurent dans la Revue Géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest 7 [1936] p. 381).

(6) CROS, *Histoire de Notre-Dame de Lourdes*, 1925, t. I, p. 37.

(7) Pierre LASSERRE, *op. cit.*, p. 14.

De la ville de Lourdes à la cité de pèlerinage.

Le 11 février 1858, une enfant de quatorze ans, Bernadette Soubirous, déclarait qu'une « Belle Dame » lui apparaissait dans la grotte du Rocher Massabielle, au bord du Gave. Dix-sept apparitions succédèrent, jusqu'au 16 juillet. A la treizième (2 mars), « la Dame » aurait, entre autres choses, exprimé le désir que l'on vînt à la grotte en procession. Puis elle avait indiqué à Bernadette, au fond de la grotte et sous un tas de graviers, une source où elle lui avait ordonné de boire et de se laver. Lors de la seizième apparition (25 mars), « la Dame » s'était nommée l'Immaculée Conception.

La foule qui accompagnait Bernadette grossissait tous les jours davantage, et l'autorité publique émue avait essayé par tous les moyens d'arrêter « le scandale », mais en vain. D'autre part, au contact de l'eau de la source, des guérisons surprenantes étaient opérées. Il n'en fallait pas davantage pour attirer à la grotte des visiteurs, on peut déjà dire des pèlerins, en nombre de plus en plus considérable.

Au milieu de cette effervescence, le clergé garda longtemps une prudente réserve. Il n'en devait sortit officiellement que le 18 janvier 1862, quand Mgr Laurence, évêque de Tarbes, proclama par un mandement la vérité des apparitions de la Sainte Vierge à Massabielle et l'authenticité des guérisons obtenues par l'eau de la grotte. A cette époque, Bernadette était pensionnaire à l'hospice lourdais des sœurs de Nevers depuis presque deux ans pour être ainsi mieux défendue contre l'indiscrétion des visiteurs. Cela ne suffisait pas ; le 4 juillet 1866 elle quittait Lourdes pour Nevers jusqu'à sa mort (16 avril 1879) ; devenue obscure religieuse, elle a été canonisée à Rome le 8 décembre 1933.

Le flot des pèlerinages.

En 1858, l'année des apparitions, rien ne laissait prévoir l'accélération singulièrement vive des pèlerinages vers Lourdes Une émotion intense s'était rapidement communiquée à plusieurs lieues à la ronde autour de Lourdes par les révélations de la petite Bernadette ; elle avait été entretenue par les détails extraordinaires des guérisons obtenues et par l'élan de la population locale vers la grotte déjà célèbre. Néanmoins, pendant toute la période des huit premières années (1858-1866), seuls, quelques pèlerins isolés des villages voisins s'acheminèrent vers la grotte. Le premier pèlerinage

organisé en date du 25 juillet 1864, bien tardif, vint du village de Loubajac, à peine éloigné de Lourdes de 5 kilomètres. Ce retard s'explique : de 1858 à 1862, l'autorité ecclésiastique ne s'était pas encore prononcée sur leur légitimité et, de 1862 à 1866, l'évêché n'avait point fait élever à la grotte, pour les pèlerins, un lieu abrité et fermé, avec présence permanente de prêtres pour l'exercice du culte.

Tout commence à changer à partir de l'année 1866, grâce à l'installation de missionnaires auprès de la grotte. C'est le début de la cité religieuse. Désormais, les autorités ecclésiastiques s'inspirent d'un principe fondamental qui s'affirme actuellement dans le choix de l'emplacement de la nouvelle église Saint-Pie X : « Maintenir entre la ville profane, avec ses hôtels, ses commerces, son vacarme, et la Grotte, les basiliques, l'esplanade du Rosaire, etc., une zone de détente et de repos où la ferveur religieuse peut s'épanouir à l'aise. »

Pendant l'été de 1867, on inaugure la gare du chemin de fer. Aussitôt l'aire des pèlerinages s'étend en tache d'huile dans le Sud-Ouest, sans dépasser beaucoup le cours de la Garonne, et jusqu'à une ligne où s'égrènent Bayonne, Bordeaux, Agen, Toulouse, Albi, Carcassonne. Le pèlerinage du Puy-en-Velay, de Notre-Dame qui jusqu'alors, avait joui de la plus grande popularité en France, commence à être distancé.

Le mouvement est lancé en France. Jusqu'en 1883, il gagne successivement la Loire, le Rhône, la Seine, puis les frontières du Nord et de l'Est : 72 diocèses sur 84 organisent des pèlerinages collectifs et en 1913, il n'y a presque plus d'abstentions. Chaque pèlerinage diocésain finit par grouper tous les pèlerinages fragmentaires de doyennés ou de paroisses. Les catholiques qui n'ont pu en faire partie sont drainés par le « National ».

Enfin le cadre de la France se révèle trop étroit. Le monde catholique tout entier envoie des délégations avec des effectifs toujours accrus vers Lourdes où, de 1871 à 1914, défilent des représentants de toute l'Europe et des points les plus éloignés du globe. Ainsi, Lourdes, devenue l'un des pôles du catholicisme, a pris, grâce aux pèlerins, un caractère nettement international, souligné par le Congrès Eucharistique de juillet 1914 où assistèrent 20 000 personnes, dont 3 000 prêtres et de nombreux prélats de l'univers entier.

Ce qui fait une autre originalité de Lourdes, c'est qu'il ne garde ce caractère international que durant une partie de l'année (les cinq mois de mai, juin, juillet, août et septembre), sans que le courant des visiteurs soit jamais interrompu. La courte période de vie plus intense met plus vigoureusement en relief l'importance numérique des pèlerinages.

Un graphique aiderait ici le lecteur à synthétiser l'élan des foules catholiques vers Lourdes. De 1866 à 1913, les pulsations des pèlerinages s'accroissent très régulièrement, exception faite pour les années où une fête religieuse particulièrement importante attire un plus grand nombre de pèlerins ; en 1883, le Jubilé des noces d'argent de Notre-Dame de Lourdes fait monter le total pour l'année à 201 200 pèlerins ; en 1908, le cinquantenaire permet d'en compter 310 000 !

De même, certains minima, comme celui de 1877 (46 000), ont une origine toute religieuse : au printemps de 1877, le courant catholique des pèlerinages est orienté vers Rome et Pie IX. Ainsi l'on voit se dresser aux côtés de la vieille cité romaine un nouveau centre d'attraction pour le monde catholique. Il y a étroite liaison entre les deux lieux de pèlerinage, mais Lourdes, peu à peu, se crée une vie autonome, puissante par son organisation, originale par ses œuvres de charité. En 1913, avec ses 260 000 pèlerins, venus en caravanes *organisées*, Lourdes se classerait peut-être comme le premier centre des pèlerinages catholiques (il serait très intéressant de connaître les chiffres de Rome).

1914 amène la chute brusque des pèlerinages organisés. Les années de guerre : 1915, 1916, 1917, 1918 ne permettent la venue que de 15 à 25 000 pèlerins, et le retour aux chiffres d'avant-guerre ne pourra être obtenu qu'en 1922 avec 251 667 pèlerins. Dès lors, le graphique exprime la reprise du rythme ascensionnel : 284 400 pèlerins en 1925.

Ainsi la grande perturbation de 1914 à 1918 n'a modifié en rien les progrès annoncés par les chiffres de 1913. Les pèlerins étrangers eux-mêmes retrouvent avec facilité le chemin de la France et de Lourdes, et d'autant plus que le change des monnaies leur est favorable. Nous voyons en effet la courbe des pèlerinages étrangers, partie de 5 000 en 1895, atteindre 60 000 en 1913. Après les années de guerre où ne viennent à Lourdes que quelques centaines de Belges, ce chiffre de 60 000 sera à nouveau atteint en 1925, avec une montée abrupte et rapide du graphique dès l'année 1919. Enfin en 1926, Lourdes voit arriver 78 000 étrangers. L'Angleterre, par rapport à son chiffre de 1896, a fait des progrès considérables, puisque de 20 elle passe, en 1926, à 5 298. Mais il ne faudrait pas croire que le change soit seul responsable de ces progrès : il faut accorder aussi une part aux tentatives de rapprochement de l'Église anglicane et de l'Église romaine.

Il est instructif de rapprocher, du graphique des pèlerinages organisés, celui des trains utilisés par ces pèlerinages et qui

a été établi d'après les chiffres fournis par la Compagnie des Chemins de fer. Ces deux graphiques sont, à peu de chose près, parallèles dans la période de 1900 à 1907 : le nombre de trains fournis oscille de 245 à 325, 439 en 1913. Ce chiffre ne sera plus atteint après la guerre, contrairement à ce qu'on pourrait supposer, mais, cette anomalie s'explique aisément si l'on songe qu'après la guerre on a augmenté considérablement dans chaque train le nombre des wagons : au lieu d'une moyenne de 500 pèlerins par train, le chiffre monte à plus de 800 et 900. Un journal de Tarbes affirmait, en décembre 1929, que Rome avait reçu, de janvier à novembre 1929, 312 pèlerinages italiens comprenant 84 000 pèlerins, 37 pèlerinages français avec 13 000 pèlerins ; la Belgique aurait envoyé 6 338 pèlerins et l'Allemagne 6 190 !

Sans nous attarder à la dépression de la deuxième grande guerre, reproduisons quelques bilans pour les années 1951-1957 (1).

A. *Pèlerins venus à Lourdes de 1951 à 1957.*

1 : trains spéciaux. — 2 : trains ordinaires. — 3 : route. — 4 : air. — 5 : individuels hors saison.

	1951	*1952*	*1953*	*1954*	*1955*
1. –	249 600	293 324	216 909	499 529	254 229
2. –	630 000	674 651	399 224	821 442	660 591
3. –	650 000	700 000	500 000	900 000	700 000
4. –	1 051	4 935	6 250	25 000	20 000
5. –	101 349	141 901	210 480	350 921	155 200
	1 632 000	1 814 811	1 332 863	2 596 891	1 790 020

	1956	*1957*
1. –	279 239	286 904
2. –	651 692	702 796
3. –	700 000	650 000
4. –	19 600	27 000
5. –	150 500	160 000
	1 801 031	1 826 700

	Total pour 1951-1957
1. –	2 079 734
2. –	4 540 396
3. –	4 800 000
4. –	103 836
5. –	1 270 350

Pour le transport des malades, des voitures-ambulances, comportant chacune 39 lits, sont ajoutés aux trains. Ces chiffres, qui ne doivent évidemment être acceptés que comme approximatifs (spécialement pour les n°s 3 et 5), souvent ne donnant qu'un ordre de grandeur, demandent quelques commentaires.

(1) *Sanctuaires et Pèlerinages* N° 9, décembre 1957, d'après les chiffres de l'Archiviste de la municipalité de Lourdes.

Tout d'abord, l'on remarquera l'apparition d'une nouvelle rubrique, celle du N° 4, un terrain d'aviation a été ouvert à Ossun-Lourdes, du 1er avril au 30 octobre. La diminution survenue en 1953 s'explique par une grève des chemins de fer (15 août-10 septembre) ; par contre, l'année mariale de 1954 a gonflé les effectifs. En 1955, les mesures de rationnement de l'essence ont eu pour effet de diminuer les effectifs des voyageurs arrivés par route. (Pour la suite, cf., p. 20 en bas.)

B. *Nombre de trains spéciaux par pays (1955-1957).*

A raison d'une moyenne de 650 personnes par train et en ne possédant pour 1957 que des statistiques encore incomplètes, voici les chiffres relevés (en 1954, année mariale, il y eut 683 trains spéciaux).

	1955	*1956*	*1957*	*1958*	(prévisions au début de février 1958).
France	274	288	(275)	513	
Belgique	74	73	66	120	
Italie	43	39	44	98	
Angleterre...	15	17	10	71	
Allemagne...	13	14	21	82	
Suisse.......	12	15	12	21	
Hollande	5	10	9	33	
Sarre	5	4	—	6	autrichiens
Irlande......	4	2	1	3	luxembourgeois
etc.				26	espagnols
TOTAL	452	472	(450)	975	(dont 2 américains)

Chaque année, les chemins de fer français spécialisaient 26 rames de 10 à 15 voitures au transport des grands pèlerinages. En 1958, il y a 33 rames.

C. *Pèlerins par pays d'origine de 1951 à 1954.*

Le premier chiffre est celui des pèlerins valides ; le second, celui des malades.

	1951	*1952*	*1953*	*1954*	*Total*
France	1 287 256	1 409 064	936 319	1 971 757	5 604 396
		15 530	13 576	17 200	(46 306)
Belgique	135 000	174 500	192 000	250 000	751 500
		2 949	2 981	3 038	(8 963)
Italie...........	72 000	68 360	54 250	112 000	306 710
		6 747	5 914	7 614	(20 275)
Hollande	31 250	29 650	33 800	45 600	140 300
		1 044	1 335	1 806	(3 684)
Angleterre	28 800	31 230	23 300	54 300	137 630
		820	902	1 168	(2 830)

	1951	*1952*	*1953*	*1954*	*Total*
Suisse	24 380	26 212 503	28 750 408	31 500 673	110 842 (1 584)
Irlande.........	19 000	24 400 382	11 500 160	32 860 930	87 760 (1 472)
Allemagne		22 420 129	23 600 232	64 840 572	110 920 (933)
Sarre...........		10 000 70	8 400 32	12 500 41	31 700 (143)
Espagne		33 600 105	3 480 175	10 340 300	17 420 (580)
Luxembourg			1 950 10	2 080 27	4 030 (37)
Autriche........				3 890 161	3 890 (161)
Amérique				4 200	(4 200)
Portugal........				1 024	(1 024)
Divers..........	34 214	14 515	12 513		
TOTAL : pèlerins..	1 632 000	1 814 000	1 332 863	2 596 891	7 376 865
malades..		28 284	25 726	33 580	87 539

En 1958, on peut estimer de 600 000 à 700 000 le nombre des pèlerins qui arriveront à Lourdes par trains spéciaux de pèlerinage ; presque la moitié seront des étrangers. Des groupes, dont le nombre atteint près de 400, et les pèlerins voyageant isolément utilisent les trains du service régulier. D'après les estimations, 1 300 000 voyageurs au moins débarqueront en garde de Lourdes, entre avril et novembre, des trains réguliers. Ainsi, 2 millions de pèlerins environ emprunteront le rail comme moyen de transport. L'on peut donc escompter, au bas mot, un chiffre de 4 à 5 millions de pèlerins, 8 millions d'après d'autres.

Pèlerins ou touristes?

De nouveau se pose, à propos de cette avalanche de visiteurs de Lourdes, la question délicate : toutes ces foules sont-elles composées de véritables pèlerins ou de simples touristes? Le géographe Pierre Lasserre s'était posé la question en 1930. Voici la méthode originale qu'il employa pour y répondre.

Si nous prenons, par exemple, les chiffres de 1925, on peut compter sur 800 000 voyageurs, 176 000 voyageurs ordinaires (et ce chiffre est certainement trop élevé) et 624 000 pèlerins, dont 284 000 venus en caravanes organisées et 340 000 venus isolément ou en groupements particuliers, comme les colonies de vacances, qui offrent plus d'avantages, entre autres

un séjour plus long à Lourdes et dans les Pyrénées. A ce chiffre de 800 000 il faut ajouter les voyageurs qui, se rendant aux eaux thermales du Lavedan ou en provenant, s'arrêtent presque tous à Lourdes. D'après les statistiques de la Compagnie du chemin de fer, ce chiffre s'élève, pour 1925, à peu près à 148 000 personnes. C'est donc 948 000 personnes qui défilèrent à Lourdes en 1925, et nous n'avons là que les chiffres des chemins de fer.

Il faut y ajouter la masse des touristes et des pèlerins qui se déplacent en automobile. Nous n'en pouvons évaluer le nombre exact, mais l'imagination est fortement frappée par leur défilé incessant sur la route de Lourdes à Pierrefitte et, plus particulièrement, les jours fériés. Une grosse partie de ces automobiles s'arrête à Lourdes. Le touriste, même s'il n'est pas pèlerin, y fait halte, sinon par foi, du moins par curiosité. La preuve en est dans le nombre de garages, considérable pour une si petite ville ; 46 en 1928, sans compter les garages particuliers des hôtels. Aussi n'est-il pas exagéré d'affirmer que Lourdes reçoit plus d'un million de visiteurs par an et, à peu près tous, d'avril à octobre.

Dans ces chiffres, les seuls touristes n'apportent qu'une part minime. En effet, on ne vient pas à Lourdes, comme à Bagnères, pour excursionner. Lourdes n'offre à la curiosité des touristes que ses grottes, qui sont de beaucoup inférieures à celles de Bétharram, et les vrais centres de tourisme et d'excursions sont dans le Lavedan, à Argelès, Pierrefitte, et surtout à Cauterets et Luz.

Par contre, le pèlerin se double presque toujours, et l'on peut dire toujours, d'un touriste. Les moins fortunés vont visiter les grottes de la ville et des environs. L'excursion au lac de Lourdes et l'ascension au Pic du Jer en funiculaire sont également classiques. Mais la plupart des pèlerins ne se bornent pas à ce périmètre restreint ; ils vont visiter en autocars l'intérieur de la chaîne des Pyrénées : Luz-Saint-Sauveur, cirque de Gavarnie, Cauterets, point de départ de multiples belles promenades, courtes et aisées.

Ainsi c'est par les pèlerinages que se trouve alimenté le tourisme, non seulement à Lourdes, mais aussi dans tout le Lavedan, qu'il anime et enrichit. En retour, l'industrie touristique a certainement contribué à accélérer le prodigieux accroissement des pèlerinages. Entre eux s'est établie une liaison étroite, une action réciproque, mais où il faut observer les proportions. Sans le tourisme, les pèlerinages auraient existé ; sans les pèlerinages, l'industrie touristique à Lourdes serait à peu près nulle : c'est à eux qu'elle doit et la vie et la prospérité.

Telle était la démonstration du géographe Pierre Lasserre pour 1925. Elle est ingénieuse : elle paraît vraiment concluante Vaudrait-elle encore en 1957? Il semble bien qu'on puisse répondre par l'affirmative. Sans doute, la généralisation des congés payés a-t-elle favorisé le gonflement des chiffres de voyageurs, mais le nombre des pèlerinages organisés a grandi dans des proportions comparables.

Lourdes nous apparaît donc comme un pôle attractif très puissant pour le monde catholique tout entier, et là réside la profonde originalité de sa métamorphose. Ailleurs, bien des bourgades ont trouvé, à l'origine de leur brusque développement, soit l'industrie, soit le commerce, ou encore le tourisme et les eaux minérales, quelquefois la volonté humaine, mais bien rarement des pèlerinages.

Ici, il y a disproportion entre les possibilités d'activité humaine telles qu'elles devraient résulter de la géographie physique, et le développement actuel de Lourdes. Facilités des communications, attrait des stations touristiques et des villes d'eaux voisines, pittoresque du site se retrouvent ailleurs, comme à Notre-Dame du Puy-en-Velay ou à Notre-Dame de Folgoët en Bretagne, sans être visitées par autant de pèlerins.

Lourdes se trouve ainsi en tête des pèlerinages français. Elle peut prendre place à côté des trois vieux pèlerinages majeurs : Rome, Jérusalem, Saint-Jacques de Compostelle. Par le nombre de ses pèlerins, elle surpasse de beaucoup Saint-Jacques de Compostelle et très certainement Jérusalem. Pour Rome, les chiffres nous manquent ; en tout cas, il est très probable que, par le nombre de ses grands malades, Lourdes est le premier centre de pèlerinages du monde catholique.

Hors du monde catholique, existe-t-il de ces grands pèlerinages de malades? Nous n'en voyons nulle part. Et même pour la quantité totale des pèlerins, Lourdes dépasse de beaucoup La Mecque, le seul centre de pèlerinages qui puisse lui être comparé dans le monde musulman. En moyenne, malgré le caractère obligatoire du pèlerinage annuel, La Mecque ne reçoit, aux jours consacrés, que 100 000 pèlerins (avant la guerre de 1914-1918, 280 000 environ, et depuis la seconde grande guerre un nombre considérablement accru). Il faudrait sans doute se rendre dans les lieux de pèlerinage hindous, comme Bénarès, pour retrouver des masses d'hommes et de femmes comparables.

« Ces différences tiennent probablement à des raisons toutes morales, qu'il serait déplacé d'examiner ici », concluait le géographe Pierre Lasserre (*op. cit.*, p. 39) ; nous ne pouvons, au contraire, nous dispenser d'analyser ces motifs plus pro-

fonds qui dépassent décidément le « phénoménisme » auquel on voudrait réduire la sociologie religieuse.

Les structures matérielle et spirituelle du pèlerinage de Lourdes.

La Sociologie religieuse authentique a pour objet de connaître la vie religieuse *collective* des divers milieux. Ici encore, le pèlerinage de Lourdes est un remarquable terrain d'expérience ; il a inauguré un type de pèlerinage qu'on retrouve désormais ailleurs, par exemple à Fatima au Portugal ou à Banneux en Belgique.

Avant Lourdes, il y eut des hospices installés pour les pèlerins. M. Deffontaines en donne des spécimens dans l'édition italienne de son ouvrage *Géographie et Religions*. A Rome et à Notre-Dame de Lorette, des pénitenciers se tiennent à leur disposition pour ainsi dire, du jour et de la nuit. Il n'est pas jusqu'à la dissémination spontanée des « grottes de Lourdes » à travers le monde, dont on ne retrouve les antécédents chez beaucoup de madones très vénérées, celles que Notre-Dame de Guadalupe.

Ce qui nous paraît caractéristique de Lourdes, c'est d'avoir été « structuré » de bonne heure. De là peut-être son succès dans l'émulation avec tant d'autres lieux de pèlerinage qui paraissaient, au départ, plus avantagés qu'elle, comme Notre-Dame du Puy. Pour employer un mot affreux en ce domaine de l'âme, nous dirions volontiers qu'on a mieux su « exploiter » le fait de Lourdes.

C'est évident du point de vue *matériel;* chaque initiative privée a trouvé immédiatement, ou presque, un organisme pour l'orchestrer. En effet, après la période assez longue de probation où l'autorité ecclésiastique du diocèse de Tarbes soumit à l'examen les apparitions de la Vierge à Bernadette Soubirous, des chapelains furent installés à demeure près de la grotte et l'on commença l'aménagement des sanctuaires. Un peu plus tard, après le premier succès d'un pèlerinage national à la Salette (août 1872), l'Association Notre-Dame de Salut, fondée à Paris par les Pères assomptionnistes du Père Vincent de Paul Bailly, prit en mains les « Nationaux » (le premier à Lourdes 21-25 juillet 1873) annuels sur lesquels se modelèrent plus ou moins les pèlerinages diocésains ou internationaux. Quand un groupe de dames, à leurs frais, envoya des malades à Lourdes (2e National 16-22 août 1874), cette idée fut reprise et développée dans ce qui allait devenir en 1881 le service si complexe d'Hospitalité. Progressivement, tous les organes modernes furent aménagés pour la plus grande utilité des pèlerins : piscines, hôpitaux pouvant

contenir 1 200 lits, hôtels et pensions de famille (maintenant abri du Secours catholique pour les pauvres), hôtel des Postes, terrain d'aviation, église souterraine Saint-Pie X, bref toute une cité chrétienne que l'on a tenu à garder, autant que possible, à l'écart de la cité profane et bruyante afin d'en sauvegarder l'esprit. La périodicité très rapprochée a favorisé aussi l'expansion du pèlerinage : ailleurs, c'est une seule fois par an que le sanctuaire est ouvert (Notre-Dame du Folgoët) ou bien en certaines années privilégiées (Notre-Dame du Puy).

Dans le domaine *spirituel*, cette volonté de « structuration » s'est affirmée. L'immense majorité des pèlerinages, même à la Sainte Vierge, se contente le plus souvent d'offrir à la dévotion de leurs pieux clients les satisfactions communes : chapelets, chemins de croix, processions... Tout cela, on le retrouve à Lourdes, mais sur un plan déjà amplifié, En outre on y découvre un souci toujours plus éveillé de souligner le lien entre le culte marial et les dogmes fondamentaux du catholicisme. Le Congrès eucharistique international de 1914 y a tenu ses assises ; la procession du Saint-Sacrement, avec bénédiction des malades, est toujours un des actes les plus impressionnants de chaque pèlerinage.

La pensée des missions étrangères est devenue un des thèmes les plus familiers des meilleurs théologiens. Grâce à ce soin de toujours approfondir la doctrine, Lourdes échappe au reproche de simple « religion à miracles » qu'une certaine littérature pieuse, issue de l'ouvrage du romancier Henri Lasserre, aurait vulgarisée.

Conclusion.

M. Gabriel Le Bras ne cesse pas de protester contre ceux qui voudraient réduire la sociologie religieuse à une simple comptabilité de la pratique religieuse, appuyée sur des moyens graphiques. L'existence des pèlerinages, et tout spécialement du pèlerinage de Lourdes, nous ouvre des perspectives immenses sur le fond des cœurs que toutes les enquêtes les plus savamment conduites ne réussissent pas toujours à explorer. On l'a bien vu, pour la France en 1943, quand partit de Lourdes le 28 mars une statue de Notre-Dame de Boulogne, ou plutôt Notre-Dame du Grand Retour, comme on l'appelle désormais.

On l'a caractérisé « flambée éphémère d'un feu de paille » ; l'existence maintenant séculaire du pèlerinage de Lourdes prouve que cette expression dédaigneuse ne suffit pas pour exprimer une réalité aussi durable et profonde.

HENRI BERNARD-MAITRE, S. J.
Bureau d'études sociologiques. Institut catholique de Paris

Miraculés ou possédés du merveilleux?

IMPRESSIONS A BATONS ROMPUS HORS THÉOLOGIE

Tous les pèlerins de Lourdes se sont arrêtés, sous les arcades, dans l'antichambre de l'ancien Bureau des Constatations médicales qui est devenu, avec beaucoup de modestie, le petit Musée du Miracle. Outre les photos déjà jaunies des miraculés d'avant la guerre de 14 posant chez le photographe debout dans leurs habits du dimanche, outre certaines lettres, certains documents livrés tels quels, aux antipodes du sensationnel et du titre choc, ils auront pu lire, sur un panneau isolé, les déclarations de Benoît XIV se rapportant au miracle (1).

Ce prince de la chrétienté, canoniste éminent (il publia seize volumes in-folio dans l'édition de Venise en 1777) mourut le 3 mai 1758, cent ans avant les apparitions de Notre-Dame de Lourdes.

La teneur de ce texte est assez universellement connue :

« Pour discerner le caractère miraculeux d'une guérison, il faut :

« 1° *que la maladie ait été grave et, sinon incurable, du moins difficilement guérissable;*

« 2° *qu'elle n'ait pas été précédée d'une amélioration notable;*

« 3° *qu'aucun remède n'ait été employé ou que les remèdes employés aient été inefficaces;*

« 4° *que la guérison ait été subite ou presque subite;*

« 5° *que la guérison ait été parfaite;*

« 6° *que la guérison ait été définitive.*

« *Pour tout dire en peu de mots, il faut qu'on ne trouve à cette guérison aucune explication naturelle ou scientifique.*

« *Cela reconnu, ajoute Benoît XIV dans cette étude (*De beatificatione servorum Dei, *C. VIII) qui prend à Lourdes une ampleur quasi prophétique, il n'est pas certain encore que cette guérison provienne de Dieu. C'est par l'exemple des circonstances qui conditionnent la guérison que l'on pourra discerner son origine réelle et la classer comme appartenant au surnaturel divin ou au préternaturel diabolique.* »

Donc, toutes conditions préalables étant réalisées, la guérison étant accomplie, le chrétien doit encore se poser la

(1) Cf. *Miraculés de Lourdes*, par Christiane FOURNIER. Édit. Plon, 1957.

question de confiance sur (dirait Jean-Paul Sartre) le diable et le bon Dieu.

L'autre jour, j'étais partie d'Abidjan vers Bingerville pour rencontrer Charles Combes, maître-sculpteur sous les palmes. Il enseignait à ses élèves qui étaient aussi ses modèles : apolloniens altiers ou petits hommes rablés de la forêt tropicale. Il leur apprenait à répéter dans le bois noir leurs visages sans regards touchés d'on ne sait quelle inquiétude magique. Or en empruntant le chemin de la matière, il était aussi depuis plus de vingt ans devenu leur élève : entré dans le cercle de la sorcellerie qu'il appelle une franc-maçonnerie.

Charles Combes m'a parlé de Zan, le grand sorcier de la Côte d'Ivoire dont seuls les initiés connaissent le véritable nom ; de ses pouvoirs : celui d'envoûter ; celui de disposer des formes corporelles des morts et de les faire apparaître aux vivants ; celui de tuer à distance.

Le souvenir d'un drame de la brousse est encore présent dans tout le cercle d'Abidjan. Un jeune garçon noir, évolué, avait porté plainte contre le sorcier : la fiancée du jeune homme avait disparu et on avait accusé le Féticheur. Mais c'est en vain que la justice le convoqua, qu'elle multiplia ses enquêtes. Zan déclara aux siens : « Ce garçon mourra parce qu'il n'a pas suivi la coutume. Je n'ai pas besoin de me déplacer pour qu'il meure. »

Il fixa la date de cette mort, à Abidjan où le jeune homme mourut en effet ; et l'autopsie faite, on ne trouva aucune trace d'empoisonnement. Zan gardait son secret.

— Les Noirs, m'a dit Charles Combes, acceptent toutes les lois et tous les sacrifices imposés par leurs féticheurs. Ils ne sont soumis à nos lois qu'apparemment et par contrecoup. J'affirme, moi, qu'ils ont un pouvoir occulte de destruction sur les Blancs. On n'a jamais voulu le reconnaître, entre Blancs, de façon formelle. Mais on sait bien que certaines enquêtes restent, curieusement, ouvertes ; et que, petit à petit, les intéressés s'en désintéressent. Pour se venger d'un Blanc, les Noirs ne choisissent pas toujours la mort. Ils peuvent anéantir son intelligence, sa volonté ; en faire une loque humaine...

A ce sorcier blanc, les croyants auront vite fait de répondre :

— On reconnaît l'arbre à ses fruits. Vous parlez destruction et mort. Mais le Christ est ressuscité ; et les miracles de Lourdes sont semblables à une renaissance.

Mais tout n'est pas simple : le prodige, on le croirait, s'installe où il veut.

Henri Pourrat (1) a tenu le fil conducteur des rêves de mon enfance. Les histoires de *Gaspard des Montagnes*, de *la Belle Bergère*, de *la Tour du Levant*, des *Sorciers du Canton* sont pleines de diableries. Quand on a fini d'en goûter le pittoresque et que l'on reprend sa lecture, on se trouve installé dans l'inquiétude, aux frontières de la foi.

Les sorcelleries d'Henri Pourrat paraissent appartenir un peu au passé, mais à un passé tout proche qui vient vers nous par la tradition orale ou par le chemin de grimoires qu'il faut savoir lire et comprendre.

Parmi cent autres, l'histoire de Baptiste m'est restée en tête. Il en faisait celui-là des prodiges !

Cela se passait quelque part sur la hauteur des montagnes d'Ambert. « *Un petit avait les mains toutes en cloques pour être tombé dans le feu. Le pauvre criait tout ce qu'il savait. Dès que Baptiste l'eut conjuré — il soufflait trois fois en retirant l'haleine — ce fut fini des cris, même des pleurs.*

... Une jeune de l'Artaudie avait sur la main une bosse presque comme un œuf. Ma femme (dit le conteur) la rencontrait l'été, sur le pâturage, en gardant ses bêtes. Un beau jour : « *Mais Eugénie, qu'est-ce que tu as fait de cette bosse?*

— Tu ne voudrais peut-être pas me croire (dit Eugénie). D'abord, elle était allée chez la rhabilleuse :

— Il y a deux ans que je l'ai. Ça grossit!

— Ho, pauvre, les nerfs se sont refoulés, c'est trop vieux alors, avait dit la femme.

Puis au médecin. Finalement, elle s'était tournée vers Baptiste. Or tout Baptiste qu'il était, mal habillé, mal fichu, il lui a fait passer sa bosse, à ne plus la voir du tout. Je vous raconte du vrai et du bien vrai, ce que j'ai vu de mes yeux. »

Il a vu aussi, ce conteur, Baptiste guérir une de ses vaches, boiteuse d'un pied de devant.

« *... Des guérisons soudaines de personnes, de bêtes : il ne tarirait pas. Et le Baptiste passe à travers ces récits, chrétien pratiquant et magicien convaincu tout enseble.* »

Les sorciers, à en croire les témoins dont Henri Pourrat se fait le porte-parole, on les reconnaîtrait facilement des autres après leur mort, à ce que leur cadavre se fait trop pesant pour qu'on puisse le porter et la terre trop dure pour qu'on puisse creuser leur fosse. De leur vivant, on les connaît à ce qu'ils sont forcés de sortir de l'église pendant la messe de minuit. Et on assure qu'ils ont empreinte sur leur corps quelque marque du diable.

« *Dans les vieux livres, on définit le sorcier : celui qui se*

(1) Édit. Albin Michel et Gallimard.

sert et s'aide de l'esprit malin. Ou encore : celui qui se pousse à quelque chose par des moyens diaboliques. Le sorcier, c'est l'homme du mal. Et peut-être la pratique du mal rend-elle sorcier peu à peu. »

Il semble que le fin mot soit dit avec la déclaration de Germanangues, que reprend Henri Pourrat : « *La sorcellerie, c'est quand un homme, de sa propre puissance, sans ingrédients ni drogues, peut mettre du malheur chez quelqu'un. C'est-à-dire que toutes les vaches et toutes les bêtes de la ferme crèvent les unes après les autres.* »

Un autre commentateur précise :

« *Il n'y a pas que les malheurs des bêtes. Les sorciers peuvent faire grêler, détruire les récoltes. Ils ne se servent pas de drogues, mais ils se servent de paroles. Et si l'on sonne les cloches aux approches des orages, c'est pour que leur bruit couvrent les mauvaises prières des sorciers. Ils se servent aussi de signes, ils se servent même de n'importe quoi pour porter les sorts.* »

— Histoires sans queue ni tête, histoires à dormir debout, diront certains.

Mais serions-nous assez forts pour nier en bloc ce merveilleux qui nous entoure? Et si nous l'acceptons, pour prétendre distinguer à première vue, comme du jour la nuit, le miracle du prodige diabolique?

Placés au carrefour terrestre de deux chemins qui s'en vont vers l'au-delà les plus experts semblent quelquefois pris de défaillances.

Ouvrez le livre éblouissant de Marcelle Auclair sur *la Vie de sainte Thérèse d'Avila* (1) et essayez d'établir une ligne de démarcation bien nette, qui vous laisse bien en paix, entre le ciel et l'enfer.

« *Elle [Térésa] savait bien que le démon (celui qu'elle appelait* Patilla *ou Barbiche) n'usait point de déguisements lorsqu'il voulait jouer à la balle avec son âme; elle voyait auprès d'elle un petit négrillon très abominable, à moins qu'un diablotin ne s'assît sur son missel en lui faisant des grimaces. Elle avait vu la place qui lui était réservée en enfer, et déclaré au retour : « On y brûle de telle façon que c'est peu de chose de se brûler ici-bas.* »

Quelques-uns la crurent possédée. Les moines et les prêtres d'Avila élevèrent contre elle un cri unanime :

— Les visions de Térèsa de Ahumada sont diaboliques !

Se récriera-t-on?

Jeanne d'Arc fut bien brûlée comme hérétique...

(1) Édit. du Seuil.

Si aujourd'hui le nom même du diable fait sourire le cercle des athées, comment comprendre que les faiseurs de prodiges soient parmi nous légion?

La neuropsychiatrie essaie, tant bien que mal, de donner le fin mot sur les cas de bilocation ou de dédoublement de la personnalité. Les visionnaires, pour les hommes de science qui refusent l'acte de foi, relèvent de la maison de santé. Et les médecins lancent un tolle aux guérisseurs, même si clandestinement ils y ont quelquefois recours.

Tandis que dans cette forêt d'inexplicables, nous nous sentons menacés de perdre la ligne droite.

***

Comme s'il célébrait un pré-centenaire des apparitions de Lourdes, Benoît XIV a stigmatisé les faux miracles qui doivent être discernés des vrais *efficia, utilitate, modo, fine, persona et occasione.*

« *Par suite*, écrit-il, *si dans la fin, les moyens, les conditions, lrs effets du phénomène extraordinaire accompli il ne se rencontre rien de frivole, de ridicule, de déshonnête, de honteux, de violent, d'impie, d'orgueilleux, de mensonger à quelque titre que ce soit si au contraire tout y est convenable, sérieux, portant à la piété, à la religion, à la sainteté; il n'y a aucun doute : ce préternaturel n'est pas un préternaturel diabolique.*

« *Si tous ces signes existent simultanément dans le prodige, on pourra, avec une certitude morale, le tenir pour un prodige divin.* »

Mais le tribunal des hommes ne s'élève pas facilement au-dessus de l'instant présent, même et surtout en ces matières qui échappent aux témoignages ordinaires. Car il s'agit moins de juger le fait que de l'intégrité morale de la personne.

Cette excursion sur la corde raide entre le miracle divin et le prodige diabolique réclame d'autres compétences pour imposer ses conclusions. D'ailleurs sur le sujet on s'étendrait à l'infini ; on pourrait multiplier, des pays primitifs aux plus civilisés, les exemples de prodiges ; on pourrait consulter avec curiosité quelques milliers d'ouvrages traitant d'occultisme, d'ésotérisme ou de pathologie ; rien n'empêchera que le fleuve des pèlerins allant chercher le geste de la Vierge vers la Grotte de Massabielle ne répète, comme un écho de la Résurrection à la Nativité, la parole de réconciliation sur la terre des hommes qui est aussi le pain du miracle : « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. »

CHRISTIANE FOURNIER.

Lourdes et les médecins

UNE ENQUÊTE DE JEAN BOUVIER

La publicité faite autour de Lourdes est trop envahissante pour que, d'une façon ou d'une autre, ceux qui la subissent échappent à la tentation de reconsidérer la position que l'homme doit adopter devant le miracle.

D'une manière générale on arrive vite à conclure que le fait miraculeux a toujours été intimement lié au contexte religieux de quelque civilisation que ce soit. De là à déduire que le miracle a été inventé par l'homme soumis à une influence, il n'y a qu'un pas, et puisque nous y sommes, par un homme qui mourait de peur et qui avait besoin d'être rassuré.

Les civilisations se sont évanouies, la peur est restée. Mais à quelque âge de sa vie qu'il se place, à quelque moment de sa venue sur terre, l'homme attend sa consolation d'un plus puissant que lui. Qu'il soit moderne ou primitif, ce même besoin se fait sentir, certes à différents degrés.

Ainsi, remontant l'histoire, on peut facilement dire, en dépit bien sûr de quelques subtilités : tel genre de miracle convenait à tel genre de civilisation. Il serait donc intéressant de savoir quel genre de miracle conviendrait plus particulièrement à l'homme moderne, et d'abord s'il serait capable d'inventer comme ses ancêtres, des miracles à sa mesure.

On peut répondre que c'était inutile, puisque les réfutations les plus méprisantes d'aujourd'hui sont exactement les mêmes que celles du début de notre ère, et se résument à ceci : donnez-nous un signe et nous croirons.

Le statu quo se maintint vingt siècles durant. Puis brusquement l'extraordinaire essor scientifique vint tout compliquer, et du jour au lendemain la plupart des faits miraculeux, ceux dont on possédait tous les éléments, furent rigoureusement expliqués. L'équilibre rompu, de nouveau le malaise s'installa.

Mutatis mutandis, *on ne peut s'empêcher de penser aux deux condamnations de Galilée, ni aux autres crises plus ou moins graves qui jalonnent l'histoire de l'Église et que l'Apologétique mentionne sous ce titre : Accrocs à l'Infaillibilité. En aucun cas cependant le prestige de l'Église n'a été sérieusement ébranlé, et à quelque point de vue que l'on se place, de telles*

luttes sont fortifiantes. L'Église compte en son sein suffisamment d'intelligences qui sauront bien tirer parti de la situation et sinon consolider ses principes de base, au moins en rajeunir certains éléments.

En quelques mots je veux revenir sur l'affaire Galilée dont la thèse quoique annoncée depuis Copernic, prit l'Église de vitesse en ce début du XVIIe siècle, un peu comme aujourd'hui les foudroyants progrès de la science pourraient la prendre si Elle ne s'en méfiait.

Vers 1604 Galilée se rallie au système du monde proposé par Copernic. L'apparition des premières lunettes astronomiques lui permet d'en donner confirmation. En 1616 la Congrégation du Saint-Office, l'accuse de se mettre en contradiction avec l'Écriture Sainte et condamne deux de ses propositions :

1o Le soleil est le centre du monde et il est immobile.

2o La terre n'est pas le centre du monde et elle a un mouvement de translation et de rotation.

Galilée effrayé par les menaces promit tout ce qu'on voulut et retourna à Florence. Pendant quelques années il se le tint pour dit, mais de nouveau pris à partie, il réunit en un livre les preuves de la vérité de son système. Saisie de l'affaire la Congrégation du Saint-Office le fit venir à Rome, prohiba son livre et l'emprisonna. Il dut abjurer et faire pénitence. Il mourut neuf ans plus tard on devine dans quel état.

On comprend donc que forte de telles expériences, l'Église soit réticente lorsqu'à chaque instant on vient lui demander d'authentifier les guérisons de Pierre qui n'est plus tuberculeux, de Paul qui n'est plus paralysé, de Jacques qui voit. Elle préfère bien entendu donner une importance primordiale à la guérison des âmes. Les deux propositions ne sont pourtant pas absolues, il faut en effet savoir entretenir l'importance du flot des pèlerins qui plus que les autres ont soif de merveilleux ou besoin d'être rassurés.

L'Église a également à lutter contre le zèle inconsidéré de ses propres membres, ceux-là qui au VIe siècle prétendirent que les femmes n'avaient pas d'âme, qui entretinrent les terreurs de l'an 1 000, qui se disputèrent pour savoir si les âmes des justes jouissaient de la vision divine après leur mort ou seulement après le jugement universel. Ceux qui entre autres, à l'encontre de l'Église elle-même qui n'accepte pas de voir en Lourdes un pis-aller pour incurables, publient par exemple ce genre de texte comparable à une rubrique sportive ou à l'effet choquant d'une affiche publicitaire : « Lourdes est une terre de miracles. C'est sa réputation mondiale. Et pourtant en un siècle, cinquante-quatre cas seulement ont été déclarés miraculeux par l'Église.

Ce nombre relativement petit comparativement à la renommée, étonne quelques-uns. Ils se demandent : la réputation de Lourdes n'a-t-elle pas été surfaite? On pourrait brièvement leur répondre : cinquante-quatre prodiges, les uns plus extraordinaires que les autres, authentifiés en cent ans, quel pèlerinage présenterait un semblable palmarès? »

Il est malgré tout bien évident que l'Église ne peut se contenter de suivre une règle de juste milieu et qu'aujourd'hui plus que jamais elle doit également répartir sa vigilance sur l'un et l'autre pôle. A la fois ne pas frustrer dans sa part celui qui a besoin de merveilleux, à la fois conserver certains arguments réversibles qu'elle concédera à la science et à ses lois naturelles, le moment venu.

Il peut paraître paradoxal de soutenir un semblable propos et de rester toutefois fidèle, au moins à se considérer comme tel, c'est-à-dire croyant mais non pratiquant; mieux : fidèle au souvenir d'une éducation religieuse contre laquelle on s'est révolté d'abord, contre laquelle ensuite on est revenu bâtir son propre confort. Est-ce une hérésie? Je crois alors que le plus grand nombre des fidèles est hérétique et c'est sur lui seul avec ses désespoirs et ses credo, ses indifférences et ses engouements que l'Église assure sa stabilité.

Pour tous ceux qui ne seront pas de cet avis, voici un faisceau d'arguments pris à sept sources aussi différentes que possible, jaillissant néanmoins de la même source médico-scientifique. Les personnalités qui ont accepté de répondre à cette enquête ont choisi le mode d'expression qui leur convenait le mieux au moment où j'ai été les voir : le monologue ou la conversation. J'ai également respecté l'ordre chronologique de mes visites.

J. B.

Henri Grenet

C'est au Dr Henri Grenet, médecin des hôpitaux et président du Comité médical international de Lourdes, que j'ai demandé de jalonner l'itinéraire que suivra le dossier d'un malade qui prétend avoir été guéri à Lourdes.

— Au bureau médical de Lourdes (Bureau des Constatations) tous les malades peuvent être examinés par tous les médecins. Mais des dossiers ne sont transmis au Comité médical international que pour des maladies graves et paraissant guéries par des lois autres que celles que nous connaissons. Un médecin est alors désigné comme rapporteur par ce Comité auquel il doit soumettre le cas.

— Une parenthèse, docteur, quelles personnalités composent le Comité médical international?

— Une trentaine de médecins français et étrangers.

— Choisis, je suppose, en raison de leurs titres hospitaliers ou de faculté...

— Également de leur notoriété. Et nous statuons sur une explication possible ou non de telle ou telle guérison. Je n'ai pas besoin d'insister sur notre sévérité ni sur notre minutie à décortiquer les cas proposés.

— Étant donné cette rigueur, essentielle bien sûr, devons-nous comprendre que le nombre des miracles est en régression?

— Le problème est différent. De toutes façons c'est la Commission Canonique qui, seule, juge en dernier ressort. Les miracles reconnus ont, je crois, toujours été très rares. Je ne pense donc pas qu'une plus grande précision dans nos travaux ait pour résultat une diminution des cas admis comme miracles par les jugements de l'Église.

— Tout est donc mis en œuvre pour découvrir les fausses guérisons miraculeuses : l'évolution continuelle des progrès scientifiques et médicaux au service de contrôles de plus en plus nombreux et efficaces. Pouvez-vous cependant, docteur, nous entretenir d'un des derniers cas retenu par le Comité médical international de Lourdes?

— Il s'agit d'une maladie de Hodgkin qui nous a été soumise en 1955. Je précise qu'à l'heure actuelle nous sommes encore incapables de la combattre avec succès. Par les traitements, certes, on constate des périodes de rémission, parfois assez longues, mais l'issue est toujours fatale. Chez la malade, une Italienne, on a fait une biopsie et les ganglions prélevés ont été envoyés en vue d'examen histologique à trois spécialistes, dont un est professeur d'Histologie dans une grande faculté française. Leurs trois conclusions sont identiques : il y a maladie de Hodgkin. Or peu après cet examen, cette malade est allée à Lourdes, subitement elle s'est sentie guérie et a pu reprendre ses occupations. Il y a cinq ans de cela ; il n'y a pas eu de rechute. Jamais on n'avait vu une évolution bénéfique de cette maladie aussi rapide, aussi absolue, d'une telle durée, avec disparition totale de tous les symptômes.

***

Jean Rostand

Lorsque je traverse le jardin de Jean Rostand une phrase souvenir scande mes pas. « Le suprême geste de la nature fut de créer l'antinature. »

Le biologiste sourit :

— N'allez pas faire de moi un arracheur d'espoir... Mon attitude est celle d'un rationaliste, et quoiqu'on me présente je réponds : c'est naturel. Tout dans la nature, ou presque tout peut se produire. Je reste persuadé que la nature n'a pas de préférences pour l'homme. Il n'est à mon avis vraiment pas intéressant de s'attarder à ces micro-miracles qu'ils viennent de Lourdes ou d'ailleurs. Du reste ils sont rares, sujets à caution, des comités les discutent... Que sont-ils par rapport au miracle constant du monde, de l'infini?

Par le biais du *Voyage à Lourdes* d'Alexis Carrel, j'essaie de replacer mon propos. Jean Rostand paraît navré.

— Cela n'a aucune valeur. Je préfère mille fois le travail des guérisseurs. Eux aussi, dans ces conditions donnent l'illusion du miracle.

— Le psychisme a donc d'après vous un grand rôle à jouer?

— Naturellement. Chaque jour nous en apporte la preuve. Et l'on se rend compte que l'action de l'esprit sur le corps va bien plus loin que jusqu'à maintenant on osait l'imaginer.

— Pensez-vous qu'en raison des progrès scientifiques le nombre des miracles reconnus par l'Église diminuera?

— Il ne peut en être autrement. Cette décrue, si je puis dire est amorcée depuis le milieu du siècle dernier, et de plus en plus le domaine du miraculeux se rétrécit. Il est en tous points comparable à une peau de chagrin...

— L'image est belle, en regard surtout de cette foule qui se presse à Lourdes.

— Je trouve cela suffoquant. L'homme est vraiment un miracle sans intérêt.

***

Paul Chauchard

Dans un laboratoire de la Sorbonne, j'ai été reçu par le Dr Paul Chauchard, directeur de l'École pratique des Hautes Études, Section de neurophysiologie. Il m'a dit :

— Scientifique et catholique, je suis intéressé à double titre par le problème des miracles de Lourdes, mais il ne me pose pas de grosses difficultés et sachant ce que sont ces miracles, je n'ai pas de peine à y croire, pas plus qu'à comprendre les incroyants qui ne peuvent les considérer comme tels.

— Un miracle, contrairement à ce qu'on dit, n'est pas un fait extraordinaire. C'est un signe de Dieu perceptible comme tel seulement au croyant ou à celui qui possède une certaine ouverture à la foi. Il peut donc se réaliser comme un

phénomène ordinaire et recevoir une explication physiologique. Il est certain qu'aucune jambe ne repousse à Lourdes. Dieu, maître de la nature, ne la violente pas, mais en utilise au maximum les lois, et notamment celles de la guérison.

— Le croyant qui voit l'aspect religieux du phénomène parle de miracle. L'incroyant qui ne voit que l'aspect matériel est tout à fait dans son droit en parlant de coïncidence et de guérison spontanée. Les deux interprétations ne sont pas contradictoires.

— Nous savons encore mal ce qu'est une maladie et ce qu'est une guérison. Bien des maladies dites mortelles peuvent guérir spontanément. Les possibilités de la psychosomatique et du système nerveux sont immenses et mal connues, et Dieu peut en user.

— Mais, à l'inverse de certains médecins croyants, je suis partisan d'une extension du contrôle par le Bureau des Constatations médicales encore insuffisant. Il est important d'éliminer toute supercherie et de savoir exactement s'il y avait maladie, si elle a guéri, et comment.

— Des lois du miracle pourraient être établies. Il semble qu'il y a souvent accélération extrême de certains processus de cicatrisation. Il faudrait préciser le rôle du système nerveux et de la foi, et aussi mettre en lumière les guérisons de sujets inconscients ou de jeunes enfants.

— Ceci doit intéresser tous les médecins, mais ne concerne en rien l'origine divine du miracle. Il faut d'ailleurs bien comprendre que Lourdes n'est pas avant tout un lieu de guérison, mais un lieu de prière et que les miracles relativement rares et, somme toute aléatoires, ne sont là que pour inciter et encourager à la prière, source de grâces spirituelles.



Charles Baudouin

De Suisse, j'ai reçu ce témoignage du professeur Charles Baudouin :

« Partant des phénomènes de Nancy, nous avons autrefois repris l'étude de la suggestion, toujours réductible à l'autosuggestion, et définie comme la réalisation d'une idée préalable, par un processus échappant à la conscience autant qu'à la volonté. Nous en avons dégagé quelques lois (1). Deux facteurs notamment contribuent à porter l'idée à cette température d'ébullition — dirions-nous par une image

(1) *Suggestion et autosuggestion*, 6e édition, Delachaux et Niestlé, Neuchâtel et Paris, 1950.

— à partir de laquelle elle prend une force peu commune l'un est l'*émotion auxiliaire*, l'autre est le facteur *social* — la présence d'un groupe unanime. Que ces deux facteurs jouent fortement dans des manifestations collectives comme celles de Lourdes, on ne saurait le nier. On ne saurait plus ici, en tout cas, tracer une ligne de démarcation simpliste entre l'ordinaire et l'extraordinaire. Bien plutôt recourrons-nous à ce point de vue « gradualiste » que nous avons défini dans un ouvrage récent (1) : nous échelonnerons, en une série graduelle, des phénomènes psycho-somatiques qui s'élèvent peu à peu au-dessus de l'ordinaire et atteignent enfin jusqu'à l'extraordinaire. Lorsqu'on atteint le degré supérieur, la discussion peut être instituée, de savoir si ces faits plus éclatants sont simplement l'effet des mêmes facteurs émotionnel et social, portés à une puissance exceptionnelle. Mais s'il s'avère, comme il le semble bien, que ces faits plus éclatants ne se produisent que dans les conditions particulières de l'émotion *religieuse* et de la communion *religieuse*, on restera sans doute plus près de l'expérience en admettant — ce qui peut se faire désormais sans heurt et sans scandale — la présence ici, au-dessus des facteurs émotionnel et social, d'un *facteur spirituel*, susceptible de hausser le phénomène à une intensité tout à fait exceptionnelle, correspondant au miracle tel qu'on le définit à Lourdes et dont le caractère immédiat et total est la marque propre.

« On dira que cette vue gradualiste fait perdre au miracle sa qualité de fait absolument incomparable. Le « scandale » même ne faisait-il pas toute sa valeur? Le voici ramené à un fait psycho-somatique dont le processus est simplement intensifié et accéléré. N'est-ce pas décevant? Mais l'esprit moderne ne peut échapper à ces conditions, pas plus que le miracle ne peut échapper au contrôle d'une commission d'experts consciencieux qui pèse et qui vote — alors qu'il devrait, penseront certains, emporter la conviction comme une épiphanie éclatante défiant toute discussion. Le miracle de notre temps apparaît, bon gré mal gré, comme un miracle honteux ; le bon Dieu passe au guichet et doit montrer ses papiers. Si intéressant que le fait demeure pour signifier certaines *situations-limites*, dont on ne saurait méconnaître le témoignage, il faut avouer qu'il sort comme appauvri de ce passage au creuset moderne. Mais il y a... l'éminente dignité des pauvres.

« Et n'y a-t-il pas, en cela même, une leçon spirituelle? Le spirituel doit-il être l'extraordinaire? Du point de vue du

(1) *Y a-t-il une Science de l'Ame?* Arthème Fayard, Paris, 1957.

croyant, n'est-ce pas plutôt, après tout, un manque de foi, que de vouloir des manifestations spectaculaires? Or c'est du côté de la science qu'elles ne manquent pas ; elles s'appellent Spoutnik, bombe atomique... Le divin a un autre style. Il ya longtemps que le prophète Élie nous l'a appris, qui, énarrant sa vision, déclare que Dieu n'était pas dans le grand vent, ni dans le tremblement, ni dans le feu, mais dans le « son doux et subtil » qui venait ensuite (1).

« Au reste, nous rejoignons ici le savant, dont l'acte premier est l'étonnement devant le plus simple (la pomme de Newton). Comme du savant, cet étonnement est le point de départ du poète et du mystique. Il mène l'un au problème, l'autre à l'enchantement, l'autre à l'adoration. Mais ni l'un ni l'autre n'a attendu l'extraordinaire pour admirer.

« Sir Thomas Browne — ce « curieux médecin », comme le nomme Théodore Ruyssen — disait : « Ma vie est un miracle « de trente années. » Et je ne puis oublier que j'ai écrit autrefois *le Miracle de Vivre*. Péché de jeunesse? Il se peut ; mais je ne le renie pas. Et il m'apparaît toujours que l'épanouissement d'une fleur, que le geste d'un enfant, sont déjà des « miracles », et non moins touchés de « grâce » que telles histoires de brancards et d'ulcères, qui sont peut-être très belles dans leur genre, mais qui, je l'avoue, m'attirent moins, et ne me convainquent pas plus. Mais leur rôle est-il de convaincre? Devant le mal, vaincre, peut-être, suffit. »

***

Jean Lhermitte

Voici la position du professeur Lhermitte, membre de l'Académie de médecine.

Pour étudier le miracle, il faut croire en sa possibilité. Je m'explique : s'il ne peut être tenu pour la preuve de l'existence de Dieu, il est néanmoins le signe réel de sa présence. Il faut bien admettre que le miracle n'est pas une expérience scientifique. Il ne peut être rigoureusement démontré. On ne peut le reproduire à volonté. Il est imprévisible et d'une façon générale difficilement saisissable par la science. Je ne sache pas qu'il y ait des miracles dans les laboratoires.

C'est je pense pour ces raisons qu'il étonne, inquiète, scandalise même certains savants.

Les miracles sont pourtant des faits concrets. Je n'en veux pour preuve que les relations des Évangiles qu'il s'agisse de guérisons ou de résurrections. Mais de ces faits concrets

(1) *Rois* XIX, 11-12.

émane une leçon, et leur valeur morale est une marque essentielle qui les sépare définitivement de toute interprétation prodigieuse ou merveilleuse. Il est bien évident qu'à l'heure actuelle les progrès scientifiques et médicaux ont permis de trouver des explications naturelles à des événements qui naguère encore pouvaient paraître incompréhensibles. C'est ici que s'amorce la thèse rationaliste ; ici, que, plus souvent encore, des esprits croyants mais influençables sont pris par les premiers éléments du doute. Pour preuve du miracle ces sceptiques exigeraient des manifestations en opposition formelle avec les lois de la nature : Anatole France et Renan attendaient ironiquement de voir un membre repousser. Selon ces critiques l'observation scientifique permettrait de trancher le débat. Mais n'est pas observateur qui veut, et nous sommes loin de connaître toutes les ressources de la nature.

Saint Thomas dans sa *Somme théologique* enseigne deux variétés du miracle : les uns qui se réalisent selon les lois connues de la nature, les autres qui dépassent les lois tout en y contredisant pas. Certains théologiens d'aujourd'hui acceptent l'idée de phénomènes miraculeux qui se réaliseraient contre les lois de la nature, mais étant donné que ces lois sont établies par Dieu on voit mal, comme saint Thomas le spécifie, comment le Créateur pourrait aller contre les lois qu'Il a établies lui-même.

Personnellement je pense que le miracle ne viole pas les lois de la nature mais se situe en dehors d'elles sans toutefois cesser de les utiliser.

Il est indéniable que le psychisme a une influence capitale sur le physique. Si nous écoutions tous les malades guéris qui se prétendent miraculés, l'interprétation du miracle serait vite trouvée. Le nombre d'hystériques guéris sur les lieux de pèlerinage est énorme. Ces guérisons ont toujours existé, mais l'Église n'en a jamais tenu compte. Il n'empêche que devant un miracle authentifié, il faut à l'esprit scientifique qui cherche à l'admettre une certaine foi au surnaturel.

Mais d'autres cas, et ceux-là non retenus par l'Église, peuvent donner naissance à une profonde méditation. Ainsi l'histoire de cette jeune fille, Marie Ferrand, rapportée par Alexis Carrel dans son *Voyage à Lourdes*. Atteinte de péritonite tuberculeuse, la malade était à sa dernière extrémité, lorsqu'elle fut transportée à Lourdes devant la grotte. On connaît la prodigieuse guérison, presque instantanée, et le trouble, combien compréhensible qui envahissait Carrel au fur et à mesure de la transformation de la jeune fille.

Le second exemple que je veux citer, est celui, très récent, d'une jeune Italienne atteinte de la maladie de Hodgkin, c'est-

à-dire d'une lymphogranulomatose. Ce cas est depuis 1955 étudié et suivi par le bureau médical de Lourdes. En effet, des ganglions prélevés ont été donnés à trois laboratoires différents en vue d'être analysés. Les examens aboutissent à une même conclusion : il y a bien maladie de Hodgkin. Or la malade après cette biopsie est allée à Lourdes et tous les symptômes ont disparu, elle a effectivement pu reprendre ses activités.

A mon avis, dans ces deux cas, l'influence surnaturelle est incontestable, étant donnés les éléments de contrôle dont nous disposons et la probité d'Alexis Carrel. Je sais cependant que des sceptiques prétendront toujours être capables de contester certains arguments. Je ne veux pas reprendre le débat interminable qui oppose le croyant au sceptique, mais il ressort que quel que soit leur mutuel désir de découvrir la vérité : l'un ne la voit que dans un contexte purement scientifique, l'autre la découvre dans un univers spirituel plus large dans lequel se mêlent la foi et la raison.

***

Guy Valot (1)

A Villemomble, chez le Dr Guy Valot. Depuis la thèse de doctorat en médecine que sa femme soutint en 1955 : Lourdes et l'illusion en thérapeutique, *cet homme défend seul — Thérèse Valot est morte dans un accident d'auto le 4 avril 1956 — une vigoureuse position critique.*

C'est notre unité de pensée absolue, à ma femme et à moi qui facilita beaucoup notre tâche. En effet la thèse de ma femme est le fruit d'un travail en commun. Partis tous deux du catholicisme le plus sincère, nous sommes arrivés après une mue douloureuse à l'agnosticisme le plus complet. Ma position, devant le miracle est très claire : ce qui était vrai au siècle dernier est devenu faux aujourd'hui, ce qui était hérésie est devenu vérité. Les textes sont là. Il ne tient qu'à vous d'en prendre connaissance. Lisez-les, ce n'est pas nous qui avons torturé les textes.

— Je demande quelques précisions. Alexis Carrel?...

— La péritonite tuberculeuse reste actuellement la grande spécialité de Lourdes. Les faits racontés dans le *Voyage à Lourdes* sont inexacts. Cette sorte de roman n'a été publiée qu'après la mort de Carrel, en 1949, et par sa femme. Il est assez curieux de constater qu'un médecin qui prétend avoir

(1) Cf. Le livre des Drs Thérèse et Guy Valot : *Lourdes et l'illusion.* (Librairie Maloine.)

reconnu le doigt de Dieu ait attendu quarante-six ans pour le faire savoir. Mais on sait que le plus souvent les péritonites tuberculeuses guérissent sans traitement et leur évolution est des plus capricieuses. Il faut signaler la fréquence de « faux météorismes abdominaux » avec diminution rapide du volume du ventre par lesquels le Dr André Busson citant Alvarez pense qu'il s'agit surtout de névropathes. Alvarez pense que la majorité de ces malades sont des psychopathes. Mais il y a mille autres exemples de guérisons miraculeuses : tuberculoses, cancers, maladies organiques comme les angines de poitrine ou les affections oculaires, que sais-je? Quand on veut étudier les dossiers, on s'aperçoit qu'ils sont incomplets. Une chose curieuse aussi : la rareté des guérisons masculines ! Enfin, évidence bien ennuyeuse pour ceux qui veulent à tout prix des miracles : devant les progrès de la science les miracles reculent, et, comme a pu le montrer ma femme, leur chute asymptotique se précipite vers zéro. D'une façon générale, et pour reprendre les termes de ma femme, je pense « qu'il n'y a pas à Lourdes de guérisons anatomiques contrôlées scientifiquement, qu'il ne se passe là rien d'analogue au travail d'un chirurgien ou à l'action d'une thérapeutique chimiothérapique ou bactériostatique ».

« J'ajoute qu'il n'y a pas eu jusqu'ici de guérison de maladies incurables, c'est-à-dire de maladies pour lesquelles le diagnostic posé avec certitude équivaut à un arrêt de mort dans 100 pour 100 des cas, dans l'état actuel de nos connaissances.

— Et pourtant, docteur, on signale une guérison récente d'un cas de maladie de Hodgkin.

— Il s'agit vraisemblablement d'une erreur de diagnostic et la meilleure preuve c'est ce que le professeur W. Bérardinelli de Rio de Janeiro a publié dans la *Presse médicale* de 1953. Trois biopsies avaient été faites et trois fois on avait trouvé des cellules de Sternberg. Ce condamné à mort refusant de mourir, Bérardinelli s'est aperçu qu'il souffrait d'une maladie des « griffes du chat ». Bérardinelli conclut que pour diagnostiquer la maladie de Hodgkin on devrait voir le malade et les lames, ce qui n'a pas été fait dans ce cas. Il faudrait donc prouver que ces lames avaient été prélevées sur l'intéressé. D'autre part le professeur Lhermitte m'a signalé dans une lettre datée du 10 mars 1956 que dans la lame qu'il avait eue sous les yeux (et qu'on lui a dit provenir du miraculé) il y avait de rares cellules de Sternberg. Dans le cas de la maladie des « griffes du chat » qui avait intrigué Bérardinelli, les cellules de Sternberg étaient nombreuses.

***

Françoise Dolto

Pour élargir, dans la mesure du possible cette enquête, il me semblait indispensable d'avoir l'opinion d'un psychanalyste.

La croyance aux miracles est une forme de « mamaïsme » d'appel à maman, c'est-à-dire un recours à la puissance d'individus que nous plaçons au-dessus de nous et qui sont d'une manière générale les personnages du folklore de chaque religion. La phrase-clé, c'est : « La foi t'a guéri. » Elle est toujours vraie. Elle résume en quelque sorte pour un homme les lois de son intégrité retrouvée : l'étroite coordination de son corps et de sa pensée, hors de la souffrance qui le minimise.

Une autre forme du miracle, tout aussi spectaculaire, c'est la survie. Lorsque l'on fait l'autopsie d'un cadavre, nous trouvons la plupart du temps, à côté de ce qui a fait mourir cet homme, une ou plusieurs destructions ou disfonctionnement d'organes vitaux qui logiquement auraient déjà dû entraîner la mort. Mais là nous butons car ces phénomènes sont dans l'état actuel de nos connaissances inexplicables.

A l'inverse du miracle de guérison, il y a le miracle de l'homme qui vivait normalement et qui brutalement meurt terrassé, inexplicablement.

Les gens sont très sensibles à un certain climat psychologique de foi. Surtout en présence de situations et de personnages qui font entrer en résonance dans leur imagination les affects de sécurité maternelle ou paternelle. Ils sont tout à fait comparables à ces enfants malades ou blessés que la mère par de simples paroles, par sa seule présence même, délivre de toute idée d'anxiété. Combien de fois le médecin n'est-il pas appelé dans une famille bouleversée par la maladie fébrile d'un de ses membres. Il entre. Que se passe-t-il? Par son calme, sa science, il donne à cette famille l'impression de prendre sur soi la responsabilité de la maladie. Immédiatement cette collectivité reprend son équilibre. Voilà, je crois, *mutatis mutandis*, le miracle quotidien de Lourdes. Et c'est ce constant besoin de sécurité, c'est-à-dire d'espoir, de confiance retrouvée en soi, du pardon à soi-même, qui appelle tant de gens sur les lieux d'un miracle. Ne serait-ce que pour voir un seul individu qui, par son expérience d'un mieux généralisé visible publiquement, va prouver qu'il n'est plus divisé contre soi dans sa souffrance. Poser psychologiquement le problème du miracle c'est vouloir reprendre celui du nar-

cissisme. La prise de conscience de la douleur localisée dans un lieu du corps semble psychologiquement liée au fait de se désolidariser de cette partie pour garder la sécurité dans le tout. Ce qui expliquerait la vogue de ces lieux où plus on est malade, plus on est à l'honneur dans sa totale personne. Il s'agit de restituer au malade son unité, car il ne faut pas perdre de vue que réinvestir un malade, sert même les bien-portants.

L'être humain tient son destin sous sa dépendance émotionnelle. Sa santé ou son énergie vibrante sont en rapport avec ses relations interpersonnelles, résultant de situations énergétiques intrapersonnelles inconscientes.

Je pense donc qu'un miracle anonyme est dû à la prière intense d'un individu qui, par ce biais, arrive à abolir son narcissisme et à libérer ainsi d'entraves affectives son intégrité biologique, parce qu'il oublie qu'il existe : un instant électif, il vit à la fois humainement et impersonnellement. C'est, si vous le préférez, le résultat d'une réunification énergétique instantanée. Bien sûr, nous n'en connaissons pas encore les lois, mais elles sont comparables, toutes proportions gardées, à celles qui permettent à un enfant très malade ou très blessé de ne plus « souffrir » dès l'instant que sa mère le touche ; car de nouveau il baigne dans la sécurité-vie. D'une façon générale cela implique que les malades et bien-portants, nous vivons tous et également, nous les hommes, par l'imaginaire. « L'en-vie » et « l'en-mort » sont des images dynamiques éprouvées préalablement à l'accomplissement des processus biologiques.

Il serait cependant souhaitable pour mieux comprendre ce phénomène de psychanalyser un miraculé : nous saurions alors avec certitude ce qu'il a vécu inconsciemment au cours de ce fait miraculeux éprouvé par un être humain et constaté tant par son entourage social que par le contrôle scientifique médical. Rien cependant ne peut nous faire prétendre que cette étude en profondeur du seul fait psychodynamique intrapersonnel et interpersonnel humain suffirait à nous donner la clé de la guérison dite miraculeuse.

***

Puisqu'il est vraiment impossible de tirer une conclusion de la lecture de ces témoignages, je proposerai une petite méditation sur quelques pages de Jean-Jacques Rousseau. On les trouvera dans la Troisième Lettre écrite de la Montagne.

JEAN BOUVIER.

Équinoxe de printemps

Dimanche des Rameaux. Les paysans supputent la récolte future, les historiens, de même : les événements eux aussi incertains.

Élimination de M. Boulganine ; voici donc M. Khrouchtchev seul maître, après Lénine et Staline, de cette U.R.S.S., toujours plus puissante. Il faut croire que le bolchevisme incline par nature, nécessairement, vers la monarchie. M. Khrouchtchev semble, jusqu'à présent, plus doux que ses prédécesseurs. Aussi bien la conjoncture est-elle pour lui, jusqu'à présent, moins rude. Il n'a lieu de craindre ni rébellion, ni agression. Sans doute, il le sait. Il se proclame pacifiste. Nous devons l'en croire d'autant que la paix ne lui réussit pas mal. Nous devons aussi faire de notre mieux pour affermir en lui ce pacifisme. Car il évoluera suivant sa nature personnelle, et suivant l'évolution de la Russie, mais aussi selon le comportement de l'Europe et de l'Amérique.

Celle-ci se trouve à présent devant un « défi » de l'Histoire. Défi diplomatique : elle a aidé tout le monde, mais est détestée par chacun. Défi militaire et technique : en matière de fusées, l'avance des Russes sur les États-Unis subsiste. On a pallié les effets les plus frappants de cette infériorité ; on n'y a pas mis fin. Le domaine dans lequel les États-Unis se trouvent surclassés est précisément celui où l'U.R.S.S. semblait porter le handicap le plus lourd.

Défi, non moins grave : en matière économique. Les États-Unis ne croyaient pas à la « récession » ; or elle s'est produite ; ils croyaient que le Federal Reserv Board — qui avait été pour beaucoup dans son déclenchement — pourrait y mettre fin, quand il voudrait. Il ne l'a pas pu.

Une fois de plus, les financiers déflationnistes semblent avoir joué les apprentis-sorciers. C'est sans doute que freiner, arrêter un mouvement est une chose, et que, l'accélérer ou le déclencher en est une autre. La personne qui voulait changer sa voiture, quand on l'en a empêchée, peut ne plus en avoir envie quand on ne trouve plus d'inconvénient à ce qu'elle le fasse. Il suffit que, entre temps, elle ait réfléchi et

que l'envie de la voiture neuve lui ait passé. Surtout si elle a déjà une voiture, en bon état et la changerait moins par nécessité que par habitude de le faire tous les ans.

Toute déflation, aux États-Unis, est dangereuse : car le peuple américain vit sur l'idée et de l'idée que tout doit toujours aller de mieux en mieux. C'est un peuple d'émigrés il tient pour évident que le fils doit valoir plus que le père — et le lendemain que la veille. Ce principe est pour lui article de foi. On ne peut l'ébranler sans toucher au ressort le plus intime de sa vie.

On répète à longueur de journées que c'est le souvenir tragique de 1929 qui risque de transformer toute récession en psychose chez les Américains. Je crois que ce qui rend toute récession très grave aux U.S.A., c'est qu'elle est contraire à l'idéologie, aux principes fondamentaux de leur pleuple — et d'ailleurs à la plupart des discours qu'on lui tient et qu'on lui a tenus.

Depuis Keynes — et depuis Roosevelt — on a cessé de regarder les crises économiques comme des cataclysmes naturels qu'on observe sans espoir d'y remédier. Ici encore, on s'est débarrassé de « l'illusion chosiste ». On sait que les crises ne sont pas fatales — ni sans doute les guerres — puisqu'elles sont déterminées par les hommes et se produisent dans un tout humain. On sait que les crises sont des maux pour lesquels il existe des remèdes : dont la diminution des impôts et l'augmentation des dépenses de l'État.

Cette thérapeutique s'est révélée très efficace en 1933. On ne voit pas les raisons pour lesquelles elle ne le serait pas en 1958... si le personnel administratif qui l'applique, le fait sans trop de mollesse, d'hésitations et de réticences. Traditionnellement, il lui est hostile. Là gît sans doute la pire difficulté. La crise suppose un optimisme excessif, avant le moment où elle éclate, et un pessimisme apathique, après qu'elle a éclaté : Apathie encore renforcée par l'optimisme fondamental qu'elle n'exclut pas : on pense que la crise « est un mal nécessaire », qu'elle « assainit le marché ». De même, le professeur Leriche a eu beaucoup de peine à faire admettre, et n'a sans doute pas fait admettre complètement, sans réticences ni réserves, que la douleur soit un mal, et qu'elle aggrave, loin de l'améliorer, l'état du patient.

Les successeurs de Roosevelt, s'ils profitent de l'expérience du New Deal, pâtissent un peu de sa réussite même. Roosevelt croyait aux mesures qu'il voulait prendre, mais il n'en était pas sûr et se trouvait par là même, dans des conditions meilleures pour les appliquer. On peut craindre qu'un mélange d'optimisme sur « les harmonies économiques », de scepti-

cisme sur la méthode clinique — incite le président Eisenhower à donner ses antibiotiques un peu tard, un peu lentement, et par doses un peu trop faibles. Mais, quand il appliquerait la médication anticrise avec assez de vigueur et parviendrait à faire cesser les symptômes pénibles dont souffre aujourd'hui l'économie américaine, on ne devrait pas oublier que la crise est le signe d'un déséquilibre, et ne se réduit pas aux symptômes par quoi elle se manifeste. L'astucieux bricolage qui a permis le lancement de *l'Explorateur* n'empêche pas que les fusées russes soient beaucoup plus puissantes que celles des Américaines qui se trouvent invités, par là, à modifier leurs méthodes.

Leur caractère optimiste et parfois simpliste, — et la nature du capitalisme mercantile, les poussent à abonder un peu trop dans le sens où ils vont. Là gît probablement une des causes de la crise. Quand on vend beaucoup de voitures, on gagne beaucoup à les vendre, on veut en faire toujours davantage, on ne croit pas qu'un moment puisse venir où les acheteurs seront un peu las de rouler. Ce moment, tôt ou tard, arrive, vu que les acheteurs sont des hommes, et que les hommes se lassent de tout. Mais on se refuse à l'admettre : le bénéfice actuel cache le risque à venir.

Avant même que la récession ait commencé, on observait qu'un nombre croissant d'Américains préféraient une voiture plus petite à une plus grosse. On se l'explique d'ailleurs. Mais cela prouvait — aussi — que l'automobile, si elle reste un besoin, cesse peu à peu d'être une fureur, et la voiture une sorte de blason.

Avant même que la récession ait commencé, on notait une tendance à préférer les « services » aux « marchandises ». C'est que l'industrie américaine avait imaginé un homme isolé, avec sa famille, dans une maison magique où tous les travaux seraient faits mécaniquement. La réussite, dans ce domaine, a été et reste spectaculaire. L'appareil ménager est le jouet favori du monde moderne. Mais il cesse vite d'être jouet. Les travaux qu'il accomplit automatiquement, avant lui, s'accompagnaient de paroles, de communications, de dialogues. La lessive, pour Nausicaa était une sorte de fête. Dans ma jeunesse, mes rapports avec mon charbonnier, rue de Bourgogne, ne se réduisaient pas uniquement à l'achat de bois et de charbon, ce charbonnier m'a donné aussi des confitures quand j'étais malade, il causait avec moi, quand il me livrait son bois, je le saluais en passant devant sa boutique. Le chauffage urbain a des avantages évidents, mais il supprime ces rapports. Aussi n'est-il pas impossible que les « services » deviennent de plus en plus

nécessaires à mesure que se multiplient les machines faites pour les supprimer. Quand la machine à laver supprime la blanchisseuse, il faut faire venir quelqu'un, une masseuse, une infirmière, un professeur — qui interrompe votre solitude, comme la blanchisseuse, et avec qui on puisse avoir la conversation qu'on avait avec celle-ci.

Le vice de l'économie libérale, et sans doute aussi de l'économie socialiste, c'est de s'exagérer le caractère raisonnable de l'homme, d'oublier qu'il est aussi, et sans doute d'abord, un animal ondoyant, divers, aux désirs, et même aux besoins variables, aux instincts multiples, concurrents et capricieux. La crise est un rappel à la modestie. La superbe des financiers n'empêche qu'au printemps dernier, ils étaient très loin de la prévoir. Elle est un rappel à l'ordre du mystère. Ni le libéralisme économique, ni d'ailleurs la planification ne souffrent et ne justifient trop d'arrogance. Les libéraux qui contreviennent sans cesse à leurs propres principes et auxquels le fait apporte sans cesse de nouveaux démentis, manifestent, paradoxalement, une arrogance plus grande que les planificateurs eux-mêmes. A la vérité, plus l'économie devient complexe, plus le libéralisme devient dangereux, et la planification difficile.

C'est pourquoi beaucoup de choses se passent comme si les États-Unis cherchaient des systèmes qui permettent de contraindre les consommateurs, tout en les laissant, apparemment libres, et l'U.R.S.S. le moyen de les laisser un peu plus libres, sans d'ailleurs relâcher les contraintes qu'ils subissent. Peut-être finiront-ils par se rejoindre. Le dialogue leur est à tous deux, de plus en plus nécessaire, et on doit souhaiter que les « conférences au sommet » le hâtent et le facilitent — comme on peut craindre qu'elles le retardent et l'entravent.

Mais aujourd'hui, ce sont les États-Unis que la conjoncture ou si on veut, l'histoire, mettent en demeure. Quand elle ne l'entend pas, on feint de ne pas l'entendre, la Maison-Blanche inquiète plus qu'elle ne rassure. De cette inquiétude, M. Félix Gaillard vient, aux dernières nouvelles, d'être une nouvelle victime. Tels sont les signes inquiétants de l'équinoxe.

EMMANUEL BERL.

L'Administrateur : MAURICE BOURDEL.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1958. 68296.